Année. N° 4.

MAR 2 1933

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 FÉVRIER 1933

		Pages.
cesse Bibesco . .	*Lettres de Fontainebleau et de Windsor.* I	721
rt Thibaudet . .	*Le Quadricentenaire de Montaigne* . . .	755
ri Pouyanne. . .	*La Livre et l'Étalon or*	777
nçois Mauriac . .	*Le Mystère Frontenac* (fin)	792
xandre Arnoux. .	*Fantôme de Valentino*	815
rges Mauco. . . .	*Les Étrangers en France.*	834
te de Gobineau .	*Lettres de Perse.* — II	857
ippe Hériat. . . .	*La Main tendue.* — III	887
Giscard d'Estaing.	*Crise politique et financière*	918
ry Bidou.	*Le Mouvement littéraire*	930
stantin Photiadès.	*Richard Wagner après un demi-siècle.*	940

Jean Poirier : *Chronique bibliographique.*

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

Intermezzo

par JEAN GIRAUDOUX

L'Art et le Métier

par VALERY LARBAUD

Absence

par MARC CHADOURNE

Souvenirs sur George Moor

par MARY DUCLAUX

Hitler, Chancelier

par WLADIMIR D'ORMESSON

Deux Relations de voyages en avion :

Au-dessus de l'Asie

par HENRY BIDOU

De Paris à Brazzaville

par ROLAND DE MOUSTIER

LETTRES DE FONTAINEBLEAU ET DE WINDSOR

(1853-1859)

L'auteur de ces lettres, une belle Française, née sous Napoléon, mariée sous Charles X, pairesse sous la Restauration, jeune veuve sous Louis-Philippe, et remariée à un prince belge, est l'hôte de l'Empereur des Français à Fontainebleau, et de la reine d'Angleterre à Windsor. Elle est reçue dans ces deux cours avec des honneurs étranges. Mère très aimante et très aimée, elle écrit à ses enfants pour leur raconter par le menu ce qu'elle voit, ce qu'elle fait, et les attentions dont elle est l'objet. Son mari est le négociateur d'une double action diplomatique, destinée à créer des liens nouveaux entre la Belgique, la France et l'Angleterre. Elle est à l'apogée de sa gloire mondaine. Qui est-elle?

Sous ses noms divers, Émilie-Louise-Marie-Françoise-Joséphine de Pellapra, comtesse de Brigode, puis princesse de Chimay, porte une ressemblance fameuse.

— Elle est l'incarnation même de son Père, dira d'elle la princesse Mathilde.

Elle est la fille de l'Homme.

***

Le 5 mai 1921, quand l'horloge des Invalides eut sonné cent ans, je publiai, en obéissance au vœu d'une morte, et sous la responsabilité d'historien de Frédéric Masson, secré-

taire perpétuel de l'Académie Française, les mémoires d'Émilie de Chimay, sous ce titre : *Une Fille de Napoléon*. Celle qui me les avait légués, se savait, se sentait, et osait se dire petite-fille du grand Empereur. Ma belle-mère, Valentine de Caraman-Chimay, princesse Bibesco, déclarait en parlant des papiers de sa mère, la princesse Émilie, auteur des lettres :

— Je les lègue à ma belle-fille, parce qu'elle saura leur faire un sort.

Fière de sa confiance, et désireuse de m'en rendre digne, j'affrontai la critique, et n'eus pas à m'en repentir. La princesse au Bois des Lauriers Coupés se réveillait sous le baiser de Napoléon; elle revenait à la vie. Au témoignage capital de Frédéric Masson, s'en ajoutèrent bientôt plusieurs autres, de poids et de prix. Récemment encore, le maître de la petite Histoire, M. G. Lenôtre, publiait dans *le Temps*[1] un article intitulé « L'Aiglonne ». Il y établissait la filiation impériale d'Émilie, d'accord avec M. Audin, qui vient de découvrir, dans les Archives municipales de la ville de Lyon, l'acte de naissance de la princesse de Chimay, tel que je l'avais d'ailleurs cité dans mon introduction aux *Mémoires*[2], en indiquant que, sous la Restauration, on avait intentionnellement brouillé les dates. M. Audin a consulté l'*Itinéraire* de Napoléon, l'ouvrage de M. Schurmans, à mon sens, le plus émouvant des écrits à la gloire de l'Empereur, parce qu'on y trouve, sans commentaires, jour par jour, presque heure par heure, son emploi du temps, et, pour ainsi dire, sa somme. L'*Itinéraire* nous apprend que l'Empereur a passé à Lyon les journées du 11 au 15 avril 1805. C'est là qu'il a vu pour la première fois, au banquet que lui donnait la ville, une ravissante Lyonnaise, madame Pellapra, née Émilie Leroy. Il la revit aux Tuileries à plusieurs reprises, entre le 27 janvier et le 31 mars de l'année suivante. La petite Émilie naquit cette même année, le 11 novembre 1806. La coïncidence est parfaite entre les récits que me faisait ma belle-mère et le secret livré par les Archives de Lyon.

Si j'y reviens, c'est pour donner aux lettres d'Émilie leur éclairage spécial. Je désire qu'en les lisant on puisse se la

1. Voir *le Temps*, du 18 septembre 1932.
2. *Une Fille de Napoléon*, note de la page 23.

représenter, en connaissance de cause, sans ignorer son origine. Ces lettres familières et presque quotidiennes d'une tendre mère à ses enfants, pour charmantes qu'elles soient et reflétant bien l'époque, prennent un tout autre accent si l'on se reporte à l'identité vraie de celle qui les écrivit. On verra la fille de Napoléon devenue princesse belge, arriver en invitée à Fontainebleau, où l'imprévisible fantaisie des révolutions a ramené en maître le fils d'Hortense de Beauharnais. On l'y verra prendre part aux divertissements, aux charades, costumer de ses propres mains la jeune impératrice Eugénie, tandis que son époux, le prince Joseph de Chimay, l'envoyé de Léopold Ier, poursuit, avec le nouvel empereur des Français, plusieurs négociations secrètes, dont l'une a pour but l'alliance anglaise, par le mariage de la princesse May de Cambridge avec le fils de Jérôme-Napoléon, et l'autre, la restitution des biens de la famille d'Orléans, à laquelle le roi des Belges, mari dotal de la fille de Louis-Philippe, s'intéresse passionnément.

La suite de cette diplomatie amènera madame de Chimay en Angleterre, où elle sera l'hôte de la reine Victoria. Deux cours, deux sociétés, les premières du monde, décrites par elle à peu d'années d'intervalle, — son séjour à Fontainebleau est de 1853, celui qu'elle fit à Londres et à Windsor, de 1859, — ne sont que le décor qu'elle donne à ses sentiments maternels. Ses lettres, d'un ton libre et enjoué, sont adressées, les premières à sa fille Valentine, les secondes à son fils aîné Joseph.

Si la correspondance change de destinataire, c'est parce que Valentine, ma future belle-mère, alors dans sa dix-huitième année, accompagnera ses parents chez la reine Victoria. Elle y déclinera, pour sa modeste part, l'alliance de la famille royale anglaise, en refusant sa main au prince Frédéric de Schleswig-Holstein, cousin de la Reine, parce qu'elle ne l'aime pas, raison suffisante pour qui a connu le caractère altier de cette dernière des romantiques.

Les lettres d'Angleterre font partie des archives du château de Chimay. Elles m'ont été aimablement communiquées, pour compléter celles que je possède, par la princesse de Chimay, née Le Veneur de Tillières, qui s'intéresse avec esprit aux souvenirs de notre belle-grand'mère.

Quant aux lettres de 1853, si riches en détails sur le présent

de la cour impériale, elles ne révèlent rien des réflexions que pouvait suggérer à madame de Chimay sa présence sous le toit fameux qui abrita son père aux jours de sa plus grande gloire. Fontainebleau, « la véritable maison des rois », comme il disait... C'était là qu'il avait tenu un pape prisonnier; là qu'il avait reçu l'hommage des souverains d'un monde qu'il avait aboli, puis relevé de ses mains; là, qu'après avoir recommencé l'Europe et l'avoir perdue, il avait cherché la mort dans le poison. Émilie, si de tels souvenirs la hantaient, — et comment croire qu'il en eût été autrement? — n'en laissera rien paraître en écrivant à sa fille. Elle la croit uniquement avide du récit des plaisirs du jour. Et puis, elle s'imagine encore que son origine est un secret entre elle et sa mère. Elle ne sait pas que ses enfants ont déjà reçu les confidences de madame de Pellapra, que Valentine adore en elle ce sang dont elle est issue, qu'elle soupire déjà comme Phèdre :

Soleil, divin Soleil dont je suis descendue

et qu'elle répète à tous les échos du parc de Chimay :

Toi, dont ma mère osait se vanter d'être fille...

Pour comprendre ce qu'Émilie de Chimay a dû ressentir à Fontainebleau, il nous suffira de penser que sous tel de ses chapeaux pour accompagner les dix-huit toilettes qu'elle a si complaisamment décrites, sous sa couronne de clématites blanches ou de pierreries, elle a traversé un matin, un soir, la Cour des Adieux. Pour être émus, il nous suffira de connaître qu'elle se sait la fille de Napoléon quand elle dîne à Windsor, chez la reine d'Angleterre, dans la salle de Waterloo.

***

Le rideau se lève sur un amusant prologue des Lettres, qui a pour théâtre l'hôtel de Chimay, à Paris, quai Malaquais; c'est l'ancien hôtel de Bouillon, la majestueuse maison qu'habita Marie Mancini, face au Louvre[1]. Le vieux roi Jérôme, frère cadet de Napoléon, vient faire sa cour à celle qu'il sait être sa nièce. Émilie laisse en suspens la lettre qu'elle écrivait à sa fille, demeurée avec ses frères, à Bruxelles,

1. Aujourd'hui, l'hôtel des Beaux-Arts.

rue du Parchemin. C'est donc « Gane », madame de Pellapra, la grand'mère, qui prend la plume pour continuer la missive interrompue. Et c'est tant mieux. Nous verrons de quelle encre écrit une contemporaine des chansons de Béranger, qui fut l'amie fidèle de Napoléon, et même, quand l'heure fut venue, s'il faut en croire les témoins du retour de l'île d'Elbe, son amie héroïque. C'est elle qui, sous un déguisement d'opérette, apporta des cocardes tricolores à l'armée de Ney, qui barrait la route au vainqueur solitaire. Le bel épilogue mélancolique de son roman avec Napoléon se trouve dans le *Journal* de Marchand :

Madame P..., écrit-il, *vint aussi à Malmaison apporter des consolations de cœur, qui furent appréciées de l'Empereur. Son souvenir, à Sainte-Hélène, est venu quelquefois chasser les ennuis de la captivité en se rappelant son âme et sa beauté*[1].

***

Quai Malaquais, ce 13 novembre 1853...

L'encre n'a pas encore eu le temps de sécher sur la première ligne de ce papier à lettre décoré de l'aigle impériale, en couleur, que la mère et la fille emploient si curieusement pour leur correspondance de famille; le roi Jérôme vient d'être annoncé.

La princesse de Chimay à sa fille Valentine,
lettre continuée par madame de Pellapra.

Ma chère petite Valentine,

Je ne me suis rien cassé et suis arrivée sans encombre...

Ma chère petite fille,

C'est moi qui, grâce à une visite du roi Jérôme, continue la lettre que ta mère venait de commencer, car nous avons la crainte de manquer la poste.

Tes père et mère ne me sont arrivés hier qu'à minuit passé, au moment où Pauline me disait : « Madame s'agite, Madame commence à s'agiter! » Ils ont eu, comme tu penses, une bonne mine d'hôte. Nous avons débuté par un bon souper, et par

1. Cité par Frédéric Masson dans sa préface à *Une fille de Napoléon*

conséquent nous n'étions dans nos lits qu'à deux heures, longtemps après que ton père avait fait son premier somme.

Henri (de Brigode[1]*) est ici, qui mange, boit, rit de tout son cœur, et demande sa « cochonette » avec persévérance. La comtesse est plus réservée. Elle est ici en consultation pour son estomac, qui, dit-elle, est malade. Mais ce mal est un de ceux que guérit le bon air de Paris. Il paraît qu'elle a failli se casser le col sur une levée où son cheval est tombé avec elle. C'est son groom qui l'a tirée de ce mauvais pas. Henri n'était pas là. Il occissait son troisième cerf, et leur ami Talon qui regardait de ce côté a eu si peur qu'il en a pris la jaunisse...*

Moi, je suis parfaitement arrivée de mon Ménars[2]*, où j'ai laissé ta Berthe aussi laide que possible, mais toujours douce et charmante. Ta tante Greab est avec moi. Elle espère que ton père fera nommer Charles à un emploi qu'il désire. Elle s'est bien informée de toutes vos nouvelles. Elle a laissé la Chaussée, ses deux fils ici sont bien aimables et parlant bien de vous tous. Ta mère essaie à force robes, chaussures, chapeaux, manteaux; elle va m'emporter les miens, ainsi que mon manchon! Pendant qu'elle paraîtra à la Cour, moi je l'attendrai ici, et puis bien vite je m'en retournerai à mon bien-aimé Ménars jusqu'au moment où elle reviendra.*

Votre Nina[3] *se porte en charme. Elle ennuie tout le monde, même monsieur le Curé qui ne veut pas être son secrétaire. Je vous dénonce père et mère qui m'ont dit que vous étiez tous bien laids, même Eugène*[4]*, ce dont je me suis trouvée fortement choquée, malgré que je ne le puisse croire.*

Dites à M. Lafilolie que ce matin Émilie[5] *était avec sa marraine et très bien portante, ainsi que les petits.*

Adieu, ma Lantine, mon Joseph et mon Eugène. Je n'attends pas ta mère pour mettre ma lettre à la poste, car ce bon roi va s'éterniser au salon, comme d'habitude.

1. Fils du premier mariage d'Émilie de Pellapra avec le comte de Brigode, pair de France.
2. Le château de Ménars, près de Blois, ayant appartenu à madame de Pompadour, propriété de madame de Pellapra, puis de la princesse de Chimay et de la princesse Georges Bibesco.
3. Surnom que les enfants Chimay donnaient à leur mère.
4. Prince Eugène de Chimay, fils cadet de la princesse Émilie.
5. Émilie Lafilolie, filleule de la princesse de Chimay.

Adieu donc! Elle vous écrira demain avant son départ, qui aura lieu à trois heures. Soyez bien sages et bien portants, surtout, et écrivez beaucoup. Tous les du Hallay dînent avec nous aujourd'hui.

J'ai festival chez moi. Mille choses affectueuses à mademoiselle de Montaud[1]*. Mes livres ont bien besoin de son secours pour cette fin d'année. Tâchez de me lire si c'est possible, mais je ne puis faire mieux.*

Dimanche, 13 novembre.

Le bon roi « qui s'éternise au salon, comme d'habitude », trouve apparemment quelque plaisir dans la compagnie d'Émilie. Dernier des Bonaparte sans alliage, seul survivant des fils de madame Lætitia, il doute du sang de son neveu Napoléon III et ne se fait pas faute de le laisser entendre. Mais il est sûr d'Émilie. Le ton qu'il emploie dans ses nombreuses lettres à la princesse de Chimay, est quasi paternel, et laisse, sous les formules de convenance, apercevoir les véritables sentiments. L'allusion au passé y est claire. J'en citerai une, pour donner la note des relations existant entre cet oncle et cette nièce, qui ne se peuvent avouer, mais qui s'aiment.

Le roi Jérôme à la princesse de Chimay

Ma bien chère Princesse,

Ce n'est qu'au retour d'une petite excursion que je reçois votre bonne lettre du 6; et, soit dit sans reproche, vous m'avez laissé longtemps sans nouvelles de vous et de votre famille. Cependant, vous savez que je n'oublie personne, et me souviens toujours du temps passé, même de celui où vous n'étiez pas née, vous voyez que cela ne va pas à votre adresse. J'espère que l'air de Ménars fait du bien à votre mère et aux chers enfants. Je voudrais bien pouvoir aller m'y reposer quelques jours. C'est bien mon désir, mais le pourrai-je? A tout événement dites-moi combien de jours vous restez encore à Ménars. Et que faites-vous après[2]*?*

1. Gouvernante des enfants Chimay.
2. Lettre du roi Jérôme, citée dans *une Mission diplomatique et matrimoniale du prince de Chimay*, par A. de Ridder et F. Laurent, p. 4.

La lettre se termine par une invitation à Meudon pour y passer quinze jours avec les enfants. Tel est l'accent de la nombreuse correspondance échangée entre le Palais Royal et l'hôtel du quai Malaquais.

Cette fois, le roi Jérôme a quelque raison nouvelle, que « Gane » ne dit pas, de prolonger éternellement sa visite. Le prince de Chimay, époux d'Émilie, va négocier entre Paris et Londres, par les bons offices de son souverain, le mariage de Napoléon, fils de Jérôme, avec la princesse May de Cambridge, cependant qu'à Fontainebleau il tâchera de faire retirer à l'Empereur ses décrets du 22 janvier 1852, qui privent de leurs biens en France les héritiers de Louis-Philippe, c'est-à-dire le duc de Brabant, futur roi des Belges.

Jérôme est trop bien le frère de Napoléon pour ne pas vouloir s'allier aux anciennes dynasties. Mais la double négociation est délicate. Louis-Napoléon vient de faire impératrice mademoiselle de Montijo. Raison de plus pour l'ancien roi de Westphalie, veuf d'une princesse de Wurtemberg, de souhaiter pour son fils une alliance royale. Mais la reine d'Angleterre va-t-elle permettre à une princesse anglaise de prendre le second rang à la cour des Tuileries? Lord Clarendon l'espère; le comte Walewski n'en croit rien. Lady Palmerston est chargée de pressentir la jeune personne. Nous verrons se faire et se défaire ces projets.

Le roi Jérôme vient donc à l'hôtel de Chimay confier longuement ses craintes et ses espoirs à la princesse Émilie. Le négociateur choisi par le roi des Belges est habile. En outre, de grands liens de reconnaissance, que Jérôme a le bon goût de ne pas renier, l'attachent à la mémoire de la mère du prince de Chimay, Thérésia Cabarrus. Tous les Bonaparte doivent des statues à madame Tallien. N'est-ce pas elle qui insista auprès de Barras jusqu'à ce qu'elle eût fait nommer Napoléon général en chef de l'armée d'Italie? N'est-ce pas elle qui équipa maternellement l'officier pauvre, et prit à sa charge l'éducation du plus jeune de ses frères, le petit Jérôme? Celui-ci restera fidèle au souvenir plein de beauté et de bonté de celle qu'il appelait sa petite maman, même après que Napoléon, empereur et roi, eut refusé de recevoir à sa cour, malgré les supplications de Joséphine, la citoyenne

Tallien devenue princesse étrangère. Peut-être ne voulait-il pas voir reparaître ce fantôme de son passé. Mais le temps préparait une revanche secrète à cette femme qui arrêta la Terreur, fit guillotiner Robespierre, et se mêla si bien des affaires de la France qu'on la trouve à l'origine de la fortune de Bonaparte.

« La destinée amène parfois des rapprochements qui semblent plutôt le fait d'une ironie supérieure que d'un simple hasard. Ainsi, elle donna pour belle-mère à la fille de Napoléon, lors de son second mariage, Thérésia Cabarrus, l'ancienne madame Tallien, devenue princesse de Chimay, rentrée elle aussi dans l'ordre, tombée dans la dévotion et dans l'oubli. L'amie des jours gais, un peu trop gais, du Directoire, la compagne de Joséphine aux soupers de Barras, mêle à jamais par ce mariage son sang à celui de Napoléon.

N'avait-elle pas reçu du peuple de Paris l'absolution de ses péchés, avec le surnom qui la réhabilite et la sanctifie presque : « Notre-Dame de Thermidor[1] »?

Voici que le temps a fait un vieux roi à la retraite, de l'enfant que la belle Thérésia caressait et dont elle payait la pension. Le dernier des frères de Napoléon, après Waterloo, après Sainte-Hélène, et avant Sedan, vient chercher à l'hôtel de Chimay, auprès du fils et de la belle-fille de sa « petite maman », un appui nouveau, dans une ère d'ambitions nouvelles.

Le visiteur en quête d'une alliance royale une fois parti, Émilie se remet à écrire :

La princesse de Chimay à ses enfants.

J'ai été interrompue par ce pauvre prince Jérôme qui m'a arrêtée net dans mon désir de vous embrasser quoique de bien loin. Je suis dans le tohu-bohu le plus irritant; *l'emballage et les marchands me font tourner la tête et cela me porte sur les nerfs.*

Je vous disais, ou voulais vous dire qu'après une route bien faite sans malencontre, j'ai trouvé à l'embarcadère une délicieuse voiture qui m'a menée mollement et avec les pieds dans une chan-

1. *Une Fille de Napoléon*, p. 31.

celière chauffée, faire une visite d'ami à minuit, puis de là chez moi, où cette fois maman m'attendait tranquillement!

Hier j'ai vu Henri[1] *qui a bonne mine et Annette*[2] *plus ta tante Graëb. Nous avons déjeuné ensemble, puis la danse macabre des couturières et divers marchands a recommencé.*

Émilie Fla m'a bien aidée et est venue à la messe avec moi. Elle a bien bonne mine. Dites cela à Fla et priez-le de me mettre et m'envoyer de suite les noms, états de service, régiment, *grade, etc., de son frère. J'ai déjà livré un assaut et il me faut des pièces à l'appui!*

On m'assure que cette lettre vous parviendra lundi soir étant mise dimanche soir à la poste; dites-moi si cela est. Je pars demain pour ma destination impériale, écrivez-moi au château de Fontainebleau; j'espère que cela me parviendra et vous le dirai de suite.

Voilà un ouvrier qui part et va vous porter ma lettre que vous aurez, j'espère, de bonne heure. Elle se ressent de toute la tracasserie qui m'entoure, mais enfin elle vous dit que je vais bien.

Dites mille amitiés autour de vous et si ce « Monsieur[3] *» y est encore annoncez-lui qu'il fait un froid de loup et que Paris ne lui fera aucun bien.*

Je vous embrasse du fond de l'âme tous les trois, plus une foule de mamours à vos gardiens et amis.

Je bredouille beaucoup, mais ma pensée va droit à vous à chaque minute.

Prie mademoiselle de M... de tâcher de m'envoyer un lai de jupon dessiné, en le tenant prêt pour le premier courrier. Le premier lai brodé m'est rendu, il est superbe.

Travaillez bien et écrivez-moi; quand je serai là-bas je vous écrirai d'une manière plus rassise qu'ici où je suis dérangée à chaque minute.

Si « Cotone[4] *» est là, dites-lui de me dire chez qui on trouve de sa musique, je veux la faire* mousser. *Je ne perds pas mon temps puisque j'ai déjà parlé pour le capitaine Fla.*

Adieu, mes enfants chéris, le courrier part et emporte un morceau de mon cœur pour chacun de vous.

1. Le comte de Brigode.
2. La comtesse de Brigode, née du Hallay.
3. Surnom donné au jeune Eugène de Chimay.
4. Surnom de M. Fauconnier, maître de chapelle au château de Chimay.

Entre la danse macabre des couturières et le départ pour sa « destination impériale », Émilie trouve encore le temps d'improviser un billet que Gane se chargera de faire partir et de commenter à sa manière.

La princesse de Chimay à ses enfants.

Lundi, 14 novembre 1853.

Je n'ai qu'un instant à vous donner avant mon départ, nos caisses sont déjà parties. J'ai reçu la bonne lettre de mademoiselle de Montaud ce matin à 8 heures et la Mozaïque[1] *à 11. Pendant une petite course que j'ai faite, les musiciens sont venus et on les a renvoyés, je ne les ai pas vus! On dit que le Maestro était désolé. On m'a toujours laissé la petite lettre de V... cela m'a consolée de tout. Il n'y a qu'un départ pour Fontainebleau, à ce qu'on dit, je pourrais vous écrire à mon aise alors, car depuis ce matin nous avons l'air d'être un peu fous.*

Merci de vos lettres, celle d'Eugène a été lue *et m'a fait grand plaisir, Gane a goûté la plaisanterie et y fera droit. Je souhaite cette fête de bien meilleur cœur que celle de l'Impératrice qui est demain. Ma petite Val, je t'embrasse ainsi que Jo, ne faites pas de mauvais tours à ce pauvre chien!*

La lettre de V... m'a fort attendrie, je la lisais tout haut à Gane et voilà que la voix m'a manqué et en relevant la tête j'ai vu Gane qui faisait mon pendant. Voilà comme on est!

Gane va finir cette missive dans laquelle j'enferme mille tendres baisers. E.

Merci, Fla. Votre femme a lu votre lettre, l'assaut est commencé et mon époux l'a continué!

Madame de Pellapra à ses petits-enfants.

3 h.

Mes chers enfants c'est moi qui suis chargée de faire partir cette lettre en vous disant que tout notre monde vient de prendre sa volée à Fontainebleau. C'était un vacarme dans toute la maison à ne pas s'entendre, coffres, paquets, ouvriers, qui circulaient depuis le matin; enfin j'en ai mal à la tête et je pense qu'immédiatement après ma petite réfection je me précipiterai au plus profond de mon lit.

1. Lettre collective des enfants Chimay.

Ce matin ta mère a reçu avec grande satisfaction la lettre de mademoiselle de Montaud, et beaucoup plus tard les vôtres, de sorte qu'elle a pu partir fort contente et très belle, emportant dix-huit robes avec les assortiments et ne désirant que vos fréquentes nouvelles et son heureux retour au milieu de vous. Henri et sa femme ont déjeuné ce matin avec nous. Le marquis leur donne loges et galas de toutes sortes, leur sentiment est si vif que je crains de voir encore cette harmonie en déroute. Thérésia est de toutes les parties; réellement je crains que les bonnes grâces du marquis ne soient pas durables.

M. Bériot[1] *et Fauconnier sont arrivés ce matin; ils ont bien longtemps attendu votre mère qui, étant sortie, n'est rentrée qu'après leur départ en sorte qu'ils ne l'ont point vue du tout. Madame Bériot avait assigné rendez-vous au prince pour 4 heures et ils sont partis à 2 heures, de sorte qu'il dut manquer malgré lui cette heure tardive.*

Adieu encore, mes petits. Je ne saurais oublier Sa Majesté Eugène.

Rentrée à Ménars, madame de Pellapra écrit encore à sa petite-fille, avec toute l'irrévérence pour les puissants du jour qui est dans son caractère, et l'amusante affectation champêtre d'une femme née au temps de Rousseau. Valentine héritera de cette façon cavalière de traiter les dominations et les trônes du moment, comme si l'une et l'autre, la grand'mère et la petite-fille, éprises du seul souvenir de César, s'accordaient pour dire avec Chateaubriand :

« Retomber de Napoléon et de l'Empire à ce qui les a suivis, c'est tomber de la réalité dans le néant, du sommet d'une montagne dans un gouffre...

» Quel personnage peut intéresser en dehors de lui?

» Je rougis de penser qu'il faut nasillonner à cette heure une foule d'infimes créatures... »

Parmi ces infimes créatures, l'amie de Napoléon range gaîment les hôtes de sa fille, et laisse voir ce qu'elle pense des descendants de Louis-Philippe en mal d'héritage :

1. Bériot, mari de la Malibran. Premier violon de la cour de Belgique.

Madame de Pellapra à sa petite-fille, mademoiselle de Chimay.

De Ménars.

Ma petite Valentine,

Ta mère me promet de ses nouvelles par toi, et j'ai confiance en ta correspondance pour m'en donner, car je vois bien qu'il ne lui sera pas possible de m'écrire avec tout l'ennui qu'elle s'est si bénévolement donné.

Je vois qu'Eugène est très enrhumé et cela ne doit pas contribuer à charmer des honneurs si chèrement payés. Je n'ai même pas eu le plaisir de voir son nom dans mon journal! mais bien celui de Marc Caillard et de madame Roger, ce qui — le bon sens aidant — me fait trouver que cette profession de dame d'atours n'est point du tout honorable quand elle est obtenue en pater malgré Dieu *et bien plus encore quand elle dérange et ne plaît point.*

Je vois ta mère gambadant sur toutes les rives de Labon-Labin, inquiète d'Eugène et de vous tous, bien lasse et abîmée de visage autant qu'un guerrier de Sébastopol, sans en avoir le même honneur ni même la rétribution de gloire. Que le diable emporte les ducs, duchesses et autres nécessiteux! Vive cent fois ma vie de Ménars! mes vaches, mes dindons, mes cochons! Aussi je suis tranquille sur eux tous... et ainsi que le dit M. Bellanger : « Je mange bien, je me porte bien. » Mais il ajoute : « Je ne m'inquiète de rien, et je n'ai pas en cela le même bonheur! »

Je savais que la pièce du duc de Saxe-Cobourg était très soporifique, et qu'en homme d'esprit, dit un journal, — le Figaro, *je crois, — il s'était endormi à une audition de sa pièce! Tes petites amies Tascher*[1] *sont-elles arrivées? Avec quoi Eugène s'amuse-t-il? Sa Ninin lui cueille de la molène, et je lui enverrai pour jeudi un petit poulet et des petits œufs du jour. Les bananes que je suis allée visiter en son honneur sont loin de leur maturité.*

Pour achever, je vois de gros nuages s'élancer sur Paris, et le soleil qui veut percer au travers est pâle comme la grosse Loire qui devient formidable et couvre le bord du mur du parc.

Adieu, ma Valentine, écris-moi et tâche de me lire.

Je suis invitée à la noce des Lomorlin, mais je n'irai point.

1. Filles du duc Tascher de La Pagerie.

Deux jours plus tard la correspondance est reprise par la princesse Émilie.

Arrivés à Fontainebleau avec leurs équipages, les Chimay attendent, protocolairement, à l'hôtel, que Napoléon III et l'Impératrice aient fait leur entrée, avant que de s'installer au château :

La princesse de Chimay à sa fille Valentine.

Vendredi.

La Mosaïque m'est arrivée pour mon déjeuner, ma chère petite Dalan[1], *et c'est de tous les plats, celui que j'ai le plus goûté! Tout en remerciant ceux qui ont apporté leur pierre à ce joli et cher édifice, j'ai un petit reproche à faire à mon Joseph qui a laissé une place vide, à Fla qui n'a sonné mot. Je demande en grâce qu'on ne croise pas les lignes, et qu'on emploie beaucoup de papier, lisant et relisant avec amour tout ce qu'on a écrit au parchemin!*

Je remercie mademoiselle de M... et toi de vos chères lettres bien explicatives et très aimables ainsi qu'Eugène dont la dernière phrase a été tout droit au cœur paternel en passant par le mien. Je crois bien que le vœu qu'il fait d'avoir plusieurs cœurs *a été exaucé pour moi, car je ne puis croire que j'en aie un seul pour tant de gens à loger!*

Je pense que le courrier du roi vous arrivera en même temps que cette lettre et t'apportera un petit paquet de grésigny *en place de ma sortie de bal. Je crois que vous avez compris la bêtise que nous avions faite de ne pas penser à cet utile vêtement. Si vous n'aviez pas eu cet esprit, j'avais pour toute couverture, un gros shall ou la pelisse coqueluchon gris de ma belle-sœur qui m'aurait donné cent ans!*

Je joindrai à ces grésigny *un petit sac de bonbons que* l'oncle *t'envoie de son dessert d'hier.*

Comme c'était convenu, ils m'ont envoyé querir hier à 4 heures; ton père avait eu le temps d'aller faire ses visites et moi d'en recevoir et de m'habiller! J'avais mis la robe lilas à passementerie blanche, un petit bonnet blanc assez coquet « façon Pascal », qui, après avoir fini son œuvre, laquelle m'a dit : « Regardez, princesse... vous m'en direz des nouvelles! » Je ne sais plus ce que j'ai dit,

1. Surnom enfantin donné à Valentine.

mais je suis partie, passant entre deux haies de voyageurs de l'hôtel, dont nous faisions tellement la curiosité que je cherchais ce matin s'il n'y avait pas une affiche sur laquelle serait imprimé : Ici on voit le prince et la princesse de Chimay gratis. *On vient en file voir la voiture que Dubois laisse sous sa cloche noire que les curieux tâchent de soulever. Puis on vient admirer Louis et Max*[1]. *Quand on ouvre la porte, il se montre deux ou trois figures dans l'entre-bâillement, et nos fenêtres du rez-de-chaussée sont aussi très courues. La table d'hôte nous soigne de l'œil, et je crois que ce soir il y aurait recette si ma Pascal voulait faire payer. Ton père a été ce matin voir une fabrique appartenant au consul belge, et il a eu une véritable ovation. La fabrique était décorée de drapeaux belges et les ouvrières en grande tenue lui ont offert un magnifique bouquet dont on a ôté les roses du Bengale*[2] *pour me l'apporter; il embaume le salon. On m'a retenu des places au théâtre pour ce soir; quant à l'heure de ma réception et des ordres pour le dîner, c'est lettre close jusqu'à 4 heures, où l'Empereur arrive.*

J'écris comme je puis, à bâtons rompus par des visites; madame Sampayo sort d'ici, elle se plaint et a couché dans des draps humides qui l'ont enrhumée, puis M. Rodenbach, le député aveugle, vient aussi de nous faire sa visite, il m'a prise à la voix *pour une de mes filles, ne me trouvant pas* l'embouchure *grand'maternelle! Je fais du reste mon possible pour n'avoir de mon état que les sentiments : le physique ne viendra que trop tôt!*

Les Brigode nous ont bien reçus, et le pauvre baron nous a fait mille amitiés. Par un hasard un peu pénible, c'était juste le 26e anniversaire de la mort de M. de Brigode!... Tout en respectant ce pieux souvenir, on a traité ton père en beau-frère et moi en sœur, je leur en sais bien bon gré. On ne connaît ses amis et ce que vaut leur affection que par sa durée!

La princesse de Chimay à ses enfants.

Samedi.

La lettre de mademoiselle de Montaud est arrivée ce matin de fort bonne heure et m'a fait grand plaisir, j'espère un peu de

1. Noms des deux valets de pied.
2. La princesse de Chimay croyait que les roses du Bengale lui portaient malheur.

Mozaïque aujourd'hui comme hier; ce serait très joli de vos parts à tous. Je profite d'un moment pour vous donner des nouvelles de notre journée d'hier qui a été inondée de pluie la plus torrentielle. L'arrivée de l'Empereur a été très retardée, ils sont entrés à 6 heures, et une demi-heure après, leurs courriers ont apporté notre convocation d'audience pour aujourd'hui à midi; ils ont eu à peine le temps de dîner pour aller au spectacle où nous n'avons pas été, quoique nous avions des places retenues, parce que ton père n'a pas trouvé convenable d'aller en public avant la remise de sa lettre.

Malgré notre attente avec les toilettes prêtes et les chevaux garnis, nous avions une petite joie cachée de ne pas mettre nos livrées sous les seaux d'eau que le bon Dieu faisait couler et de savoir les beaux gris dans leurs écuries ne s'enrhumant pas comme tout ce qui passait devant nos fenêtres.

Nous sommes donc restés chez nous et je me suis couchée d'assez bonne heure, non sans avoir fait un petit somme préparatoire sur un canapé où m'avait étendue une conversation politique avec le consul belge.

Ce matin mon réveil a été égayé par la lettre de mademoiselle de M... qui m'est arrivée à 7 heures, et qui a apporté un rayon de soleil, lequel a assisté à ma toilette qui consistait en ma robe café au lait à volants, dans l'échancrure de laquelle un flot de dentelles était rattaché par mes turquoises, laissant voir un peu de col et de poitrine. Puis mon schale de dentelle blanche et mon chapeau bleu. M. Roelant m'a dit que je ne lui faisais pas horreur et après être rassurée de ce côté, je suis montée avec l'ambassadeur dans notre superbe équipage qui, nous conduisant au milieu d'une foule compacte (!) et allant presque au pas, a été pris pour celui de l'Impératrice, ce qui m'a valu des coups de chapeaux et des compliments, ce qui fait toujours plaisir. J'ai même entendu dire : « Elle est bien belle, mais elle n'est pas blonde! » J'ose à peine convenir des deux choses, si ce n'est en remontant le cours des ans. Malheureusement c'est une montagne qu'on descend toujours!

Nous avons trouvé les Majestés très gracieuses, l'Empereur a été charmant avec nous et la pauvre Impératrice, changée à ne pas la reconnaître, est tout à fait bonne personne, mais il lui manque ce qui ne se donne pas, et ce que je tâche de te donner,

quoique je ne te destine pas au trône : l'air grande dame, la dignité *que les habitudes d'enfance peuvent seules faire venir. On peut être fermière en se tenant bien et avec des manières distinguées, mais on ne peut s'improviser une tenue de distinction, il faut s'y habituer en ne quittant jamais les manières d'une personne bien élevée même dans l'intimité.*

Je ne te dis cela que pour toi, car il serait ingrat à moi de ne pas être fort touchée du bon accueil que j'ai reçu et de remarquer en mauvaise part la chaleureuse poignée de main que cette pauvre petite Impératrice m'a donnée de si bon cœur. Elle m'a invitée à dîner ainsi que ton père, ce que l'Empereur est venu me répéter. Il y avait là la princesse d'Essling et madame Albert de Legay qui est engraissée et enlaidie d'une manière fort remarquable.

J'ai donc devant moi la douce espérance de dîner et aller au bal avec mon grand costume et mes guirlandes de diamants, afin de savoir par moi-même ce que pèse un diadème!

Voilà que je reçois la Mozaïque, j'en suis toute ravie et remercie à la ronde. Le petit Jo me menace de ne pas retrouver au parchemin autant de têtes que j'en ai laissé, mais de reconnaître la queue seulement de mes animaux domestiques. J'espère que la méthode Fourrier permettra l'œil au bout et qu'ils me verront demain soit pour dîner, soit à 8 heures du soir, selon que nous pourrons partir à 10 heures ou à 2 heures. — Je confie cette lettre au courrier royal avec les grésigny. *Mille baisers.*

Voici enfin la première lettre d'Émilie datée de la « véritable Maison des Rois » :

A mademoiselle Val. de Caraman-Chimay
rue du Parchemin, 10, Bruxelles.

Fontainebleau, 15 (novembre 1853).

Mes chers enfants, me voici profitant vite du courrier de 9 heures pour vous embrasser de cœur et d'âme, puis vous dire que me voici bien arrivée, si ce n'est bien installée. Nous avons dîné hier soixante-quinze personnes à la même table. Je n'ai rien apporté de trop!

Je remets à une autre heure les détails qui peuvent vous intéresser. Je n'ai qu'un quart d'heure avant la poste. Tout ce

que je veux est que vous ne soyez pas inquiets de nous. Seulement je ne puis me refuser à vous dire que je couche dans la chambre prise sur la galerie où Monaldeschi a été assassiné. La plaque qui indique ce beau fait féminin est à ma fenêtre.

*Nous aurons peut-être un courrier qui portera à Eugène une petite lettre de bonne fête, et quelques fleurs du bouquet d'*Eugénie *pour l'album.*

Mille tendresses, on relève les lettres.

La princesse de Chimay à ses enfants.

Mes chers enfants, je ne puis vous écrire longuement. Je dois encore donner des nouvelles à maman et nos journées sont tellement prises que je n'ai pas une minute. Je vous commence cette lettre à une heure du matin de peur de ne pouvoir me réveiller à temps.

Vos lettres me font bien plaisir. Celle de mademoiselle de M... m'arrive vers une heure et la Mozaïque à cinq.

Me couchant tard, je tâche de me reposer un peu le matin. Il faut être en grande toilette à onze heures, puis il y en a jusqu'à cinq sans rentrer autrement que pour prendre mon chapeau, à sept en toilette jusqu'à minuit; l'Empereur ne réalisera pas les vœux d'Eugène, car sa femme m'apprécie beaucoup, surtout depuis que j'ai habillé les neuf Muses drapées comme je sais le faire pour une charade. J'ai habillé l'Impératrice en un tour de main, et elle était bien arrangée. On m'a fait danser ce soir que je n'en puis plus, et ce matin on a joué et couru dans la forêt à traîne mon balai. *N'ayez pas d'inquiétude sur votre herbier, non seulement j'ai mis de côté des fleurs de la fête de l'Impératrice, mais je me suis fait cueillir une branche de chêne par l'Empereur en lui disant pourquoi. Je pense qu'il y aura un courrier demain et je lui donnerai des violettes prises à l'Impératrice que j'ai fait sécher de mon mieux sous mon coffre à bijoux. Si vous étiez avec moi, je m'amuserais beaucoup, cette vie me va très bien, et vous irait encore mieux car on joue comme des enfants!*

Hier, en drapant en cachemire bleu l'Impératrice, pendant que l'Empereur émerveillé de mon adresse me présentait les épingles, je croyais tenir ma Valentine, tant il y a de rapports entre elles comme taille et couleur. Je l'avais rendue si jolie que c'était plaisir à voir!

La seule chose pénible est d'être loin de vous, mes chers amours, et malgré l'agrément de la vie d'ici, le chemin de fer verra une bien heureuse Ninie! Le sens le plus mal traité est l'ouïe; on nous fait aux dîners de quatre-vingts personnes *un charivari qui me rappelle le jour de naissance de petit Jo, et le soir on danse avec un orgue qui joue comme le musicien de café. A propos, je n'ai plus de nouvelles du* Môssieur[1], *il se conduit fort mal.*

Adieu, mes bien-aimés, embrassez-vous les uns les autres de la part de votre mère qui vous adore.

E.

Merci, mademoiselle, de vos bonnes lettres, elles sont charmantes et me font un vif plaisir. Merci, Fla, de m'aimer un peu, je le mérite, parole d'honneur.

DE LA MÊME AUX MÊMES

Je viens de demander à l'Impératrice la permission de vous dire un mot par le courrier qui va partir. Je mets donc ces quelques fleurs en enveloppe pour vous les envoyer avec mille baisers.

Il est cinq heures, France porte à Paris ce soir ces lettres. Je vais m'habiller, mais je ne puis laisser partir France sans vous dire *un petit baiser. Vos lettres m'arrivent à quatre heures toujours précédées de celles de mademoiselle de M... à midi. J'ai conté à l'I... que vous désiriez qu'on me mît hors d'ici, et elle m'a priée de vous assurer qu'elle voudrait me garder* toujours. — *Elle est fort aimable pour moi, le prince Jérôme n'est pas ici.* — Je *vous envoie trois violettes du bouquet de l'I... et une branche de chêne cueillie pour moi par l'Empereur qui a fait un saut à la façon du petit Jo pour me la donner pour vous. J'en ai encore d'autres, mais je ne les crois pas assez sèches.*

Je vous écris sur mon genou revenant d'une promenade avec l'I... et la Cour. Je quitte ma robe feutre pour entrer dans ma blanche à dentelles noires; ma Pascal est bien affairée! Elle vous dit mille choses en arrangeant des fleurs cerises!

Vous ne vous faites pas l'idée comme on est tenu ici; je n'ai que le matin et la nuit pour moi.

Adieu, mes amours chéris, je vous aime trop pour mon plaisir.

E.

1. Surnom donné au jeune Eugène de Chimay.

Ce même jour, l'ambassadeur lui-même interrompt ses rapports confidentiels au Roi pour conter à ses enfants les plaisirs de Fontainebleau, non sans une pointe de malice et de satire dirigée contre Napoléon III. Remarque acerbe, destinée en apparence à l'éducation des jeunes Chimay, mais qui passe jugement sur la Cour Impériale.

Lettre du prince de Chimay à ses enfants, Joseph et Valentine.

Fontainebleau, 16 novembre 1853.

Votre mère est si exacte à vous écrire, mes chers enfants, que si ce n'était le besoin de vous dire moi-même combien je vous aime et à quel point vous me faites faute, je ne saurais trop que vous dire sur ce magnifique séjour, dont elle vous conte les merveilles.

Nous rentrons à l'instant d'une promenade dans la forêt. Malgré le temps brumeux, ces admirables sites, ces gorges rocheuses d'Apremont offraient un ravissant aspect. La musique et un escadron de cavalerie simulaient un bivouac. Les soldats ont allumé un grand feu, les dames ont goûté, puis est intervenue une partie de quatre coins, jouée par l'Impératrice et dans laquelle toi, petit Jo, aurais eu une bien belle part. Les jeux et les ris auxquels je n'ai pas goûté plus qu'aux raisins, cette masse de chevaux, d'uniformes, de voitures et par-dessus tout, ces arbres séculaires, hissés en quelque sorte sur des roches énormes aux formes fantastiques, tout cela était vraiment d'un grand effet. Je n'ai pas besoin d'assombrir le tableau, pour vous surtout, mes pauvres petits, en vous disant mes singulières réflexions en voyant ce chef de trente-six millions d'hommes, cet Empereur, qui discute à chaque heure et tient dans ses mains le repos du monde, — jouer à cache-cache dans le creux d'un arbre! Passe encore si c'était au chat monté.

Votre mère a couru comme les autres et ce n'a pas été mon moindre divertissement. — Moi, j'ai cueilli une toute petite mousse et j'ai des souvenirs en bois de Fontainebleau pour toutes les sagesses. — *Adieu, ma Valentine et mon Joseph chéris.*

Ce diplomate sévère, qui cueille en passant une « toute petite mousse », veut fonder l'alliance de la France et de l'An-

gleterre, cimentée par la Belgique. Le prince de Chimay est un précurseur en politique européenne.

Le lendemain 17 novembre, il écrivait, de la résidence impériale, à Jules Van Praet, secrétaire du Roi, cette lettre qui donne une suite curieuse à celle qu'il écrivait à ses enfants et qui éclaire singulièrement les négociations à longue portée entamées pendant son séjour à Fontainebleau :

Mon cher monsieur,

Le prince Jérôme m'avait remis la troisième lettre de lady Palmerston dans une dépêche destinée à l'Empereur. Immédiatement après dîner et malgré ses petites préoccupations relatives à la fête de l'Impératrice, Sa Majesté s'est emparée de moi. Elle m'a dit avoir reçu une lettre de Walewski, elle a parcouru celle de son oncle et m'a remis au lendemain pour causer, disait-elle, plus à l'aise et me montrer la missive de Walewski. Avant-hier, en effet, l'Empereur m'a rejoint et j'ai pu m'acquitter ponctuellement des ordres du Roi. J'ai dit que Sa Majesté, tout en étant reconnaissante de la marque de confiance qui lui était donnée, tout en étant charmée de pouvoir être agréable aux princes impériaux, attachait un grand prix à connaître d'une manière péremptoire et bien nette l'opinion et l'adhésion de l'Empereur, que ce désir semblait partagé par Lord Cla(rendon), *peu convaincu à cet égard. J'ajoutai que je ne doutais pas que Sa Majesté Impériale n'appréciât, comme elle devait l'être, cette démarche toute de courtoisie et de sympathie sincère, non seulement envers elle, mais encore envers l'Impératrice.*

Ainsi que je l'avais fait pressentir au Roi, l'impression a été excellente et voici la réponse aussi textuelle que possible : « Je ne sais comment vous dire combien je suis touché de tant de bienveillance et de délicatesse. Voyez-vous, mon cher Prince, je n'ai pas toujours été heureux. Il m'est resté cette habitude de me considérer un peu comme un sanglier dans son fort et appréhendant des ennemis de tous côtés. *Remerciez bien vivement le Roi, mais en même temps* dites-lui que je tiens plus que jamais à cette affaire *dont j'ai eu la première idée; je désire savoir avec qui je marche, je sais qu'on dit tant de choses très flatteuses, que j'ai rendu de grands services, que je suis un homme supérieur et utile, que je sauve le monde. On me dit cela de Saint-Péters-*

bourg, de Vienne, etc. Mais je ne suis pas dupe de toutes ces paroles creuses, il faut autre chose que des alliances d'un jour. Je désire très sincèrement la chose. Mon Dieu, je ne me suis pas marié selon les règles, je n'ai pas fait un mariage princier. C'est une raison de plus pour que mon cousin, qui a peut-être eu tort d'aller un peu loin dans certaines idées, en fasse un brillant et qui rassure l'Europe. L'Impératrice le verrait avec grand plaisir. D'ailleurs (avec un accent un peu ému) de deux choses l'une : j'aurai, ou je n'aurai pas d'enfants, et dans les deux hypothèses nous avons toujours intérêt à consolider notre cousin par une alliance si désirable, si utile pour la paix, si honorable pour nous. Je sais d'un autre côté que les anciennes monarchies ont de grandes répugnances à adopter les nouvelles. Ce sera peut-être bien difficile. Je me demande ce qu'il faut faire, je ne voudrais pas avoir l'air de courir après, et, d'un autre côté, les circonstances sont bien favorables. D'ailleurs il faut que les Anglais se prononcent nettement : s'ils sont de bonne foi la chose se fera. *La situation est trop grave pour s'arrêter à des considérations secondaires ou à des convenances personnelles. Qu'est-ce que veut dire la réponse de la Reine à Walewski : « Jamais je ne consentirai au mariage d'une princesse anglaise avec un catholique, fût-ce avec l'empereur d'Autriche »? Cependant si Elle le voulait absolument, ce que vous dites serait possible. C'est de l'enfantillage. Je vais y penser. Écrivez au Roi. Rendez-lui un compte exact de notre conversation et de mes souhaits et remerciez-le encore. » Puis, me fixant de ce regard glacial et pénétrant auquel je commence à me faire, il reprit : « Si cependant nous suivions les conseils anglais, si nous attendions? Qu'en pensez-vous? » J'ai senti le piège, cher monsieur, on attendait un conseil approbatif, qui eût rendu à cette âme si ulcérée, si soupçonneuse, tous ses doutes, toutes ses rancunes, si laborieusement et si heureusement combattues et effacées. Je ne l'ai pas donné. Voici mot à mot ma réponse :* « Sire, je suis trop ignorant des grands intérêts qui s'agitent entre la France et l'Angleterre pour émettre une opinion absolue. *Votre Majesté paraît d'un côté appréhender les conséquences d'un refus, toujours possible en pareille matière, sans qu'on ait à inculper le bon vouloir politique, sans qu'il y ait rien de blessant pour les personnes. — Oh! si, et je m'en souviendrai. — D'un*

autre côté, on n'en est plus à peser le pour et le contre sur la convenance et l'à-propos d'une première ouverture accomplie. Au point où en sont les choses et la publicité, conséquence inévitable du nombre de confidences, c'est à Votre Majesté seule à décider de la convenance ou des dangers d'une explication catégorique et immédiate qui, je le crois bien, peut avoir des conséquences sérieuses. — Vous ne vous trompez pas. — Pour moi, Sire, la réponse de Votre Majesté me suffit... Je n'ai plus à ajouter qu'une chose, c'est qu'elle sera probablement transmise à Lord Clar(endon) *par le Roi avec la bienveillance dont Il n'a cessé de donner des preuves si manifestes dans le cours de cette négociation et que, d'après moi, cette communication ne peut qu'exercer une influence favorable sur l'affaire elle-même. »*

A mesure que je parlais, je voyais se rasséréner cet esprit inquiet, étrange mélange de sévérité et de bienveillance, de lenteur et de décision.

Telle est, mon cher monsieur, l'ensemble à l'aide duquel je comptais composer mon premier compte-rendu, lorsque l'annonce de l'arrivée du prince Napoléon m'a engagé à suspendre mon envoi et bien m'en a pris, car, à la place de quelques détails supplémentaires, j'ai à vous rapporter une nouvelle phase de cette curieuse affaire.

A peine arrivé hier à deux heures, le Prince était chez l'Empereur et à quatre heures chez moi, après l'une des plus splendides promenades qui se puissent imaginer comme nature d'abord puis comme mise en scène.

Voici le résumé de la conférence impériale.

Reconnaissance et remerciements, avec effusion pour le Roi.

Intervention personnelle de l'Impératrice vis-à-vis de moi.

Mise de Drouyn de Lhuys[1] *dans la confidence et invitation pour moi de lui raconter les faits. Appel de Walewski*[2] *par le télégraphe.*

Dans l'ordre de ce programme, j'ai promis d'être chaleureux interprète des remerciements. Le soir, l'Impératrice s'est approchée de moi et m'a dit : « Je suis touchée, Prince, de tant de bonté « et d'égards pour l'Empereur et pour moi. Je ne parle pas des

1. Ministre des Affaires étrangères.
2. Ambassadeur de France à Londres.

» *vôtres, car, vous le savez, nous sommes un peu parents*[1], *et je* » *m'en suis rappelé avec plus de plaisir. Je serais personnelle-* » *ment très heureuse du mariage de mon cousin, ce serait une* » *grande et belle alliance, bien heureuse pour nous et peut-être* » *pour la paix et la sécurité de l'Europe. Mon cousin est mal* » *jugé, il est bon et loyal, je suis sûre qu'il ferait un excellent* » *mari. Veuillez dire au Roi que, moi aussi, je lui suis bien* » *reconnaissante.* »

Ceci est donc clair et bien positif. Quant à Drouyn de Lhuys, vous comprendrez, mon cher monsieur, tout ce qu'il y a d'utile et de rassurant dans cette initiative de l'Empereur appelant son ministre des Affaires étrangères (déjà bon pour nous) à partager sa gratitude, nous donnant ainsi un appui contre sa propre mobilité dans l'avenir et au point de vue de nos relations internationales dans le présent.

Cette appréciation a été réalisée et au delà dans la conférence de trois heures que je viens d'avoir. Admiration pour le caractère du Roi noble, élevé et généreux, qui, à part les services rendus à la France, à l'Europe, aura le mérite d'avoir provoqué, par sa conduite dans une question délicate, le règlement des droits des tiers, d'une façon digne, juste et honorable pour tous car les décrets touchent à bien des intérêts[2]. *Félicitations sur l'heureux changement amené dans l'esprit de l'Empereur. Promesse du secret le plus absolu et d'honneur également imposé à Walewski, sur les simples renseignements donnés par le Roi. Déclaration spontanée que, dans les circonstances actuelles, notre nom ne devait pas même être prononcé. Rien n'a manqué, cher monsieur, à ce que j'attendais d'un incident que je n'eusse pas osé, ni espéré provoquer. Je serais bien heureux si, cette fois encore, je me trouve avoir été bien inspiré par mon ardent désir de répondre à la confiance du Roi.*

Reste la venue de Walewski. Le télégraphe lui a porté l'ordre d'être ici demain. Vous savez que Orient n'est pas du voyage.

1. L'impératrice Eugénie était, par les Cabarrus, alliés des Montijo, cousine du prince de Chimay.

2. Il s'agit des décrets du 22 janvier 1852 qui enlevaient leurs biens en France aux héritiers du Louis-Philippe. Cette question, pour ce qui concernait les enfants de Léopold Ier et de la reine Louise-Marie, fut réglée en 1856 par une transaction négociée par le prince de Chimay et dans laquelle Napoléon III témoigna d'une grande bienveillance pour le roi des Belges et pour ses enfants.

Je connais ce bon garçon depuis vingt-cinq ans, c'est vous dire que vous pouvez compter, de ma part, sur un redoublement de prudence et de discrétion.

Maintenant, que vont-ils faire? D'une part attendre et recevoir probablement demain la quatrième lettre de lady Palmerston qui aura vu la « Young lady ». D'autre part décider une démarche dans un sens tel qu'en apparence plutôt qu'en réalité, notez bien ceci, « l'amour-propre soit sauf » et que les grandes affaires ne s'en ressentent pas.

Quant à nous, il nous suffira, je crois, que dans toutes les éventualités, Clarendon « ait reçu » un petit mot bienveillant du Roi sur les adhésions impériales et « qu'il le dise ».

A part quelques nouveaux renseignements qu'on ne nous demandera peut-être pas, nous reprenons, je pense, notre attitude avec tous les honneurs de la guerre, nous attendons la juste appréciation et la récompense d'une noblesse de caractère peu commune. Espérons qu'elle se manifestera par le respect de notre nationalité et l'équité envers nos princes.

C'est mon vœu le plus cher et le but des efforts dont la confiante bienveillance du Roi double la mesure.

Mille bonnes amitiés.

CHIMAY[1]

L'enjeu de la négociation de Fontainebleau, sous les apparences d'une politique de famille, est plus sérieuse qu'il n'y paraît d'abord. Si Napoléon III s'alliait à la Russie en Orient contre l'Angleterre, c'en serait peut-être fait de l'indépendance belge; tous les amours-propres sont de la partie, tous les intérêts, toutes les susceptibilités, toutes les passions, tous les préjugés, les croyances, les mémoires. Un Bonaparte, neveu de « Buney », l'Ogre Corse, va-t-il obtenir l'hymen de l'Angleterre, en la personne de May de Cambridge? Walewski en doute et il fait douter Palmerston de la sincérité du penchant qu'aurait Napoléon III pour cette union un peu trop disproportionnée à celle qu'il a faite lui-même. Et la Réforme, et le Pape, qu'en fait-on? Et la « Young Lady » qui ne veut pas quitter son île?

Au milieu de ces complications, l'envoyé du roi des Belges

1. Archives de Chimay. Lettre citée par Mrs. A. de Ridder et F. Lorent.

va tirer parti du projet pour obtenir que soient rendus les biens de la famille d'Orléans. Cela tirera de la gêne le duc et la duchesse de Brabant, et la duchesse d'Orléans, née Mecklembourg, tous ceux que « Gane » appelle irrévérencieusement « les ducs, les duchesses, et autres nécessiteux ».

Le prince de Chimay juge sans bienveillance le maître de trente-six millions hommes qui joue aux quatre coins dans le creux d'un arbre. C'est à ses enfants qu'il fait part de ses graves réflexions, non au Roi. Pourtant l'alliance se fera, et sera ce qu'elle doit être, France-Belgique-Angleterre, à travers les faiblesses des hommes, malgré eux, avec eux, et même sans eux...

Le jour suivant, c'est madame de Chimay qui reprend cette conversation entre France et Belgique, qui n'est, chez elle, qu'une belle effusion du cœur. Elle date sa lettre de :

« *Vendredi 18, cela avance!* »

La princesse de Chimay à ses enfants.

Mes chers amours, je vous remercie de vos lettres auxquelles je réponds si peu et pour lesquelles cependant je fais des prouesses dont vous ne vous doutez guère!

Figurez-vous que je me suis couchée à 2 heures du matin, et qu'en ce moment je vous écris à 8 heures. Étant obligée de me trouver habillée pour 10, j'ai quelque mérite, je vous assure, à écrire!

Vos chères lettres m'arrivent bien, et seulement hier soir la lettre du matin de mademoiselle de M... m'est arrivée le soir de façon à ce que j'ai eu en me couchant des nouvelles de votre matinée!

Il m'est impossible de vous donner des détails sur tout ce que nous faisons, cela serait trop long et il me semble qu'il vaut mieux que je vous le conte bien que de vous l'écrire mal.

Cette vie est très fatigante, mais ne me déplairait pas si je vous avais avec moi. La duchesse de Bassano a ses enfants ici, mais elle va les renvoyer en Belgique, à sa mère, tant elle a peu de temps à elle pour s'en occuper.

J'ai enfin reçu une lettre de ce « Môssieur », mais il m'a fait l'effet d'avoir la tête à l'envers, des tables parlantes cette fois.

Il y en aura ce matin une expérience chez l'Impératrice, la dernière m'a rendue bien incrédule. Vous devez avoir reçu mes fleurs. La branche de chêne est un souvenir historique qui fera bien dans l'herbier. Je tâcherai d'en rapporter pour tout le monde, mais la branche est pour Dalan! Les trois violettes sont à partager! Elles sont de la Sainte Eugénie. Mon petit Jo est donc de mauvaise humeur, lui qui a un si bon caractère : serait-ce les Mathématiques qui lui donnent des angles? Je l'embrasse sur toutes les coutures. Mon cher petit Dalan, tu me manques à toute heure! *Quant à Eugène, il se surpasse en lisibilité et je l'en remercie tendrement.*

Pauvre mademoiselle, comme je vous cause de l'insomnie! Mille fois merci de votre peine qui me cause bien du plaisir et soulagement. Fla, j'ai remis hier votre première note, et si les effets n'en sont pas prompts, je les crois assurés... comme le trône. Dame, ce n'est guère!

Le prince Jérôme n'est pas ici, et voilà comme on écrit l'histoire; adieu, vous tous que j'aime, que j'embrasse. Pardonnez-moi si je ne vous écris plus autant car cela me fatigue beaucoup.

Un souvenir à tous grands et petits, je remercie tout le monde de veiller sur mes trésors, sans oublier personne et en finissant par les chiens!

Bien dit que mon docteur est compris dans ceux auxquels je suis redevable (pas les chiens).

Je me lève, adieu, car, en attendant qu'on fasse mon feu, je vous écris dans mon lit en me rompant le dos. Aussi est-ce plus illisible que mon petit Eugène dans l'Ancien Testament.

E.

Le lendemain encore, la lettre quotidienne part pour la rue du Parchemin, toute baignée de tendresse.

Samedi.

Mes chers amours, je reçois à présent la première lettre de mademoiselle de M... du matin au soir. Ainsi je sais en me couchant que votre nuit s'est bien passée! C'est bien charmant. A 4 heures votre Mozaïque m'arrive et m'inonde de délices!

Vous pensez bien que je n'ai pas une minute à moi; la vie d'ici est très fatigante et le soir, à 1 ou à 2 heures du matin, j'ai

peine à tenir ma plume. En ce moment il est près de 9 heures et voilà que le premier courrier va partir. Toute la journée est prise, c'est une congestion (!) qui ne pourrait durer, mais qui est curieuse et amusante pour quelques jours.

Il est aussi impossible de se soustraire à l'invitation dans son entier que de prendre la lune. Ce serait pris en fort mauvaise part, et fort maladroit pour notre crédit. J'ai reçu la lettre du capitaine Fla, qui est charmant, j'ai tâché de faire partager mon opinion, mais je vois qu'il y aura du retard, n'ayant pas de place d'off. d'ordonnance à donner en ce moment. Du reste, ma persévérance étant connue, on peut patienter quelque temps.

Je ne puis entrer dans des détails que j'aime bien mieux vous donner. Nous partirons d'ici mardi; *nous passerons le mercredi avec maman et vraisemblablement nous dînerons avec vous jeudi. Cette pensée me fait battre le cœur!*

Par exemple je ne rapporterai que ma personne, étant trop lasse pour sortir et me devant à ma pauvre mère qui est revenue pour nous avoir ici.

Petit Jo m'a écrit aussi une fort aimable lettre, je l'en remercie, mais c'est Eugène qui fait le plus d'efforts, car je le lis très bien.

Ma pauvre Val, je t'ai fait commander un chapeau blanc par Émilie Fla, tout ce que je pourrai faire sera de te le rapporter!

Le choléra est à Paris! Dieu veuille que ce ne soit pas plus fort que chez nous!

Adieu, chers enfants et chers gardiens, je vais me mettre entre les mains de la Pascal qui se plaint gros!

J'embrasse, j'embrasse.

E.

Le dimanche, elle écrit à trois reprises, quelques lignes, et c'est pour que ses enfants puissent la voir dans ses belles robes, reflétées dans les glaces de Fontainebleau, comme si elle leur apparaissait dans le miroir enchanté du conte qui reproduit les traits des absents.

Fontainebleau.

Mes chers amours,

Voilà le moment qui se rapproche où je vais penser au départ : c'est un grand pas pour aller du côté où vous êtes! Mes dix-

huit toilettes tirent à leur fin, mais je n'aurai pas eu la honte de remettre deux fois la même robe, et cela est une victoire... de pièces de cent sous! J'amincis à force d'être toujours en tenue, et bien sincèrement je maigrirais si cela devait durer toujours!

Je viens de suivre une chasse et je vous écris tout habillée, avant de monter au salon, afin de ne pas perdre de temps. La partie femelle du « parchemin » saura que j'ai une robe de moire antique blanche damassée, avec un corsage Marie-Antoinette, c'est-à-dire un fichu garni en perles d'argent autour de la taille et attaché avec un large nœud. Ma robe est garnie d'émeraudes devant. J'ai le fameux collier de chien émeraude et une couronne tombant en feuilles de chêne de satin vert mêlée de diamants. Si la partie mâle ne goûte pas ces détails, elle les passera!

Dans la lettre du capitaine Fla... il n'y avait aucune explication d'états de service; cela m'a étonnée; il l'a peut-être oublié. Du reste, celle de Lalie est dans la poche du prince Napoléon. Il ne veut pas augmenter sa maison en ce moment, mais pensera à mon protégé au premier besoin. Si je vois le maréchal Saint-Arnaud, je le lui recommanderai toujours; si cela ne fait pas de bien, cela ne fera pas de mal.

On ne joue plus de charades, nous manquions de costumes, mais hier il y a eu une loterie; avec mon bonheur ordinaire au jeu, je n'ai rien gagné, mais la duchesse de Bade qui avait eu un lot d'argent (soixante-quinze francs), m'a dit en ouvrant sa main : « Que puis-je bien faire de cela? » Je lui ai répondu : « L'envoyer aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul pour les pauvres », et elle m'a donné la somme. Je vais l'envoyer pour du pain à Chimay.

Je ferme vite ceci, car la messe est avancée d'une demi-heure, et je vais revêtir ma robe de velours gros bleu.

Je vous embrasse tous de cœur, mes bien-aimés, en vous remerciant de vous bien porter et de me le dire.

E.

Dimanche matin.

J'ai payé les gants. Toujours avec l'abbé de Montmirail, nous allons nous mettre à table; il est 6 heures.

Ce dimanche n'est point passé que la tendre mère écrit encore, et n'arrive à terminer sa lettre que le lundi, la datant trois fois, comme pour pousser les jours à s'écouler.

La princesse de Chimay à ses enfants.

Fontainebleau, 21 novembre 1853.
Dimanche 20.

Mes chers enfants,

Je profite d'une erreur d'heure pour vous écrire un mot, ayant bien peu d'instants à moi.

On annonce un carrousel pour la journée et je l'attends de pied ferme en robe de velours gros bleu. Je vais mettre ma martre au paletot pareil, et lorsqu'on mettra son chapeau blanc que vous connaissez, on quittera la belle pointe de dentelle sur laquelle il y a de la clématite blanche.

J'ai eu l'honneur hier de danser avec Sa Majesté qui est fort gracieux.

Lundi.

J'ai bien fait, mes amis, de vous mettre ces quatre lignes hier sur le papier de Sa Majesté, car je me lève un peu lasse, et voilà l'heure qui me talonne. La lettre de mademoiselle de M... qui ne manque jamais depuis quelques jours, le soir, ne m'est pas parvenue. Je l'attends ce matin avec impatience. Comme vous le dites fort bien, je vous conterai des détails et ne puis vous les écrire.

Ne m'écrivez plus qu'à Paris, où je serai demain à 4 heures; je quitte Fontainebleau après le déjeuner. Adieu, mes bien-aimés, nous tenons enfin le bon bout de la semaine.

E.

Enfin, c'est la retraite. La Cour et les invités quittent Fontainebleau :

Lundi 21.

Nous voyons passer devant nos fenêtres force aigles dorées et drapeaux mouillés. La ville est parfaitement sale et le balayage extraordinaire de Douay aurait bien dû venir jusqu'ici.

Vous faites merveille de manger les perdreaux chimaiiens,

c'est à peine si nous pourrons vous rejoindre dimanche, car les convois vont être encombrés et j'aime le calme, surtout pour les convois!

Je voudrais répondre ici à chacun, mais je n'ai qu'une main pour serrer toutes celles qui se sont occupées de moi d'une façon si aimable, puis souffleter tout doucement ceux qui m'ont oubliée! Tâche, ma petite Valent, de lire à chacun quelque chose de très gracieux que je voudrais dire, mais que je ne puis formuler aussi bien que je le sens, dérangée comme je le suis à chaque minute.

J'ai déjà remercié mademoiselle de M... et toi qui êtes mes correspondants ordinaires, sur votre bon récit, puis mon cher petit Eugène, qui trouvera dans le sac des bonbons pétards, en rapport avec son courage et ses habitudes... guerrières! J'ajoute ici que la bonne écriture de Cotone m'a fait bien plaisir comme Benoît, et comme secrétaire! Je crois bien que ces Messieurs me baillent une bourde, *en disant qu'ils sont devenus stupides en mon absence; ils ne doivent manquer que d'une note leur accord en ce genre, et ils sont si forts en harmonie qu'ils peuvent bien se passer d'une aussi petite mesure que la mienne! Je quitte la plaisanterie pour dire que je suis charmée qu'on s'aperçoive de mon absence. Je désire que personne ne se passe de moi, qui ne pourrais, certes, me passer de personne! Je serai bien heureuse qu'on puisse trouver quelque prix à ma présence et voudrais me croire aussi indispensable à vous tous que je vous sens tous, inhérens et adhérens à mon bonheur!*

Si je continue sur ce ton, je vais m'attendrir; une fois attendrie, j'aurai les yeux rouges, et cet ornement est tout à fait inutile à ma soirée!

Il pleut à verse et les « homards » sont désespérés de mettre leur rouge coquille en rapport avec les nuages.

La duchesse d'Orléans traverse aujourd'hui la Belgique, elle est fort souffrante, dit-on : cela fait un effet assez pénible.

Je vous embrasse bien tendrement tous, mes chers enfants, et je crois qu'au fait, j'embrasse le « parchemin » en masse et en particulier; si cela ne fait pas de bien à tous, cela ne fera de mal à personne, surtout de si loin, donc j'embrasse, et désire vous revoir et vous aime de cœur et d'âme.

E.

Je t'assure que je ne suis pas du tout préoccupée de ce que je fais ici et que j'y assiste ayant parfaitement laissé mon esprit avec vous, c'est pourquoi je trouve très mauvais que Cotone trouve qu'on est absurde chez vous. Je fredonne les derniers airs que je rends fort lugubres par la façon dont je les habille, mais qui me donnent de bonnes bouffées de souvenirs de ce salon bleu que je recommande à vos soins. Dites à ce « Môssieur » qu'il doit redoubler de gaieté au lieu de broyer du noir, parce qu'il va mieux depuis bientôt quinze jours sans ralentissement, ce qui par le temps inégal que nous avons est un succès.

Réadieu, mes amis, je vous réembrasse et vous assure que l'idée de vous revoir après-demain me fait tourner le cœur en cloche.

M. Joseph, c'est bien laid de ne pas avoir mis votre mot dans la lettre.

***

Rappeler de belles ombres à la vie est une opération magique que les poètes seuls réussissent. Ceux qui aiment la lecture des mémoires et des correspondances de famille approcheront, eux aussi, de cette résurrection de la chair par l'esprit à laquelle il semble bien que tout tende en ce monde, comme dans l'autre.

Avant de passer de Fontainebleau à Windsor avec la princesse de Chimay, de traverser avec elle le détroit et de franchir quelques années, je citerai la lettre d'un poète que le retour à la vie de ce beau fantôme enchanta. Robert de Montesquiou, lui-même parent des Chimay, m'écrivit, presque mourant, lorsque apparurent les mémoires d'Émilie :

Chère Princesse,

Je vous remercie infiniment de m'avoir envoyé votre livre *qui m'a intéressé* passionnément, *comme l'ombre de feuillages qu'on aurait vu danser à la fenêtre de son enfance, et qui, tout d'un coup, donneraient, sur le tard, à s'apercevoir qu'ils étaient* ceux de la Forêt de Dodone, *parce qu'ils* se mettraient à parler.

Figurez-vous que j'ai aperçu cette vieille femme, un soir, dans l'hôtel du boulevard de la Tour-Maubourg, de moitié construit par mon père, et que, je m'en souviens, elle était encore jolie, *dans une robe de mousseline à fleurettes, la face peinte d'un fard, pas d'un fard mat,* luisant, brillant, *qui non seulement*

ressemblait à la vie, mais la surpassait. Elle jouait aux cartes, coiffée à la mode ancienne de ses boucles en bouquet, qui ne sont pas loin d'être bientôt à celle d'aujourd'hui, avec leur façon de cacher les oreilles.

Comme nous étions de pauvres enfants, réduits au rôle de patènes pour le baiser du soir, l'embrassade à la ronde — notre ennui de ce rôle le qualifiait ainsi — nous n'étions renseignés sur les figurants du salon que par les plus ou moins ineptes bavardages des bonnes, qui nous disaient que la dame était « toquée » par l'abus du fard et surtout la teinture effrénée de ses jolies bouclettes, dans un temps où ces procédés, plus primitifs, étaient plus nocifs. Comprenez-vous que j'en était resté là, malgré la curiosité des gamins friands, alimentée par les subalternes malveillants toujours et quelquefois documentés.

J'en cherche la cause dans une fausse interprétation de ce qu'on appelait alors scandale, même quand il tenait à la gloire, dans des scrupules de fils, habilement tournés par une fil'e, toujours plus maligne, qui met longtemps à l'abri les trésors mêlés de galanterie et d'histoire...

Notez que les générations s'accumulaient, Greffulhe, Ghislaine Tinan (nom curieusement, surnaturellement mêlé au récit, comme, d'autre part, la Tallien, moins brillamment, mais aussi miraculeusement).

J'aime ces fils mystérieux où nos cœurs sont liés, où se renouent la tapisserie du temps et l'éclosion de ses bouquets, où le jet d'une tige initiale se trouve, des années après, rencontrer un corymbe fatidique et inattendu.

Il vous appartenait de dénouer féeriquement l'enchantement inévitable et qui devrait servir de leçon, car n'oublions pas que la sottise est éternelle et que madame X... sortait de brûler la correspondance d'Anatole France avec l'aimable madame ..., en disant : « Nous avons bien souffert en détruisant de si belles choses. »

Il est vrai que c'est la même qui a dit, de moi après un duel où j'avais été atteint : « Quel dommage qu'on ne l'ait pas tué ! » Il y a des spécialistes de mots bêtement féroces, et j'ai observé que c'était toujours des personnes à figures aux lignes rondes.

Souvenir bien affectueux,

R. MONTESQUIOU

21 mai 1921.

P.-S. — J'oubliais de vous dire (pour expliquer le crayon) *que j'étais* très malade. *Je ne prends, en fait de* remèdes, *qu'une* assidue mise en ordre *de mes* inédits, *dont, je l'avoue,* ne me détache pas, *même au contraire,* l'indifférence, *puisqu'elle est, en même temps l'ineptie du jour, qui va jusqu'à proclamer C...* méconnu *(Réfléchissez à la* profondeur *du* néant de ce mot) *C'est le cas de dire, comme Gounod* :

O mon âme, adore et tais-toi!

Quand Paul de Musset a épousé la bonne amie *de son frère, et même* a publié la correspondance des deux amoureux, *il remplaçait par l'appellation factice de* bien-aimée, *le mot poupette, qui était gentil. Mais il ne* souffrait pas en brûlant, *comme Madame X..., mais il disait d'innocentes bêtises. Cela vaut mieux.*

Famille, famille, ce sont là de tes coups! comme vous l'indiquez spirituellement page 22, *vous rencontrant avec mon « Côté pratique des Couronnes ».*

***

Les générations se sont accumulées; le poète qui m'écrivit cette lettre est lui-même descendu chez les ombres, peu de mois après qu'il vit danser l'ombre des feuillages, à la fenêtre de son enfance. On eût dit qu'elle l'appelait à rejoindre « cette vieille femme encore jolie, dans sa robe de mousseline à fleurettes ».

PRINCESSE BIBESCO

(*A suivre.*)

LE QUADRICENTENAIRE D'UN PHILOSOPHE

Je lisais hier une nouvelle édition des *Divers Essais sur Léonard*, de Valéry, annotés par lui-même, et où les fac-similés de son écriture, en marge, me rappelaient la belle reproduction en phototypie de l'exemplaire bordelais des *Essais*, publiée par les soins de M. Strowski. A ce passage de son texte : « Quoi de plus remarquable que l'absence de son nom (de Léonard) sur la table des philosophes reconnus et groupés comme tels par la tradition? » Valéry ajoute dans la marge : « Montaigne n'y figure pas davantage. » C'est exact. On parle souvent, à vrai dire, de la « philosophie de Montaigne ». On entend par là son idée et son sentiment de la vie courante, sa règle des mœurs; on discute, et même vivement, pour savoir s'il a été épicurien ou stoïcien. Mais en ce qui concerne son idée du monde, de l'esprit, de Dieu, on le prend au mot quand il se déclare pyrrhonien, et l'on estime qu'à ce titre de pyrrhonienne sa philosophie consiste à n'en pas être une, étant emportée par son doute. Montaigne, qui n'a rien d'un mystique, est exclu du nombre et de la troupe des philosophes, comme le sont par ailleurs saint Jean de la Croix, Bérulle, Pascal. Saint Thomas en est, saint Augustin n'en est pas. Il est probable que si Platon avait eu cette conception laïque, froide et dogmatique de la philosophie, laquelle nous est venue des philosophes de la chaire, Socrate n'en eût jamais été.

Or cela est inexact et injuste. A vrai dire, Montaigne lui-même ne s'en fût pas beaucoup formalisé. Il se croyait bien philosophe, au sens populaire du mot. Mais qu'il fût aussi un philosophe, il eût eu besoin de l'apprendre d'autrui. Il ne s'est pas préoccupé de se faire et de répandre une doctrine. Bien plus, des livres nombreux qu'il a lus ou feuilletés, du millier de volumes de sa librairie, les philosophes purs sont parmi ceux qui ont le moins tenté sa curiosité. Il n'a vu dans Platon que les passages politiques ou érotiques, dans Aristote que la politique moraliste. Il ne paraît même pas avoir eu un Aristote dans sa bibliothèque (en dehors de la *Politique*, de l'*Éthique* et des *Problèmes*), et il n'a cité de saint Augustin que la *Cité de Dieu* (l'auteur des *Essais* semble avoir ignoré les *Confessions!*) La philosophie a tenu pour lui dans trois livres. D'abord les *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus, qui, plus ou moins aidées des *Académiques* de Cicéron, permettraient de voir en le « montanisme » une résurgence de la Nouvelle Académie. Ensuite Diogène Laerce, qu'il a utilisé, d'après M. Villey, plus de cent soixante fois; celui que Gaston Boissier appelait le plus grand imbécile de l'antiquité donne à Montaigne, par ses centons sans critique, ses anas de colportage, ses vies mal romancées, une idée souvent fausse, mais devenue chez le Gascon vivante et fructueuse, plutarchienne en somme, des philosophes, non en tant que penseurs, mais en tant qu'hommes : ce levain informe a fait du pain. Enfin Lucrèce, qui est peut-être plus que Sebond le héros de l'*Apologie*, et qui lui a fourni cent quarante-neuf citations. Sextus, Diogène et Lucrèce ont été à sa philosophie de l'esprit et du monde ce qu'ont été Senèque et Plutarque à sa philosophie morale avec cette différence que Senèque et Plutarque sont des hommes, tandis que Sextus et Diogène ne sont que des livres ou plutôt des catalogues : Lucrèce, seul, homme, poète, et qui pense, est entré avec Montaigne en contact personnel et profond. C'est probablement la plus forte influence philosophique qu'il ait subie. Elle l'a pris aux entrailles et il ne s'en est jamais délivré.

Mais ce ne sont point les sources possibles de la philosophie de Montaigne qui nous importent ici. Leur étude, qui n'a pas encore été faite, réserverait peut-être des surprises en ce qui

concerne telles infiltrations médiévales, occamistes peut-être. Et tout cela serait peu de chose, comparé à la vue franche, originale, à ces intuitions personnelles de la tour de Montaigne, qui pourront nous rappeler celles du poêle cartésien, et qui font que dans cet ordre aussi, comme dans l'ordre littéraire, Montaigne a dit sa parole, apporté son message, parole et message d'une portée infinie, dont la pure lumière n'a peut-être jamais eu l'occasion d'apparaître aussi bien accordée à l'époque qu'elle éclaire, que dans ces années de son quatrième centenaire. Ce droit de Montaigne à figurer dans notre table des grandes valeurs philosophiques, comme y figure aujourd'hui un Nietzsche, il ne faudra pas l'oublier durant ces jours fériés du XXe siècle, et c'est sur ce point que portera notre contribution.

LE PYRRHONISME CONSTRUCTIF

Écartons d'abord l'idée d'un scepticisme de Montaigne qui serait un scepticisme pur. Le scepticisme pur n'existe pas. Il n'y a qu'un scepticisme relatif, d'autant plus relatif qu'il fournit à une doctrine vivante l'une de ses fonctions de relation, à savoir le *non* qu'elle oppose à ce qui n'est pas elle. Tout doute philosophique est un doute méthodique, soit un moment d'une méthode. Il en était d'ailleurs déjà ainsi chez les sceptiques grecs, et l'on ne saurait confondre le vrai philosophe Pyrrhon, le délicat logicien de la suspension de jugement, avec le personnage bouffon, moitié *deli* (fou) turc, et moitié docteur de la comédie italienne, dont le plus grand imbécile de l'antiquité a recueilli la légende chez ses pareils.

Dans le doute de Montaigne il y a trois éléments, ou trois formes, ou trois sources. Il y a d'abord — est-il besoin de le dire? — le doute lui-même, la tradition sceptique, pyrrhonienne, ou néo-académique, telle qu'elle a existé chez les Anciens depuis les Sophistes jusqu'à Cicéron et plus loin, et telle que les *Hypotyposes* en ont exposé, à Montaigne émerveillé, l'armature logique. Il y a ensuite — et chez cet homme de mouvement pur il faut en tenir grand compte — une attitude, une sorte de marche allègre à l'indépendance,

une danse à la Zarathoustra, d'esprit supérieur aux opinions, le schéma moteur d'un homme qui s'avance à la manière de l'*Indifférent* de Watteau. C'est cette attitude que Montaigne a commémorée, à quarante-trois ans, par une représentation qui, évidemment, ne vaut pas celle de Watteau, mais qui dit bien ce qu'elle veut dire, la médaille qu'il fit frapper en 1576, d'une balance dont les deux plateaux restent en équilibre, avec la devise : « Que sais-je? » Cette forme du doute est parfaitement positive. C'est la réalité d'un être en mouvement, et qui pense, et qui vit, et dont l'attitude d'équilibre exprime le mouvement, la pensée et la vie. Il y a enfin — et c'est ce qui importe principalement à une étude de Montaigne philosophe — cela même qu'on trouve dans le doute de Socrate et dans le doute de Descartes, l'activité d'un esprit qui écarte le sable pour trouver autre chose. Le roc comme dit Descartes? Non. L'eau.

Pourquoi le doute de Socrate et le doute de Descartes sont-ils incorporés si universellement à la philosophie? Parce que l'un et l'autre ont en effet trouvé du roc. Sous le doute, après le doute de Socrate, il y a la réalité du concept, de la notion commune, ce qui devient, dans le réalisme platonicien, l'Idée. Le doute de Socrate est communiqué par le dialogue, incorporé au dialogue. Le dialogue est faiseur de doute, mais le doute est faiseur d'idée, faiseur d'homme, le doute ainsi propagé d'esprit en esprit, devient fécond, parce que la définition en sort, et que de la définition sortent les réalités de l'esprit. Le doute socratique n'est que le premier moment d'une dialectique, de la dialectique platonicienne. L'esprit qui doute trouve le roc stable en le concept et en l'Idée. La marche du doute cartésien est analogue. Le moment qui suit le doute méthodique, c'est la conscience de la pensée, et cette pensée, Descartes la conçoit sous sa forme et dans sa fonction la plus générale, en tant qu'elle produit des idées, parmi lesquelles il s'attache immédiatement à l'idée elle aussi la plus générale, celle de Dieu. Les deux révolutions philosophiques ont suivi la même ligne, et les deux formes du doute se terminent par deux ordres correspondants d'affirmation.

Avant de nous demander si le doute de Montaigne peut être incorporé à une révolution plus ou moins analogue,

constatons déjà, à titre de remarque accessoire, que Montaigne, d'une certaine façon, établit une liaison entre Socrate et Descartes. D'une part il tient Socrate pour son héros, tout au moins au moment où il écrit le troisième livre des *Essais*. « La vénération en quoy j'ay les perfections de ce personnage mérite que sa fortune fournisse à l'excuse de mes principales imperfections un si magnifique exemple. » A vrai dire il ne le connaît et l'admire que comme homme et comme moraliste : le problème de Socrate philosophe ne s'est guère posé, depuis les Anciens, qu'au XIXe siècle avec les historiens allemands. Mais enfin Montaigne est probablement seul de son temps à habiter un monde où Socrate soit une manière de chef suprême, de Patron, ce qu'était saint Augustin pour Port-Royal. Et cela compte. D'autre part le livre de Montaigne paraît bien être, après le grand livre du monde, celui qui a eu le plus d'influence sur Descartes. Les réminiscences des *Essais* abondent dans le *Discours de la Méthode*, et l'*Apologie de Raimond Sebond* doit figurer nettement aux origines du doute méthodique, comme école de Descartes, au même titre qu'elle figure aux origines de l'*Apologie de la Religion* comme école de Pascal. De Socrate à Montaigne ou de Montaigne à Descartes il n'y a pas d'influence idéologique, on ne voit pas de l'un à l'autre des idées pures et nettes qui circulent, comme on en voit entre Lucrèce et Montaigne, entre les scolastiques et Descartes. Mais il y a autre chose : des impondérables, des amitiés, des correspondances, le hasard de certaines situations pareilles, comme il y en aurait entre César et Napoléon, entre Antisthène et Rousseau, comme nous en verrons entre Montaigne et Bergson. Cela ne se rapporte d'ailleurs qu'à la surface de notre discours.

Ce qui nous importe, c'est de voir quelles idées affirmatives naissent, chez Montaigne, de son doute, à quelles réalités ce doute a servi de chrysalide. J'entends ici réalités philosophiques, notions sur l'être, et non notions morales, réflexions sur la nature et la société; philosophie théorique et non philosophie pratique.

Montaigne a rompu la coque du doute par trois idées neuves, de conséquence immense. Trois idées? Je ne me fais pas d'illusion sur la propriété, ici, de ce mot d'idées, dont le

caractère statique et la fonction de monnaie stable iraient à contresens de ce qu'apporte Montaigne. En ce qui concerne Montaigne, il serait plus juste de parler de trois pensées, donnant au mot pensée le sens cartésien, plus grave et plus étoffé que le sens actuel. Trois pensées qu'on a généralement mal vues, qu'on a rejetées dans ces ténèbres extérieures de la non philosophie dont parle Valéry, et qui n'en ont pas moins modelé lentement, invisiblement, notre monde philosophique. Je les appellerais la pensée de l'homme qui s'appelle Callias, la pensée du mouvement, et la pensée de la nature. Dans la mesure où le contenu indiscernable de la vie philosophique comporte des découvertes, ce sont là des découvertes de Montaigne, presque comme l'identité de l'être et de la pensée est une découverte de Descartes, comme la distinction de la sensibilité et de l'entendement est une découverte de Kant, comme l'existence de la durée est une découverte de Bergson.

L'HOMME QUI S'APPELLE CALLIAS

On sait que c'est là une expression d'Aristote, probablement socratique! La philosophie du concept — et c'est chez elle fondamental — distingue l'homme en tant qu'homme d'une part, l'homme qui s'appelle Callias, ou comme vous voudrez, qui enfin est un individu, d'autre part. Toute la philosophie antique, depuis Socrate, a tenu le premier pour l'*homo philosophicus* authentique, a été aimantée par lui, orientée vers lui. L'institution d'une tradition philosophique était probablement à ce prix. Pareillement, si les portraits, fortement individualisés, ne manquent pas dans la sculpture romaine, et même grecque, la littérature grecque et romaine sans réduire nécessairement ses personnages à des types, ne les présente que dans un plein air qui leur est commun et avec une mise en place sociale. Elle expose les actions d'un homme plus qu'elle ne pénètre dans le cœur original d'un homme. Elle est du côté de la lumière et du bruit. Sa littérature biographique manque de vies d'hommes obscurs. L'homme qui s'appelle Callias a une mauvaise conscience. Ce sont peut-être les deux

amis de Montaigne, Senèque et Plutarque, qui se sont appelés Callias avec la meilleure conscience, du moins avant saint Augustin. Avec les *Confessions* est atteinte une dimension en profondeur que l'humanité, du moins dans ses manifestations écrites, n'avait pas encore révélée.

Mais saint Augustin est poussé par un devoir plus que par une vocation. Il écrit les *Confessions* pour s'exposer à la lumière divine, s'amender, amender autrui. Il ne s'agit pas de l'histoire gratuite d'une âme, mais de l'histoire du rachat d'une âme par le sang de Jésus-Christ. Ses *Confessions* n'eurent d'ailleurs pas de postérité jusqu'à Port-Royal. Chrétiennement en effet, l'autobiographe de Callias paraît un paradoxe. Le nom chrétien n'est plus le nom de Callias, mais le nom du saint qui sert de patron à Callias. La littérature biographique du moyen âge, ce sont les vies édifiantes, c'est le plutarchisme chrétien. Et l'*Imitation* est le livre où, pour un chrétien, s'anéantit toute autobiographie. Se complaire en soi, s'émerveiller de soi, se raconter pour soi, exister par soi, ce sont autant de manifestations du sens propre, infiniment plus incompatibles encore avec l'esprit de l'Église qu'elles ne l'étaient avec l'esprit de la cité antique.

Mais, entre le moyen âge et le XVIIe siècle, le XVIe siècle tranche par sa vocation aux personnalités irrationnelles, c'est-à-dire à l'homme qui s'appelle Callias. Il va de Luther à Shakespeare, de Panurge et de frère Jean à don Quichotte et à Sancho. Il est un laboratoire d'individus et par là il crée le roman et le drame, il lance dans la circulation les premiers personnages fictifs qui aient leurs trois dimensions. Il ne fait pas concurrence à l'état civil parce qu'il n'y a pas encore d'état civil. Il fait, ce qui est la même chose en bien plus grave, concurrence à l'état religieux, aux registres baptismaux. Comme une chaîne de montagnes par des volcans, il est jalonné par des explosions de non-conformisme. La nature de l'homme en tant qu'homme s'appauvrit, dans la mesure où progresse et se colore la réalité de l'homme qui s'appelle Callias.

D'ailleurs, si les non-conformismes individuels peuvent se situer au voisinage d'un même point, ils ne se produisent pas en série, ils excluent par position l'idée d'une production en

série. La découverte de l'homme que fait Montaigne doit être tenue pour un moment privilégié et autonome.

Montaigne débouche du doute dans la réalité, comme Socrate et Descartes, par une conscience et une possession intérieures. Mais Socrate et Descartes — personnalités irrationnelles, d'ailleurs non pas aussi fortes, mais bien plus fortes que Montaigne — trouvent dans la conscience le concept ou l'idée impersonnelles : la comparaison que fait Gomperz au sujet de Socrate — une machine à feu qui produit de la glace — s'appliquerait à l'un et à l'autre, il n'en va pas de même de Montaigne. Lisez le passage du chapitre XVII dans le livre II qui commence par la phrase que Descartes a empruntée à Montaigne, (comme Montaigne l'emprunte lui-même à la voix publique) pour en commencer le *Discours de la Méthode* : « On dit communément que le plus juste partage que nature nous aye fait de ses grâces, c'est celuy du sens : car il n'est aucun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué. N'est-ce pas raison? Qui verrait au delà, il verrait au delà de sa veue. » On voit assez que Montaigne ne tourne pas cette observation du même biais que Descartes, et même qu'il va la tourner d'un biais tout à fait contraire. Son *Je pense, donc je suis*, c'est un *Je suis, donc je me pense*. Je suis d'ailleurs peu de chose, mais ce peu de chose me suffit, ce moi est moi. Montaigne ne rédige pas comme les Port-Royalistes cartésiens un *Art de Penser*, mais un art de se penser :

« Mes opinions, je les trouve infiniement hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subject auquel j'exerce mon jugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde tousjours vis-à-vis; moy, je replie ma veue au dedans, je la plante, je l'assure là. Chacun regarde devant soy; moy, je regarde dedans moy; je n'ay affaire qu'à moy, je me considère sans cesse, je me contrerolle, je me gouste. Les autres vont tousjours ailleurs, s'ils y pensent bien; ils vont tousjours avant, *nemo in sese tentat descendere*, moy je me roulle en moy mesme. »

Toute la suite du passage enfonce ce clou d'un pragmatisme égotiste. Montaigne n'est pas ici le penseur pyrrhonien qui tient les deux plateaux de la balance également suspendus. Il est le pesé... On le voit, en chair et en os, dans un des pla-

teaux, comme Aristophane voit Socrate dans son panier. « Cette capacité de trier le vray (notez ce vrai!), quelle qu'elle soit en moy, et cett'humeur libre de n'assubjectir aisément ma créance, je la dois principalement à moy : car les plus fermes imaginations que j'aye, et généralles, sont celles qui, par manière de dire, nasquirent avec moy. Elles sont naturelles et toutes miennes. Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaite; depuis je les ai establies et fortifiées par l'authorité d'autruy, et par les sains discours des anciens, ausquels je me suis rencontré conforme en jugement : ceux-là m'en ont assuré la prinse, et m'en ont donné la jouissance et possession plus entière. »

Le miroir de Montaigne — et ce miroir ce sont les *Essais* — suffit à boucher d'une certaine manière le vide sceptique. On remarquera : d'abord que ce n'est point là une attitude extraordinaire, mais au contraire une nécessité automatique de la vie, à l'état pur chez les animaux, et qui, pour la raison, trouve son plus bas degré dans l'*argumentum baculinum* des comiques, son plus haut degré dans le pragmatisme de Nietzsche; — ensuite que cette découverte, cette entrée par Montaigne de quelque chose de nouveau dans la philosophie, pierre de scandale pour le XVIIe siècle, de bâtiment pour le XVIIIe et le XIXe, ce n'est pas l'entrée de l'homme individuel extraordinaire, mais de l'homme individuel moyen, parfaitement intelligent, mais nullement excentrique, redondant de conformisme, et qui le sait, et qui s'en explique, et qui s'en vante, d'où l'opposition par exemple entre Montaigne d'une part et d'autre part Rousseau qui fera plus tard une découverte d'un même genre et d'une même portée, ou entre Montaigne et Nietzsche : l'homme qui est né avec ces fermes imaginations, et générales, est aussi un homme né chrétien et Français, né catholique et Périgourdin, d'où la conjugaison de l'influence de Montaigne avec l'influence du conformisme classique; — enfin que, la matière de Michel de Montaigne n'ayant rien de celle d'un enfant du miracle, et cette matière faisant la matière des *Essais*, reste que l'invention philosophique propre, et, si l'on veut, le miracle de Montaigne, consiste dans une forme, dans un impondérable, dans un

esprit, dans une direction, dans le signe indicateur d'un doigt levé, levé d'un corps qui ressemble à tout autre corps.

Bergson a remarqué qu'un des caractères qui rendent artificielle la philosophie des philosophes, c'est qu'elle se passe dans un monde où les animaux n'existent pas, où ils sont classés en bloc dans une « idée » : celle de la nature, ou celle de l'étendue. Pareillement, la philosophie, depuis Aristote, se passe et se pense dans un monde où les individus existent peu ou point. Or Montaigne s'inscrit, et inscrit les *Essais*, pareillement entre ces deux attitudes de la philosophie. Avec l'*Apologie de Raimond Sebond*, les animaux sortent de l'arche de Noé, des fables et des bestiaires pour entrer dans la philosophie. Descartes ne s'y est pas trompé, qui n'a pu s'en débarrasser que par un coup d'État, le paradoxe des animaux-machines, coup d'État vraiment extraordinaire de la raison et de la philosophie, auquel, en France, l'Église pensante du XVIIe siècle s'est ralliée pour écarter le naturalisme, comme en 1852 l'Église politique se ralliera au coup d'État de Bonaparte pour écarter la Révolution française. Et surtout, avec les *Essais*, l'individu, l'homme qui s'appelle Callias, entend obliger le philosophe à tenir compte de lui. Toujours un même pli y fait résister le philosophe. En effet l'individu introduit de l'irrationnel dans le monde, l'individu rend le monde moins pensable, l'individu est à l'idéologie aristotélicienne, comme à la science cartésienne, ce que le malade est à la médecine de Molière : il s'obstine à vivre, à être, contre les règles, au lieu de mourir, de disparaître, selon les règles. Entendez ici par règles les idées et les lois. A MM. de Port-Royal, Acropole du XVIIe siècle, Descartes fournit la doctrine des animaux-machines, mais Port-Royal crée de son propre fonds ce terme substantif promis à une si longue fortune : le moi. « Le moi, comme dit M. Nicole », écrit toujours madame de Sévigné. Le moi haïssable de Pascal, le moi de Montaigne, le moi qui vient de Montaigne, le moi qui est l'ennemi. Spinoza avec la doctrine des modes, Leibnitz avec le monadisme, créeront techniquement d'admirables philosophies de l'individu, d'un monde fait pour des individus. Or il sera habité par des idées de l'individu. Il n'y manquera que l'individu. Absence de Montaigne! Montaigne exilé par le coup d'État

cartésien, comme Victor Hugo à l'extérieur et Lamartine à l'intérieur par celui du 2 décembre. L'homme qui s'appelle Callias est mis en même suspicion au XVIIe siècle cartésien et janséniste que le *poeta vates* dans le régime des Bonaparte.

L'homme qui s'appelle Callias a été déclassé par le XVIIe siècle. Ne nous en plaignons pas : certaines acquisitions d'égale ou plus haute valeur étaient à ce prix. Sa revalorisation littéraire par Rousseau aura des conséquences incalculables. Mais sa revalorisation philosophique, au XIXe siècle, il faudrait la voir dans Nietzsche. L'homme qui s'appelle Callias, c'est lui que Stirner appelle l'Unique. Callias ou l'Unique, figure mesurée qui brille entre ses vignes et sa maison sous le soleil perigourdin, ou bien spectre du Brocken qui descend avec Nietzsche sur la mer des nuages, c'est là depuis les *Essais* une présence ou un scrupule, une bonne conscience ou un remords, de toute pensée d'Occident.

LA PEINTURE DU PASSAGE

Mais cet homme qui s'appelle Callias — et voilà sa limite — nous importe surtout en raison des éléments nouveaux que Montaigne trouve en lui. Tout homme, dit-il, porte la forme de l'humaine condition. A vrai dire, c'est le moraliste qui parle ici, plus que le philosophe, et la plus grande partie de la renommée de Montaigne lui est en effet venue de sa psychologie de l'humaine condition, de sa fonction de professeur de sagesse. Mais le moraliste est porté, chez Montaigne, par un homme chargé d'un message philosophique général, ayant contracté une expérience particulière de la réalité intérieure. De même que l'importance du *Cogito* ne réside point dans le *Cogito* lui-même, mais dans ce que Descartes en tire, à savoir la réalité de l'idée de Dieu et la vérité des idées claires et distinctes, de même l'importance, chez Montaigne, de l'homme qui s'appelle Callias consistera malgré tout dans ce qu'il suggère d'une certaine nature que tout homme avec de l'attention pourra plus ou moins retrouver en lui. « Je ne peins pas l'être, mais le passage, » dit Montaigne. Et telle est en effet sa découverte. Il est l'homme du passage et du mouvement. Se peignant lui-même dans les *Essais*, il peint

ce qu'il sent particulièrement en lui-même, et ce que la plupart des hommes connaissent, mais ne sentent pas : l'instabilité et le changement.

C'est ici le vrai sens du pyrrhonisme de Montaigne, et du pyrrhonisme et du scepticisme antique en général. Le mobilisme antique nous est dissimulé par la victoire, l'ampleur et l'impérialisme des philosophies de Platon et d'Aristote. Il n'en existe pas moins, à un tel point qu'on en écrirait fort bien une histoire suivie, depuis les grands sophistes et Héraclite jusqu'à la Nouvelle Académie. L'éristique sceptique se ramène en grande partie à une critique de l'être, critique qui ne peut pas être purement négative, et sous laquelle la dissolution de l'être laisse automatiquement pour résidu l'instabilité du changement pur. C'est bien sur cette plate-forme du mobilisme que les dernières pages du *Cratyle* établissent le débat entre la sophistique et la philosophie de l'Idée. Or Montaigne a épousé d'un fonds mobiliste la dialectique pyrrhonienne. On remarquera d'ailleurs que l'*Apologie de Raimond Sebond* vaut par la présence vivante du mobilisme beaucoup plus que par cette dialectique sèche, qui en est le prétexte, et que Montaigne s'est contenté d'écumer prudemment à la surface des *Hypotyposes*.

De sorte que la fonction socratique de Montaigne dont nous parlions tout à l'heure ne doit pas être entendue à la lettre philosophique, et qu'avec Montaigne, à une place de maïeutique et d'impulsion socratiques, s'installe dans la philosophie une fonction antisocratique, une restauration de ces valeurs de mouvement contre lesquelles la philosophie du concept avait remporté avec Socrate une victoire si complète et si durable. Elle avait remporté cette victoire parce qu'elle est plus accordée que le mobilisme à la destination de l'homme, et que, selon la remarque profonde de Bergson, le grand antiplatonicien, nous naissons tous platoniciens. Mais Montaigne est né sans doute avec un minimum de platonisme. L'auteur des *Essais* dit *Non!* au platonisme éternel. Derrière le : je peins le passage et non l'être, — il y a un : je me peins moi-même, et je suis une chose qui passe, non une chose qui est, je me sens dans mon passage et dans ma mobilité. Être mobile, je vis parmi des êtres mobiles, dans un monde mobile, je partage et je peins l'universelle mobilité.

« Estre, écrit-il, consiste en mouvement et action. » Et Dieu me garde d'abuser de cette citation, qui se trouve, au chapitre VIII du livre II, tirée tout simplement de l'*Éthique* d'Aristote, et qui dans son contexte ne s'entend qu'au sens aristotélicien. Mais pour l'incorporer à Montaigne en un sens tout intérieur, tout bergsonien, tout différent du sens conceptuel aristotélicien, j'ai sous la main un document bien significatif, que je publierai un de ces jours. C'est un catalogue de toutes les images de Montaigne, travail assez mécanique auquel j'ai employé autrefois quelques semaines où j'étais incapable de tout travail plus actif, et qui me fut l'occasion de lire les *Essais* une fois de plus, et d'un point de vue tout particulier. Ce catalogue est aussi complet que possible (une douzaine d'images mal dégagées ou douteuses ont pu m'échapper sur près de cinq cents). Elles sont classées sous quatre chefs : Dedans et dehors. — Sensations organiques. — Mouvement et changement. — Images visuelles.

Chez la plupart des faiseurs d'images (voyez Victor Hugo) ce sont les dernières, les visuelles, qui l'emportent de beaucoup. Or on est frappé de leur petit nombre chez Montaigne. Sur cent quarante pages de mon travail, elles en occupent vingt. Presque tout est occupé par les trois autres groupes. D'abord les deux premiers, qui en réalité n'en font qu'un. Il s'agit de la relation du corps à l'esprit, sentie, soit sous la forme de l'opposition générale entre un dedans et un dehors, d'une philosophie des habits à la Carlyle (Vêtements. — Masque et figure. — Intérieur et extérieur. — Massif et enduit. — Teinture) soit dans un détail de sensations organiques (Ressorts intérieurs. — Poids. — Épais et fluide. — Vent. — Pointe. — Corps image de l'esprit. — Maladies. — Nourriture. — Contenant et contenu. — Pousse végétale). Ce groupe comporte cinquante pages. Le plus important de beaucoup est le troisième (Mouvements du corps. — Mouvement pur. — Élasticité. — Inertie. — Torsion. — Arrêts de mouvement. — Mouvement de l'eau. — Promenade. — Voyage à cheval. — Voyage sur l'eau. — Course, chasse. — Changement). Il tient soixante-dix pages, soit la moitié. Ce qui signifie que, sur deux images, il y a chez Montaigne une image motrice, et que la plupart des images qui ne sont pas

à proprement parler motrices correspondent à un sentiment et à une bâtisse de la vie intérieure, où le corps devient l'expression physique de l'âme, et, dans son détail même, la métaphore de l'âme. Toute la pensée vive de Montaigne est dessinée, rendue palpable aux sens par cette frange d'images.

N'oublions pas en effet que Montaigne est, comme Platon, Bacon, Schopenhauer et Bergson, un grand créateur d'images, un philosophe dont la pensée s'incorpore indiscernablement à des images comme à un corps vivant. Les routes habituelles que le fleuve de l'imagination creuse dans sa pensée et dans son livre, le poids par lequel les images sont conduites à tracer leurs sillons, expriment donc la philosophie spontanée, naturelle, innée, le message propre de Montaigne, à la façon d'un modelé. Chez Montaigne le sens de la vie, de la société, de la philosophie, de l'être, l'idée des choses, sont d'ordre moteur. Un ordre moteur, dont le scepticisme pyrrhonien forme le plus bas degré, le cadre conventionnel et technique, et qu'il exprime, dans son rapport avec la philosophie de l'idée, par un signe négatif. Mais que ce monde de la mobilité arrive à la bonne conscience, que la peinture du passage prenne place dans une philosophie de la durée, alors au signe négatif succède un signe positif. Le service philosophique que les *Hypotyposes pyrrhoniennes* ont rendu à Montaigne en 1575, lui eût été rendu de nos jours par l'opuscule de Bergson, la *Perception du Changement.*

D'autre part, par elle-même, et indépendamment de toute place dans la série historique, toute philosophie du mouvement et du changement se déversera du côté de la critique, mettra dans son *Non* initial une force explosive particulière. La vie publique, le conformisme moral et social, les systèmes de classement et de stabilité comportent en effet des valeurs et des repères fixes. Ils sont accordés à une philosophie des Idées. Nous naissons platoniciens, parce que la société nous fait platoniciens, nous installe dans un ordre, nous convie ou nous contraint à constituer nous-mêmes un ordre. Et le conformisme pratique de Montaigne s'enchâsse ou s'encadre dans cet ordre, quand il lui plaît, autant que celui d'homme au monde. Mais sa philosophie ne s'y encadre pas, ou bien,

quand elle le fait, elle le fait pour des raisons hors cadre, soit de derrière la tête, celles-ci.

Le point de contact ou d'accord entre ce mobilisme de Montaigne, qui dépasse ou déclasse toutes formes, et ce conformisme, c'est ce que je me hasarderais à appeler son lopinisme. « Nous sommes faits de lopins. » Il y a là une pensée originale et tenace de Montaigne. Et une pensée d'une fécondité extraordinaire. Nous sommes faits de lopins, et la nature aussi. La nature humaine et la nature tout court sont des natures multiples, irrationnelles et illogiques. Le mouvement de la vie n'est pas senti, du dedans, comme un mouvement rectiligne, mais bien au contraire comme une ligne serpentine, dont la courbe est imprévisible à chacun de ses moments. Une vie toute d'une ligne, une vie toute d'une pièce, sont des idoles et des chimères.

De là, chez Montaigne, certaines habitudes logiques. Comme la réflexion philosophique de Bergson, la réflexion de Montaigne procède par problèmes particuliers. Nous sommes faits de lopins. Nous devons donc penser par lopins. Nous sommes certains de penser par là d'une manière plus conforme à la faiblesse de notre nature. Et peut-être, en même temps, pensons-nous d'une manière plus conforme à la réalité de la nature, qui n'est pas simple. Une partie de ce qu'on a appelé, en religion, le fidéisme de Montaigne, tient à cette croyance à la complexité de la nature, qui tourne volontiers en croyance à la complexité de Dieu. Quand on se demande comment Montaigne accorde les deux registres de sa vie morale et religieuse, le registre païen et le registre chrétien, on s'aperçoit que la question se pose en réalité moins qu'on ne se l'imagine, et qu'un lopiniste se trouve à l'aise dans cette philosophie et cette théologie de lopins.

A la philosophie des lopins ne manque pas, d'ailleurs, aujourd'hui, un nom plus respectable que celui que nous lui avons donné. Elle s'appelle le pluralisme. C'est une philosophie américaine, et l'apport original de l'Amérique, de ce Nouveau Monde qui préoccupe tant Montaigne, chez les philosophes. On notera dès lors les affinités entre le mobilisme, le pragmatisme et le pluralisme, trois doctrines qui ont un adversaire commun, l'intellectualisme, et une direction com-

mune. On remarquera que ce sont des philosophies autant et plus anglo-saxonnes que françaises. On observera que Montaigne est le seul des grands écrivains français qui ait été entièrement assimilé et adopté par l'esprit anglais. Il nous dit qu'il avait des parents en Angleterre : cette parenté de sang paraît de peu de chose à côté d'une parenté singulière d'esprit. Les *Essais* sont devenus anglais dans la mesure où le *claret* de Bordeaux est un vin anglais. Et certainement on retrouve cet esprit philosophique de Montaigne bien plus dans la philosophie des Anglo-Saxons, Bacon, Hume, Berkeley, Mill, James, que dans la philosophie des Français, où le cartésianisme est toujours demeuré plus ou moins la valeur-or. Il l'est demeuré du moins jusqu'à Bergson que le génie de la France partage avec celui de l'Angleterre. Et l'on n'oubliera pas, à ce propos, que du côté maternel les ancêtres de Montaigne étaient des juifs espagnols : le mobilisme d'Israël fait sa partie, et au XVIe siècle et au XXe, dans la philosophie de la mobilité.

Mais quelles qu'en soient les origines, quelles que soient les pentes singulières ou collectives qui les ont facilités chez certains esprits, il n'en demeure pas moins que le mobilisme et le pluralisme restent pour nos esprits platonisés des attitudes exceptionnelles, difficiles et pénibles. Bergson a parlé plusieurs fois de ce retournement de l'esprit sur lui-même, de cet effort douloureux de réflexion et d'opposition par lesquels le philosophe, du dedans, est obligé de prendre la nature, la vie, l'esprit, au rebours de leur sens, obligé de remonter et de nier le sens qui l'entraîne, de renverser au nom de la vérité les valeurs dans lesquelles les conditions de son existence l'ont installé et nourri. Montaigne, auquel des lecteurs superficiels appliquent volontiers son image de la tête incurieuse sur l'oreiller, n'est pas resté du tout étranger à cette conscience inquiète de sa singularité, aux exigences et à l'angoisse de ce retournement : « C'est, dit-il, une épineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suivre une allure si vagabonde que celle de notre esprit, de pénétrer les profondeurs opaques de ses règles internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations. » La peinture mobiliste du passage est en même temps la peinture d'une diversité, le constat d'un lopinisme, l'amorce d'un pluralisme, à qui

Montaigne voit précisément pour ennemis cette tendance à la rationalisation, cet usage du compas, cette primauté de l'idée, cette technique de l'*homo faber*, par lesquels le XVIIe et le XVIIIe siècles recouvriront et réorganiseront la nature de l'*homo sapiens* de Montaigne : « Je peins principalement mes cogitations, sujet informe qui ne peut tomber en production ouvragère; à toute peine le puis-je coucher en ce corps aéré de la voix. » Cette coïncidence avec le passage, cette peinture précaire et allusive de ce qui ne peut être représenté sans être dénaturé, ne paraissent que par un tournant, un nœud exceptionnel et paradoxal de la vie qui revient sur elle-même. La réussite extraordinaire des *Essais*, c'est d'avoir tout de même imposé la peinture du passage à une littérature, à une humanité, c'est d'avoir investi définitivement du signe positif, réel, ce qui était lié à la mauvaise conscience et au signe négatif du scepticisme, d'avoir enfin rendu possible un monde philosophique où cela fût la réalité même.

NOUS AUTRES NATURALISTES

« Nous autres naturalistes, écrit Montaigne dans le chapitre de la *Phisionomie*, estimons qu'il y aie grande et incomparable préférence de l'honneur et de l'invention à l'honneur de l'allégation. » Et le sens, ici, de naturaliste n'a rien de philosophique. Il signifie simplement : nous autres qui aimons ce qui est dit naturellement, sans apprêt et sans référence, qui préférons ce qu'on boit dans son petit verre à ce qu'on boit dans le grand verre d'un autre, et l'aliment *nature* à l'aliment artificiel. Montaigne est naturaliste en d'autres sens encore, parents de celui-là. Il l'est dans l'ordre de l'art, et il a peu créé de néologismes plus célèbres que celui-ci : « Si j'estois du mestier, je naturaliserois l'art autant comme ils artialisent la nature. » Tout naturalisme, depuis Zola jusqu'à Céline, pourrait se réclamer de ce passage du chapitre *Sur des vers de Virgile*, sur le grand juge qui « ne se feint point à nous veoir par tout, jusques à noz intimes et plus secrètes ordures. Utile décence de nostre virginale pudeur, si elle luy pouvoit interdire cette descouverte. En fin qui desniaiseroit l'homme d'une

si scrupuleuse superstition verbale n'apporteroit pas grande perte au monde. Nostre vie est partie en folie, partie en prudence. Qui n'en escrit que revéremment et régulièrement, il en laisse en arrière plus de la moitié. » Et c'est précisément l'entrée, le passage, la victoire de cette moitié, de ce tiers-état de la littérature, qui feront au XIXe siècle la grande révolution du roman. — Enfin Montaigne est naturaliste au sens où les historiens de la littérature française emploient ce mot pour désigner ce courant, plus ou moins issu de Lucrèce, qui la traverse depuis le XVIe siècle, auquel on rapporte les élèves de Gassendi et les « libertins », et dont les chefs de file seraient au XVIIe siècle Molière (qu'on relise le célèbre article de Brunetière sur la *Philosophie de Molière*) et au XVIIIe Diderot. Et voilà les trois chapitres qu'on écrirait sur le *Naturalisme de Montaigne*. Ce *Nous autres Naturalistes*, introduit si modestement, sonne vraiment — et Montaigne en eût été bien étonné — comme un appel et comme une marche, il se lève comme un manifeste et un drapeau, à la manière du *Nous autres Immoralistes*! de Nietzsche.

C'est cependant en un quatrième sens, le sens le plus philosophique, que nous entendrons ici le naturalisme de Montaigne, le sens que les philosophes, depuis Kant, ont dans l'esprit lorsqu'ils disent d'une réalité : « C'est une nature », opposent ce terme à ceux d'intelligible ou de rationnel, et mettent en sommeil les fonctions de l'entendement pour s'attacher aux données de la sensibilité.

Mais cette opération, pour laquelle la *Critique de la Raison pure* nous a pourvus d'un vocabulaire et d'une conscience, n'était nullement étrangère à la philosophie ancienne. La distinction de ce qui est selon la nature et de ce qui est selon la loi peut passer pour une des grandes découvertes des sophistes. Elle est à l'origine de la philosophie de Démocrite, qui en a tiré une philosophie de la connaissance et déjà un véritable relativisme. La victoire de la philosophie du concept avec Platon est aussi la victoire de ce qu'on pourrait appeler le *nomisme*, c'est-à-dire de l'état d'esprit philosophique qui consiste à mettre l'accent de la réalité sur les lois, les principes, les abstraits. A ce *nomisme* s'opposera toujours un *physicisme*, soit un *naturalisme*, dont les Épicuriens, disciples de Démocrite,

représentent le parti le plus considérable, et qui, interprété, vivifié, par la flamme poétique de Lucrèce, se répandra, se vulgarisera, à partir de la Renaissance, dans le troisième des naturalismes que nous avons distingués, mais qui, chez Montaigne, chez un individu privilégié où l'âme de la philosophie se révèle libérée et indépendante d'un corps technique, conserve visiblement le meilleur et le plus profond de son sens pur.

En ce sens le naturalisme de Montaigne ne se distingue que logiquement, non réellement, de son mobilisme et de son pluralisme. De même que, de l'autre côté de la barricade, l'idéalisme platonicien est une forme de l'immobilisme, le *monisme* est une forme du *nomisme*. L'originalité de l'optique de Montaigne, sa fécondité dans le domaine de la philosophie pure, consiste dans ce don qu'il a, dans ce pouvoir criblant de séparer automatiquement, par le branle même de son esprit, la nature de la loi, de considérer la nature non, comme dit Pascal, dans sa haute et pleine majesté, mais dans sa chambre intime et sa réalité nue.

Dire que le monde est une nature, c'est le voir comme le voit Montaigne : un amas de pluralités et d'individus, amas qui est *clinamen*, écart, invention déjà dans la moindre de ses parties. La vanité et la suffisance de l'esprit humain ne s'étalent jamais mieux que quand il prétend le penser à son image, le peser selon ses nécessités, le régler selon ses lois. A son image! Qu'on le prenne donc au mot! Car cet esprit humain lui-même qu'est-il? Une *nature*, comme le reste, lui qui est dans la nature. Les poursuites de l'esprit en effet « sont sans terme et sans forme : son aliment, c'est admiration, chasse, ambiguïté... C'est un mouvement irrégulier, perpétuel, sans patron et sans but ». A vrai dire l'interférence de ces deux *natures*, celle du macrocosme et celle du microcosme, de ces deux mouvements irréguliers, perpétuels, sans patron et sans but, produit, en l'homme social, en l'*homo faber*, de la règle, des arrêts, un patron et un but, qui les suspendent et les nient sur un point, comme l'interférence des rayons lumineux produit une zone obscure. Mais cela n'est point du gibier de Montaigne, dont la fonction consiste à réaliser contre l'*homo faber* l'*homo sapiens*. Et chez lui les yeux de l'*homo sapiens* ne sont pas faits pour la

loi. Ils sont faits pour la nature. Nous autres naturalistes...

Car cette société même des hommes, elle aussi, Montaigne la voit non comme une armature, mais comme une nature. L'armature des lois, l'autre grand Bordelais en dressera le monument. Et l'on tirerait bien aussi des *Essais* du conseiller un esprit des lois. Seulement, il serait à l'*Esprit des Lois* du Président ce que par ailleurs, les *Essais* sont à Descartes et à Pascal : la revendication du multiple, du divers, de la nature, ou plutôt du *nature*. Voyez d'une droite vue dans ces lignes la filière de Démocrite : « Enfin je vois par notre exemple que la société des hommes se tient et se court, à quelque pris que ce soit. En quelque assiete qu'on les couche, ils s'appilent et se rengent en se remuant et s'entassant, comme des corps mal unis qu'on empoche sans ordre trouvent d'eux mesmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmy les autres, souvant mieux que l'art ne les eust sçeu disposer. Le Roy Philippus fit un amas, des plus meschants hommes et incorrigibles qu'il peut trouver, et les logea tous en une ville qu'il leur fist bastir, qui en portoit le nom. J'estime qu'ils dressarent des vices mesmes une contexture politique entre eux et une commode et juste société. »

Or cette cité des hors-la-loi de Philippe, ce Poneropolis, ne diffère pas en cela d'une Physiopolis, la cité de *Nous autres Naturalistes*, dont Montaigne serait à bon droit le maire, comme il le fut de sa ville natale. L'opposition de Physiopolis et de Nomopolis, la cité des Lois, soit de Platon et de Rousseau (le sage Montesquieu, lui, garderait son siège de président à mortier dans l'une et dans l'autre) figure un des grands traits de la philosophie politique. L'auteur des *Essais* part résolument en guerre contre les Nomopolitains : « Ces grandes et longues altercations de la meilleure forme de société et des reigles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit; comme il se trouve ès arts plusieurs subjects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aucune vie hors de là. Telle peinture de police seroit de mise en un nouveau monde, mais nous prenons les hommes obligez desja et formez à certaines coustumes; nous ne les engendrons pas comme Pyrrha ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loy de les

redresser et renger de nouveau, nous ne pouvons guières les tordre de leur ply accoustumé que nous ne rompons tout. »

La nature n'est que nature, l'esprit est une nature, la société est une nature. Et quand Montaigne s'est trouvé sommé par les circonstances de choisir entre les deux religions de son pays, il a choisi celle qui se rapprochait le plus d'une nature. Au XVIe siècle Physiopolis (dans la banlieue de laquelle sont bâties les abbayes de Thélème, de Brantôme, et aultres non moins inclytes) est catholique, du même fonds dont Nomopolis (voyez la Genève de Calvin) est protestante.

« Notre bastiment, et public et privé, est plein d'imperfection. Mais il n'y a rien d'inutile en nature; non par l'inutilité mesmes, rien ne s'est ingéré en cet univers, qui n'y tienne place opportune. » Pour « nous autres naturalistes » la nature est un plein. Or un « nous autres catholiques » ferait ici un pendant. La durée de l'Église paraît à Montaigne une durée pleine, d'où l'on ne doit pas enlever les pièces qui le font tenir, qui la rendent une et efficace. Montaigne est un grand critique. Il est même le père et le maître des esprits critiques. Mais précisément en tant qu'hyper-critique, on verra en lui le contraire d'un réformateur et d'un révolutionnaire. Tel est le sens profond de l'*Apologie de Raimond Sebond*. C'est d'ailleurs par les réformateurs et les révolutionnaires qu'en fin de compte, sur tant de points, la critique de Montaigne s'est incorporée au tissu social, a fait sauter des abus, a rempli son rôle d'explosif et de ferment. Mais peut-être l'a-t-elle fait d'autant mieux qu'elle était associée à la durée d'une nature, qu'elle tournait le dos à l'idée de Réforme et de Révolution. — Leur tournait le dos, entendons-nous, comme le roi d'Hérodote, pour être le premier à voir lever le soleil, tourna le dos au levant, où regardaient ses concurrents, et en vit en effet le premier la lumière sur les monts d'Occident.

Tels sont les trois apports de Montaigne à une certaine philosophie éternelle. Comme il a vécu et comme on a vécu surtout dans un monde où le général, le permanent et la loi gouvernaient le monde de la spéculation philosophique, il n'est pas étonnant que Montaigne lui-même, et à plus forte raison la postérité, aient donné à sa philosophie le caractère d'un refus, d'un doute, d'une simple et sceptique interroga-

tion. Mais ces temps sont changés, et les valeurs montanistes sont devenues valeurs positives. La question de Montaigne : « Que sais-je? », nous pouvons la faire suivre aujourd'hui d'une réponse analogue à celle dont Socrate, dans le *Menon*, fait suivre la question de Menon : « Que sait mon jeune esclave? », sous-entendu que l'enfant ne sait rien. Socrate alors use de sa maïeutique, et n'a pas de peine à faire sortir de ce jeune cerveau, par questions et réponses, les éléments même de la géométrie. C'est la philosophie de la vie maïeutique que sait Montaigne, sans trop savoir qu'il sait, et c'est à la vie de la philosophie que s'incorpore pour nous cette ignorance qui est de la connaissance adolescente, de la connaissance en formation.

ALBERT THIBAUDET

LA LIVRE ET L'ÉTALON OR

Pourquoi ne stabilise-t-on pas la livre en la rattachant à nouveau à l'étalon or? — Depuis longtemps déjà tous les milieux qui suivent les problèmes économiques internationaux se posent cette question, et son caractère d'actualité s'est accentué au cours des réunions qui se sont tenues récemment à Genève, sous l'égide de la Société des Nations, pour préparer la prochaine Conférence économique.

Comme la livre et les monnaies qui, à sa suite, ont abandonné l'étalon or — ce qu'on appelle souvent le « sterling block » — sont utilisées probablement pour plus de la moitié des transactions internationales, le retour à l'or de la monnaie anglaise intéresse, à des degrés divers, tous les autres pays. Et ce qui frappe beaucoup d'observateurs, c'est qu'en se référant à l'expérience acquise au cours des nombreuses crises monétaires qui se sont succédé depuis douze ans, on ne discerne pas de raisons techniques qui s'opposent à ce retour à l'or. Vu de l'extérieur, le problème semble se ramener à deux points : choisir l'époque et le taux de la stabilisation.

Toutefois, vues de l'intérieur, les choses ont un aspect assez différent. Si on analyse certains éléments constitutifs et l'évolution du cas anglais, on s'aperçoit qu'il ne ressemble guère à ceux qui l'ont précédé, et que les tendances discernables auxquelles il a donné naissance à Londres ne se comprennent qu'en fonction de la situation économique mondiale; aussi, en tenant compte de ces données, la stabilisation de la livre apparaît peut-être plus comme un problème international que spécifiquement britannique.

I

CARACTÈRE PARTICULIER DU PROBLÈME MONÉTAIRE ANGLAIS

On a beaucoup discuté, non sans raisons, sur les causes lointaines et déterminantes qui ont amené en septembre 1931 la chute de la livre sterling, et quel que soit l'intérêt que présenterait une étude à ce sujet, elle ne sera pas tentée ici. On se bornera seulement à indiquer quelques faits qui donnent au problème anglais son aspect spécial.

Le premier est plutôt d'ordre négatif, ce qui d'ailleurs ne diminue pas son importance; il résulte de ce que le cours déprécié de la livre sterling d'environ 30 p. 100 au-dessous de sa parité métallique ne se lie pas à un désordre des finances publiques. En effet, le budget est matériellement en équilibre, comme le montre l'examen du total des résultats annuels depuis 1920, et ce qui est plus, on peut dire qu'il est moralement en équilibre, c'est-à-dire que si quelque circonstance occasionne un dérangement imprévu, il y est sans retard et énergiquement porté remède. Cela est dû à des traditions financières bien établies, à une autocratie quasi absolue du Gouvernement en matière budgétaire, et à un système fiscal souple et puissant. La dette flottante paraît élevée, dépassant avec les dépenses du fonds de stabilisation des changes £ 900 millions, mais elle est remarquablement solide, et actuellement, chaque vendredi, quand le Trésor demande en bons à trois mois £ 40 à £ 45 millions, on lui en offre 60 ou 80 à moins de 1 p. 100. La circulation fiduciaire est pratiquement sans changement depuis la suspension de l'étalon or, et la position de la Banque d'Angleterre reste très forte, malgré le versement en or effectué aux États-Unis pour l'échéance du 15 décembre dernier sur la dette de guerre. Ainsi il n'y a pas incompatibilité entre un change variable et des finances publiques orthodoxes, et c'est un fait qui est pour beaucoup dans l'appréciation que portent les Anglais sur la position de la livre.

Aussi, pour eux, étant admis qu'il est nécessaire d'appliquer les règles intérieures ci-dessus énoncées, la baisse de leur monnaie provient principalement :

De la modification des courants économiques d'après

guerre, de leur influence sur l'équilibre britannique dont les bases ont été établies au cours du siècle précédent, et de l'action déprimante qui en résulte pour la balance commerciale de la Grande-Bretagne; — de l'aspect moderne des phénomènes monétaires internationaux, qui se caractérisent par des migrations de capitaux d'un marché à un autre sans relation avec des mouvements de marchandises, d'où fonction nouvelle demandée à l'étalon or; — enfin de la crise mondiale qui, par la chute profonde des prix, a déséquilibré les bilans publics et privés, ruiné la confiance, et atteint dans ses fondations mêmes la monnaie internationale par excellence, la livre sterling. Et, ce qui confirme ce dernier élément, c'est qu'après la livre une vingtaine d'autres monnaies ont subi le même sort; le « sterling area » paraît s'étendre progressivement, et c'est frappant surtout quand cela survient, comme pour l'Afrique du Sud, dans un pays exportateur d'or et possédant une balance commerciale largement favorable.

Tels sont les faits qui paraissent déterminants à l'opinion anglaise, et qui servent de base à son attitude sur la question monétaire.

Cette attitude a été curieuse à observer, surtout au cours des premiers mois de la crise. Le pays tout entier est resté très calme, et, bien que la question de l'étalon or et des mouvements du change ait été un des sujets sur lesquels on a le plus parlé et écrit, il n'en est résulté aucune modification dans les habitudes bancaires du public; pas de retrait de dépôts dans les banques, pas d'essai de thésaurisation, utilisation du chèque comme auparavant. Et quand le Trésor a fait savoir que la vente des objets ou monnaie d'or était parfaitement légale, il s'en est établi aussitôt un commerce qui a porté sur environ £ 10 millions, car chacun s'empressait de se procurer 26 ou 27 shillings papier pour un souverain d'or qui, en marchandises, n'en valait que 20. Ce fait, très symptomatique de la mentalité britannique, est à souligner parce qu'il montre que le métal jaune n'a aucun attrait spécial pour la masse, et que, même à une époque où la crise était encore inquiétante (ce mouvement s'est déclenché en février 1932)

le signe monétaire était considéré, non pas dans son poids d'or, mais dans son pouvoir d'achat.

Cet état d'esprit a pour résultat de laisser toute liberté aux pouvoirs publics pour prendre les décisions nécessaires, et quand celles-ci sont publiées elles sont suivies avec une stricte discipline, aussi bien d'ailleurs que les directives générales données par le Gouvernement. C'est ainsi que, pendant l'automne et l'hiver 1931-32, les banques appliquaient avec rigueur les règles imposées par le Trésor pour le commerce des devises étrangères, et en même temps le public de lui-même évitait toute occasion de dépenses à l'extérieur, voyages ou achats de marchandises.

On voit donc comment certains éléments primordiaux dans l'évolution d'une crise monétaire ont joué en Grande-Bretagne, et ce qui est à noter c'est que la situation financière et économique du pays a suivi, pendant l'année 1932, un cours favorable auquel certains faits, extérieurs peut-on dire à la crise britannique, ont contribué sans doute assez largement.

Dans cette évolution le trait marquant, et qui différencie le cas anglais des autres du même genre, est la stabilité du pouvoir d'achat intérieur de la livre, car il n'est pas impossible que si le prix de la vie s'était accru dans une mesure proportionnelle à la baisse de la monnaie, il en serait résulté quelque dérangement dans le flegme britannique. On a beaucoup discuté sur cette stabilité intérieure de la livre, et il semble qu'on puisse l'attribuer à la fois à l'importance mondiale du volume des transactions effectuées dans les monnaies du « sterling block », et à la baisse accentuée des prix or depuis septembre 1931. Quoi qu'il en soit, le résultat a été de convaincre bien des gens qu'il est plus utile de maintenir le pouvoir d'achat intérieur d'une monnaie que sa valeur sur le marché des changes; et sur ce thème les économistes, britanniques et autres, ont trouvé un admirable terrain de discussion.

A ce premier élément heureux est venu s'ajouter le redressement du crédit public dont les étapes sont bien connues, et dont le résultat le plus favorable a été, au cours de l'été dernier, la grande conversion du 5 p. 100 War Loan en un

emprunt 3 1/2 p. 100, l'opération portant sur plus de deux milliards de livres. Enfin, dès le début de l'année dernière, une politique protectionniste a été élaborée, et son premier effet tangible, ainsi que ceux des accords impériaux conclus à Ottawa, a été de réduire de £ 120 millions en 1932, par rapport à l'année antérieure, le déficit de la balance commerciale. Ces résultats brillants ont été suivis avec une grande attention par l'opinion publique, et ils sont évidemment de nature à donner au peuple anglais une grande confiance dans ses dirigeants, et dans leur attitude sur la question monétaire.

Par contre, un des graves inconvénients de l'instabilité de la livre est de diminuer sensiblement l'activité internationale du marché financier de Londres, mais là encore, outre que l'organisation de la Cité a bien résisté à la tourmente, les événements mondiaux ont aidé l'optimisme anglais sur la situation monétaire; en effet, la crise restreignant de moitié environ le courant normal des affaires internationales, a masqué les dommages qui pouvaient résulter pour le marché de Londres de l'instabilité de sa devise. Sur ce terrain, comme sur celui du pouvoir d'achat intérieur de la livre, les événements extérieurs à la Grande-Bretagne ont agi dans le même sens que ses propres efforts.

Ainsi, au total, tout a concouru à donner à la crise anglaise, au fur et à mesure de son développement, un aspect nouveau en matière d'accident monétaire; au lieu d'y trouver, comme le plus souvent en pareil cas, des difficultés pour les pouvoirs publics, une inquiétude de la masse, des évasions de capitaux, on y discerne surtout des motifs économiques et monétaires à caractère international. Ceci, ajouté au fait que cette monnaie vacillante sur le marché des changes coexiste avec une situation financière forte, forme la base des tendances monétaires pour l'avenir, dont il faut maintenant dire un mot.

II

TENDANCES DISCERNABLES DE LA POLITIQUE MONÉTAIRE BRITANNIQUE

A vrai dire, elles ne sont pas très nettes, tout au moins dans un sens positif et concret, et la multiplicité des discours

ou publications qui s'y rapportent n'est pas arrivée à clarifier sensiblement le problème. On a parlé de monnaie dirigée, terme peu précis qui appartient surtout aux contempteurs de l'étalon or, on a proposé une monnaie impériale utilisable par tous les membres de la communauté britannique, on a mentionné le caractère désirable d'un système international où le sterling, centre d'opérations, serait relié par des bases fixes (on n'a jamais dit lesquelles) aux autres monnaies qui ont également abandonné l'or, enfin on a cherché si le bimétallisme ne pourrait dans ces temps nouveaux faire une réapparition sensationnelle. Toutes ces idées, souvent publiées sous le patronage d'hommes éminents, ont parfois donné à l'extérieur le sentiment que nos voisins étaient prêts à s'embarquer dans des aventures monétaires diverses.

En réalité, si on s'en tient aux déclarations officielles, et à celles provenant de personnalités dont la parole a un caractère officieux, le trait le plus apparent est une réserve extrême, dont les motifs sont aisément discernables. En effet, la stabilisation de la livre dépend au préalable de certaines conditions qui sont : le règlement définitif des dettes de guerre, l'abaissement général des barrières douanières, et une certaine hausse des prix de gros[1]. Ces conditions n'étant pas réalisées, le caractère anglais, étranger à tout système *a priori*, ne cherche pas à anticiper sur les événements; le programme du retour à l'or de la livre ne pourra se préciser que quand les circonstances le permettront, il est donc inutile de s'efforcer de construire un système dont les bases sont encore incertaines. En effet, on se rend bien compte à Londres qu'il y aura de grandes difficultés à résoudre avant de pouvoir aborder le fait positif du retour à l'or, et c'est pourquoi, vraisemblablement, on ne cherche pas à compliquer le problème préliminaire déjà fort malaisé, en suscitant dès à présent, des controverses qu'il sera temps d'envisager plus tard.

Il y a toutefois dans la doctrine anglaise deux idées qui apparaissent assez nettement. La première est que l'étalon or,

1. Ces points ont été rappelés dans les déclarations du représentant britannique, sir Frederick Leith Ross, au Comité préparatoire de la Conférence économique au début de janvier, et ils sont incorporés, sous une forme générale, dans le rapport de ce Comité.

tel qu'on l'a pratiqué en Grande-Bretagne de 1925 à 1931, est un système qui ne correspond plus aux réalités économiques actuelles. Il était avant 1914 un simple régulateur des échanges commerciaux internationaux, basé en fait sur un seul marché libre de l'or, celui de Londres; son fonctionnement était régulier et automatique parce que la nation anglaise ne thésaurisait pas le métal jaune et avait accoutumé de prêter à l'extérieur le crédit dont elle disposait sur le reste du monde. Aujourd'hui l'étalon or a des fonctions beaucoup plus larges, il doit régulariser non seulement les mouvements commerciaux, mais aussi des transferts de capitaux, massifs, rapides et imprévus; à une fonction nouvelle il faut des règles nouvelles, pense-t-on à Londres. De plus, au lieu d'un seul grand marché de l'or, il y en a trois, puisque à Londres se sont ajoutés New-York et Paris; sur ces places les habitudes et besoins nationaux, et la politique monétaire qu'ils conditionnent, impliquent dans le fonctionnement du système des éléments propres à chaque pays et, malgré la coopération internationale déjà réalisée, cela nécessite, du point de vue britannique, une modification des procédés antérieurement employés.

L'Angleterre, dit-on, a essayé jusqu'à la limite de ses forces de laisser intact le régime ancien, mais les événements ont été supérieurs à sa volonté, et puisque l'étalon or automatique n'a pu être maintenu par le sterling et le groupe de monnaies qui s'y rattache, c'est qu'il n'est plus viable, au moins en ce qui concerne l'économie britannique. Et c'est là le premier point bien établi dans l'attitude anglaise : ne revenir sous aucun prétexte au système abandonné en septembre 1931.

A cela s'ajoute la croyance très généralement répandue que le métal jaune reste la seule base possible d'un étalon international, et que par conséquent c'est vers lui qu'il faudra chercher ultérieurement à se diriger. Mais pour qu'un système nouveau soit adopté par l'Angleterre, il doit pouvoir foncer de manière à prévenir le retour de ce qui s'est passé en septembre 1931, il faut d'un commun accord établir des garanties et créer la sécurité dans le domaine monétaire, en tenant compte des nécessités qu'a fait apparaître l'histoire économique du monde au cours des dix dernières années; sans cela il serait inutile, il serait dangereux, de revenir à

l'or, car ce serait s'exposer à une nouvelle rupture à brève échéance, aggravant encore l'inquiétude générale, repoussant indéfiniment la possibilité de la paix monétaire qui est indispensable à l'équilibre du monde. Cette affirmation, on la trouve partout en Grande-Bretagne, dans les discours du Chancelier de l'Échiquier et des hommes politiques, dans les déclarations des présidents de grandes banques, dans tous les journaux financiers, dans les ouvrages économiques, et elle apparaît comme le point cardinal des tendances anglaises. Il y a là un désir véhément de sécurité qui, psychologiquement parlant, se compare à celui que nous avons en matière de désarmement; c'est une tendance si forte qu'elle doit être considérée comme un élément essentiel de l'opinion nationale, et c'est pourquoi si, comme il est vraisemblable, cette tendance doit apparaître dans des discussions où nous serons mêlés, il nous est utile de n'en pas oublier la source et l'intensité.

Telle est donc, autant qu'on peut le percevoir, l'attitude anglaise sur l'avenir de la livre, et en somme elle est en partie négative. C'est ce qui, à l'extérieur, donne l'impression que, confortablement installée dans un état de choses qui supprime certains problèmes angoissants, profitant de la baisse de sa devise pour restaurer ses affaires, la Grande-Bretagne ne tient guère à modifier une situation qui, pour l'instant, ne la gêne pas. Mais ce serait peut-être s'arrêter aux apparences que de s'en tenir à ce jugement; il y a autre chose dans l'attitude anglaise.

Tout d'abord c'est un fait bien connu qu'à Londres on est plus réaliste que théoricien, et cela n'empêche pas, au moment voulu, une action prompte et énergique. Ce qu'il faut en premier lieu, c'est réaliser les conditions préliminaires du retour à l'or ci-dessus énoncées; en attendant, puisqu'on est, par la force des choses, dans le provisoire, il s'agit d'y vivre le moins mal possible, et le peuple anglais a conscience que, depuis un an, sa situation économique et financière s'est sensiblement améliorée. Par ailleurs, la Grande-Bretagne et ses dirigeants ont un sens indéniable de leurs responsabilités internationales, d'autant plus qu'elles affectent considérablement leurs intérêts propres; aussi, le moment venu, et

peut-être n'est-il pas éloigné, il est bien probable que cette attitude d'apparence plutôt passive se modifiera. Lorsque l'Angleterre sera convaincue que le terrain est préparé et que les autres nations ont, comme elle, un désir de coopération monétaire, elle ne sera sans doute pas la dernière à mettre en avant des propositions concrètes, dont les principes constitueront la doctrine britannique pour le retour à l'or de la livre sterling.

III

ASPECT INTERNATIONAL DU PROBLÈME DE LA LIVRE

Ce que sera cette doctrine, on ne peut naturellement que l'imaginer, mais il est assez vraisemblable qu'elle découlera des faits ci-dessus indiqués. Aussi n'est-il pas interdit de se demander ce que sera l'attitude probable des représentants anglais vis-à-vis de ceux d'autres puissances, soit à la Conférence économique internationale, soit dans les négociations qu'ils auront avec tel ou tel pays.

Si on examine les déclarations officielles ou officieuses qui ont été publiées à Londres depuis plus d'un an, on y trouve fréquemment que le Gouvernement anglais, sous réserve de certaines conditions préliminaires, est prêt à discuter avec les autres nations intéressées les conditions d'un retour de la livre sterling à l'étalon or. Parmi ces conditions, celle dont on a le plus parlé récemment est une modification profonde, sinon une élimination complète, des dettes de guerre; à cela s'ajoute, dans la mesure du possible, un abaissement général des barrières douanières. Ces deux points, en principe, devraient pouvoir se régler par des accords particuliers et ne présentent ni plus ni moins de difficultés que des négociations diplomatiques entre puissances souveraines sur des questions de grande importance.

On aborde un terrain déjà plus malaisé en passant à l'idée, qui est exprimée en Angleterre depuis déjà longtemps, de la nécessité d'une hausse des prix de gros si l'on veut que les contrats existants puissent être intégralement exécutés. C'est une idée qui a été soutenue avec force dans le rapport

publié par le Comité Macmillan[1] en juillet 1931, et souvent reprise depuis, mais qui n'a guère donné lieu à des suggestions pratiques, et cela sans doute pour deux raisons. La première réside dans les divergences de vues sur le choix des moyens; pour les uns la hausse des prix doit provenir d'une restriction de la production, pour les autres d'un accroissement de la consommation qu'il faut stimuler par une politique de crédit abondant et par une inflation contrôlée. C'est un domaine dans lequel il n'y a pas de doctrine qui emporte la majorité des suffrages, et même dans chaque camp les théories varient assez largement. La seconde est qu'on est tout à fait incertain des résultats que produiraient des stimulants artificiels pour faire monter les prix. On a assisté avec beaucoup d'intérêt à Londres aux essais d'inflation entrepris depuis un an à New-York, mais le peu de résultat obtenu n'est pas encourageant.

C'est pourquoi cette question de la hausse des prix, tout en restant dans le programme économique britannique, y figure peut-être plus pour des raisons académiques que pratiques. Évidemment la hausse des prix est désirable pour que les débiteurs, États et particuliers, puissent satisfaire à leurs engagements, mais après tout, si elle n'est pas possible, on arrivera tôt ou tard à réduire les dettes de chacun, et en somme la baisse de la livre par rapport à l'or ne serait pas autre chose pour tous les débiteurs en sterling, si les prix mondiaux n'avaient continué à fléchir depuis la chute de la livre. Ainsi les conditions britanniques préliminaires au retour à l'or sont ou des questions à débattre entre l'Angleterre et un pays déterminé, ou un idéal auquel tous devraient coopérer, mais dont la réalisation est bien incertaine, et la nécessité peut-être pas absolue.

On en arrive ainsi au point principal, c'est-à-dire à l'aménagement nouveau à établir pour faire fonctionner un étalon monétaire international basé sur l'or, et c'est là que la discussion risque de devenir vraiment épineuse, parce que si, du point de vue anglais, c'est une condition *sine qua non*, cela

1. Comité présidé par lord Macmillan, et chargé par le gouvernement travailliste en octobre 1929 d'une enquête sur les rapports de la finance et de l'industrie.

nécessite une entente générale sur une méthode à créer, puis à mettre en vigueur. Il ne s'agit donc plus dans ce cas d'accords particuliers ou d'un but commun mal défini, mais d'un problème pratique affectant tous ceux qui ont des créances ou des dettes internationales, tous les peuples qui commercent avec d'autres peuples. Ce qu'il faut, c'est organiser un système viable dont le respect par chacun aurait pour base l'intérêt qu'il y trouverait pour ses propres affaires.

L'analyse, semble-t-il, devrait s'arrêter là, puisqu'on ne trouve guère en Angleterre de voix autorisée qui ait exprimé plus avant le programme britannique. Toutefois, l'affirmation que tout étalon monétaire international requiert des règles nouvelles est si générale et si forte en Grande-Bretagne qu'il paraît légitime de se demander où elle peut conduire. Comme adeptes à la fois de l'étalon or classique et d'une restauration monétaire générale, nous y sommes largement intéressés.

Sans vouloir être prophète, ce qui est un métier généralement ingrat, si on voulait se risquer à une suggestion en ce domaine, peut-être pourrait-on s'exprimer ainsi. Les propositions anglaises prendront probablement comme point de départ les phénomènes frappants pour l'opinion britannique qui ont précédé ou accompagné la crise de septembre 1931, et dont les principaux sont les mouvements brusques de capitaux d'un marché à un autre, l'ampleur des variations de la valeur de l'or en tant qu'elles s'expriment dans les prix de gros, et une répartition du métal jaune indépendante de son utilisation monétaire par ceux qui le reçoivent.

Pour parer, d'une manière plus ou moins satisfaisante, à ces phénomènes, il faudrait imaginer une sorte de direction internationale de la monnaie, qui, en respectant l'indépendance de chaque pays dans toute la mesure où il aurait à satisfaire ses besoins propres, impliquerait des directives d'ensemble lorsque l'équilibre du système serait en péril. En un mot, alors que jusqu'ici on a considéré que chaque nation était souveraine maîtresse de son organisation et de sa politique monétaire, il y aurait lieu, progressivement sans doute, de chercher à établir un principe nouveau de l'utilisation de l'or dans un but d'équilibre général.

En fait, ce serait revenir, en la développant, à la conception

unitaire anglaise de l'étalon or d'avant guerre; celui-ci était, pratiquement, basé seulement sur le sterling, et remplissait normalement un rôle déterminé. L'étalon or d'après guerre doit s'appuyer avec un rôle élargi principalement sur trois pays, États-Unis, Angleterre et France; pour qu'il puisse fonctionner sans à-coups, il faudrait établir entre ces trois nations une certaine conformité d'idées et de vues pratiques. Il n'y a là qu'un principe, et il serait téméraire de vouloir aller plus loin, puisque ce principe n'a même pas été discuté, mais il semble qu'il devrait être le point de départ de l'argumentation anglaise, lorsque les circonstances permettront d'examiner l'établissement d'un étalon monétaire international.

Ces vues générales sur l'attitude possible de l'Angleterre en matière monétaire à la prochaine conférence économique conservent leur valeur si l'on passe à des cas plus particuliers, notamment à ses discussions éventuelles avec les États-Unis et la France.

En ce qui concerne les États-Unis, le raisonnement pourrait être le suivant. L'instabilité du sterling est dangereuse pour le dollar, car en raison de l'étendue du « Sterling Area » les mouvements de la monnaie anglaise ont une influence marquée sur les prix mondiaux, d'où gêne économique pour les États-Unis; ceux-ci d'autre part sont les principaux détenteurs d'or du monde, et l'attitude vis-à-vis de ce métal d'une entité économique comme celle du « sterling block » a pour eux une grande importance. Aussi en a-t-on déduit que dans toute négociation anglo-américaine, et actuellement c'est surtout à celle relative aux dettes de guerre que l'on pense, un des éléments de l'accord à intervenir serait le retour à l'or de la livre; cette idée a été confirmée par les termes mêmes dans lesquels le gouvernement américain a proposé à celui de Londres un examen nouveau des dettes de guerre, qui, dit-il, doit se lier à l'étude des problèmes économiques mondiaux. Il semble pourtant que ce serait une erreur de supposer que la stabilisation de la livre puisse être une condition d'un nouveau contrat sur les dettes; d'abord parce que la décision de principe est une question intérieure anglaise, et qu'on ne voit guère un gouvernement étranger intervenant en pareil domaine; ensuite parce qu'il s'agit moins de demander à

l'Angleterre d'agir dans un sens désiré par les États-Unis, que de trouver un système auquel les deux pays puissent se rallier. La réponse officielle anglaise à l'invitation américaine confirme d'ailleurs cette vue, puisqu'elle précise qu'aucun accord économique intéressant d'autres États ne pourra être conclu sans leur assentiment.

En ce qui concerne la France, le problème est assez différent. Bien que l'Angleterre soit en conversation avec nous sur de nombreux sujets, il n'y a dans nos relations avec Londres rien de comparable au problème anglo-américain des dettes de guerre. Si nous avons à discuter le retour à l'or de la livre, ce sera à l'occasion de la conférence économique, et nous entendrons sans doute les idées ci-dessus exprimées. Toutefois, nous pouvons compter qu'il y aura à Londres un désir très net de trouver des formules qui nous paraîtront acceptables; on y sait par expérience le rôle que joue la France, aussi bien dans les mouvements internationaux de capitaux que dans ceux du métal jaune; on sait aussi qu'à maintes reprises nous avons dans notre politique monétaire et dans les mouvements du marché des changes, tenu compte des désirs anglais, et on n'oublie pas qu'en août 1931 le marché de Paris a souscrit sans hésitation à l'emprunt britannique. Aussi, bien que nos idées et nos méthodes diffèrent parfois de celles de nos voisins, il y a tout lieu d'espérer que nous trouverons des formules d'action commune.

Ayant ainsi cherché à imaginer l'attitude probable des négociateurs anglais dans les prochaines conversations internationales, on peut tenter d'apprécier les points forts et les faiblesses de leur argumentation éventuelle.

Pour faire prévaloir ses vues, l'Angleterre s'appuiera d'abord sur l'étendue du « sterling area »; un groupe qui représente une part aussi considérable des intérêts mondiaux a évidemment la possibilité de peser d'un grand poids dans la réorganisation monétaire internationale. En outre, ce qui dans la crise actuelle, surtout à ses débuts, a puissamment aidé le Gouvernement, c'est la mentalité du peuple anglais, et sa discipline bancaire, et, sans que cela apparaisse dans les discussions, c'est une force impondérable qui se fera sentir. Enfin l'organisation du marché de Londres

en fait, malgré l'instabilité de la livre, le plus grand centre monétaire international, et s'il ne suffit pas qu'une idée soit anglaise pour que les autres pays l'approuvent, il paraît difficile qu'un principe soit adopté internationalement si Londres ne s'y rallie pas.

Par contre, quelle que soit son ampleur, l'entité économique britannique, justement parce qu'elle a des bases internationales, est obligée de tenir compte de tout désir légitime des autres entités importantes, et au premier rang de celles des États-Unis et de la France; or, une idée qui semble faire du chemin dans ces deux pays est que les fameuses conditions préliminaires anglaises ne sont réalisables précisément que si la livre est stabilisée. En outre, si un avantage certain de l'économie britannique réside dans le fait que la livre subit une perte importante sur l'or, toute tendance trop marquée à la hausse de la devise anglaise, et cette tendance est actuellement assez nette, affaiblirait la position du Royaume-Uni, rendant ainsi plus forte celle des États-Unis et de la France dans les futures discussions économiques. Il y a là une sorte de jeu de qui perd gagne, qui n'est pas un des moindres paradoxes de la situation monétaire internationale.

De tout ce qui précède, que peut-on conclure? Il semble que sur le terrain monétaire, comme malheureusement sur tant d'autres, il y ait beaucoup de confusion et d'incertitude. Il y a des intérêts divergents, ou tout au moins la croyance qu'il existe des intérêts divergents, dans les divers pays intéressés au retour de la livre à l'or; il y a entre le public anglais et celui des autres nations des différences de mentalité; il y a parfois une méconnaissance, en dehors de l'Angleterre, de certains éléments du problème vu sous l'angle britannique. Aussi, bien qu'il y ait assurément de part et d'autre un désir d'entente et de coopération, il ne faut pas se laisser aller à l'illusion qu'on arrivera à une solution rapide.

Sans doute, on trouvera un jour un étalon monétaire international, et on élaborera peu à peu les méthodes requises pour son fonctionnement, parce que c'est indispensable à la vie des peuples et que la nécessité finit par s'imposer, mais l'expérience montre que, lorsqu'il s'agit de réaliser une entente

internationale sur une question importante les progrès sont lents et difficiles. Cela tient sans doute à la force des nationalismes et à leur pouvoir d'expression dans les démocraties modernes, et c'est pourquoi celles-ci ont tant de peine à traiter les questions internationales qui s'imposent au monde depuis la fin de la guerre. C'est ainsi qu'on discute depuis douze ans sur les dettes de guerre sans en avoir encore terminé.

Comme le problème de la livre se lie en fait étroitement à la réorganisation monétaire mondiale, il ne semble pouvoir être résolu d'une manière satisfaisante pour l'Angleterre et les autres pays que s'il est traité sur le terrain international, et c'est ce qui en fait la difficulté. Toutefois, son intérêt pour le relèvement économique général est si grand qu'il faut souhaiter un effort commun et prochain en vue d'en aborder l'étude.

HENRI POUYANNE

LE MYSTÈRE FRONTENAC

XVIII

Dans la rue, Joséfa se souvint de son malade, il était seul, et une crise pouvait à chaque instant survenir. Elle regretta de s'être attardée auprès d'Yves, se fit des reproches; mais Xavier l'avait si bien dressée, que l'idée ne lui vint même pas de prendre un taxi. Elle se hâtait vers la rue de Sèvres, pour y attendre le tramway Saint-Sulpice-Auteuil; elle marchait, à son habitude, le ventre en avant, le nez en l'air, et marmonnait toute seule, pour la joie des passants : « Hé bé!... » d'un air fâché et scandalisé. Elle pensait à Yves, mais avec aigreur, maintenant que la présence du jeune homme ne l'éblouissait plus. Comme il s'était montré indifférent à la maladie de son oncle! Pendant que le pauvre achevait de vivre dans la terreur de ne pouvoir embrasser, une dernière fois, ses neveux, celui-là téléphonait à quelque Comtesse (Joséfa avait vu des cartes prises dans la glace d'Yves : *Baron et Baronne de... Marquise de...* l'*Ambassadeur d'Angleterre et Lady...*) Ce soir, il allait dîner en musique avec une de ces grandes dames... il n'y a pas plus putain que ces femmes-là... Dans le feuilleton de Charles Mérouvel... En voilà un qui les connaît...

Ces sentiments hostiles recouvraient une douleur profonde. Joséfa mesurait, pour la première fois, la naïveté de ce pauvre homme qui avait tout sacrifié à la chimère de sauver la face devant ses neveux; il avait eu honte de sa vie, de son inno-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1932, 1er, 15 janvier, 1er février 1933.

cente vie! Ah! ç'avait été une fameuse débauche! Tous deux s'étaient privés pour des garçons qui ne le sauraient jamais ou qui se moqueraient d'eux. Elle monta dans le petit tramway, épongea sa face cramoisie. Elle avait encore des bouffées de sang, mais moins que l'année dernière. Pourvu qu'il ne fût rien arrivé à Xavier! C'était bien commode d'avoir l'arrêt du tramway à sa porte.

Elle monta, en soufflant, les quatre étages. Xavier était assis dans la salle à manger, près de la fenêtre entr'ouverte. Il haletait un peu, ne bougeait pas. Il dit qu'il souffrait à peine, que c'était déjà merveilleux que de ne pas souffrir. Il suffisait de demeurer immobile. Il avait un peu faim, mais aimait mieux se priver de manger que de risquer une crise. Le pont du métro passait presque à hauteur de leur fenêtre et grondait à chaque instant. Ni Xavier, ni Joséfa ne songeaient à en être gênés. Ils vivaient là, écrasés par les meubles d'Angoulême, trop volumineux pour ces pièces minuscules. Le flambeau de l'amour avait été écorné pendant le déménagement; plusieurs motifs de l'armoire s'étaient décollés.

Joséfa trempait la mouillette dans l'œuf et invitait le vieil homme à manger; elle lui parlait comme à un enfant : « Allons, ma petite poule, mon pauvre chien... » Il ne remuait pas un membre, pareil à ces insectes dont l'immobilité reste la dernière défense. Vers le soir, entre deux métros, il entendit les martinets crier comme sur le jardin de Preignac, autrefois. Il dit soudain :

— Je ne reverrai pas les petits.

— Tu n'en es pas là... Mais si ça doit te tranquilliser, il suffit de leur envoyer une dépêche.

— Oui, quand le docteur aura permis que je rentre chez moi...

— Qu'est-ce que ça fait qu'ils viennent ici? Tu peux dire que tu as déménagé, que je suis ta gouvernante.

Il parut hésiter un instant, puis secoua la tête :

— Ils verraient bien que ce ne sont pas mes meubles... Et puis, même s'ils ne devaient rien découvrir, ils ne peuvent pas venir ici. Même s'ils ne devaient jamais savoir, il ne faut pas qu'ils viennent ici, par égard pour la famille.

— Je n'ai pas la peste peut-être

Elle se rebiffait : la protestation qu'elle n'avait jamais élevée contre Xavier bien portant, elle l'adressait à ce moribond. Il ne bougea pas, soucieux d'éviter tout mouvement.

— Tu es une bonne femme... mais pour la mémoire de Michel, il ne faut pas que les enfants Frontenac... Tu n'es pas en cause; c'est une question de principe. Et puis ce serait malheureux, après avoir réussi, pendant toute ma vie, à leur cacher...

— Allons donc! Crois-tu qu'ils n'aient pas tout découvert depuis longtemps?...

Elle regretta cette parole, en le voyant s'agiter sur son fauteuil et respirer plus vite.

— Non, — reprit-elle, — ils l'ignorent. Mais ils le sauraient, qu'ils ne t'en voudraient pas...

— Oh! bien sûr que ce sont de trop bons petits pour faire des réflexions; mais...

Joséfa s'éloigna du fauteuil, se pencha à la fenêtre... Des bons petits! Elle voyait Yves, ce matin, au téléphone, quand il faisait semblant de consulter un carnet, cette expression d'égarement et de bonheur. Elle l'imaginait « en queue de morue », comme elle disait, avec un « gibus », dans ce restaurant de luxe : il y avait une petite lampe rose sur chaque table. Des métros chargés d'ouvriers, qui revenaient du travail, grondaient sur le pont de fer. Xavier paraissait un peu plus haletant que dans la journée. Il fit signe qu'il ne voulait pas parler ni qu'on lui adressât la parole, ni manger. Il se mettait en boule, faisait le mort pour ne pas mourir. La nuit vint, chaude, et la fenêtre demeura ouverte, malgré l'ordre du médecin qui avait dit de la tenir fermée parce que, pendant les crises, un malade ne se connaît plus. La misère du monde... Joséfa demeurait assise entre la fenêtre et le fauteuil, cernée par la masse des meubles dont elle avait été si fière et qui, sans qu'elle sût pourquoi, ce soir, lui apparaissaient soudain misérables. Plus d'ouvriers : les métros roulaient presque vides vers l'Étoile. On changeait pour la Porte Dauphine. Joséfa y était souvent descendue, avec Xavier, bousculée par la foule des tristes dimanches... Et Yves Frontenac, à cette heure, devait la franchir dans sa « conduite intérieure ». Qu'est-ce que ça doit coûter ce qu'on voit sur les dessertes des grands

restaurants : ces langoustes, ces pêches dans de l'ouate, ces espèces de gros citrons. Elle ne le saurait jamais. Elle avait toujours eu à choisir entre le bouillon Boulant ou le Duval et Scossa... 3 fr. 50 tout compris. Elle regardait vers l'ouest, imaginait Yves Frontenac avec une dame et cet autre jeune homme...

Le dîner touchait à sa fin. Elle s'était levée et se glissait entre les tables, disant qu'elle allait se refaire une beauté. Yves fit signe au sommelier de verser le champagne. Il avait l'air calme, détendu. Pendant toute la soirée, Geo avait donné à la jeune femme les renseignements qu'elle demandait au sujet d'une malle de cabine, d'une trousse (il connaissait l'adresse d'un commissionnaire qui fournissait au prix de gros). Évidemment, ils ne partaient pas ensemble, leurs moindres propos témoignaient au contraire qu'ils se séparaient pour plusieurs mois, et qu'ils n'en éprouvaient aucun chagrin.

— Encore cette scie d'il y a deux ans, — dit Geo.

Et il fredonnait avec l'orchestre : *Non, tu ne sauras jamais...*

— Écoute, Geo : tu ne croirais pas ce que j'ai imaginé...

Yves fixait de ses yeux rayonnants la figure amicale du garçon qui prit son verre d'une main un peu tremblante.

— Je croyais que tu partais avec elle; que vous me le cachiez.

Geo haussa les épaules, toucha d'un geste habituel sa cravate. Et puis il ouvrit un étui d'émail noir, choisit une cigarette. Et il ne perdait pas Yves des yeux.

— Quand je pense que toi, Yves... toi... avec ce que tu as là (et il posa légèrement un index brûlé de nicotine sur le front de son ami) toi, pour cette... Je ne voudrais pas te blesser...

— Oh! ça m'est égal que tu la trouves idiote... Mais toi, comme si tu avais à me faire la leçon!

— Moi, — dit Geo, — je ne suis rien...

Et il inclina son visage charmant, un peu flétri, le releva, et sourit à Yves avec un air d'admiration et de tendresse.

— Et puis moi, avant que ça me reprenne...

Il fit signe au sommelier, vida sa coupe, et commanda, l'œil hagard :

— Deux fines maison... Moi, — reprit-il, — tu vois toutes

ces poules? Eh bien, je les donnerais toutes, pour... devine quoi?

Il approcha d'Yves ses yeux magnifiques, et d'un ton, à la fois honteux et passionné :

— Pour la laveuse de vaisselle! — souffla-t-il.

Ils pouffèrent. Et soudain, un monde de tristesse s'abattit sur Yves. Il regarda Geo qui, lui aussi, était devenu sombre : éprouvait-il ce même sentiment de duperie, cette dérision infinie? A une distance incommensurable, Yves crut entendre le chuchotement assoupi des pins.

— L'oncle Xavier... — murmura-t-il.

— Quoi?

Et Geo, reposant son verre, faisait signe au sommelier, l'index et le médius levés, pour demander une autre fine.

La jeune femme apparut entre les tables, son manteau du soir sur les épaules (peut-être avait-elle voulu seulement traverser la salle avec ce manteau). Les deux garçons échangèrent un regard de détresse; mais Yves détourna vite les yeux, sachant que c'était l'heure où son ami pleurait pour rien.

XIX

Un matin de l'octobre qui suivit, dans le hall de l'hôtel d'Orsay, les enfants Frontenac (sauf José, toujours au Maroc) entouraient Joséfa. L'oncle avait paru se remettre, pendant l'été, mais une crise plus violente venait de l'abattre, et le médecin ne croyait pas qu'il pût s'en relever. Le télégramme de Joséfa était arrivé à Respide où Yves surveillait les vendanges et déjà songeait au retour. Rien ne le pressait, car « elle » ne rentrait à Paris qu'à la fin du mois. D'ailleurs, il s'était accoutumé à l'absence et maintenant qu'il voyait la sortie du tunnel, il se fût volontiers attardé...

Intimidée par les Frontenac, Joséfa leur avait d'abord opposé un grand air de dignité; mais l'émotion avait eu raison de son attitude. Et puis Jean-Louis l'avait, dès les premières paroles, touchée au cœur. Son culte pour les Frontenac trouvait enfin un objet qui ne la décevait pas. C'était

à lui qu'elle s'adressait, en tant que chef de la famille. Les deux jeunes dames, un peu raidies, se tenaient à l'écart, non par fierté, comme le croyait Joséfa, mais parce qu'elles hésitaient sur l'attitude à prendre. (Joséfa n'aurait jamais cru qu'elles fussent si fortes; elles avaient accaparé toute la graisse de la famille.) Yves, qu'anéantissaient les voyages nocturnes, s'était rencogné dans un fauteuil.

— Je lui ai répété que je me ferais passer auprès de vous pour sa gouvernante. Comme il ne parle pas du tout (parce qu'il le veut bien, il a peur que ça lui donne une crise) je ne sais trop s'il y a consenti ou non. Il a des absences... On ne sait pas ce qu'il veut... Au fond, il ne pense qu'à son mal qui peut revenir d'une minute à l'autre, il paraît que c'est tellement épouvantable... comme s'il avait une montagne sur la poitrine... Je ne vous souhaite pas d'assister à une crise...

— Quelle épreuve pour vous, madame...

Elle balbutia, en larmes :

— Vous êtes bon, monsieur Jean-Louis.

— Il aura eu, dans son malheur, le secours de votre dévouement, de votre affection...

Ces paroles banales agissaient sur Joséfa comme des caresses. Soudain familière, elle pleurait doucement, la main appuyée au bras de Jean-Louis. Marie dit à l'oreille de Danièle :

— Il a tort de faire tant de frais; nous ne pourrons plus nous en dépêtrer.

Il fut entendu que Joséfa préparerait l'oncle à leur venue. Ils arriveraient vers dix heures, et attendraient sur le palier.

Ce fut seulement sur ce palier sordide, où les enfants Frontenac demeuraient aux écoutes, tandis que les locataires, alertés par la concierge, se penchaient à la rampe; ce fut, assis sur une marche souillée, le dos appuyé contre le faux marbre plein d'éraflures, qu'Yves éprouva enfin l'horreur de ce qui se passait derrière cette porte. Joséfa, parfois, l'entre-bâillait, tendait un mufle tuméfié par les larmes, les priait d'attendre encore un peu; un doigt sur la bouche, elle repoussait le vantail. Oncle Xavier, celui qui, tous les quinze jours, entrait dans la chambre grise, rue de Cursol, à Bordeaux, après avoir achevé le tour des propriétés; celui qui faisait des sifflets avec une

branche de vergne, il agonisait dans ce taudis, chez cette fille, en face du pont du métro, non loin de la station la Motte-Piquet-Grenelle. Pauvre homme ligoté de préjugés, de phobies, incapable de revenir sur une opinion reçue, une fois pour toutes, de ses parents; à la fois si respectueux de l'ordre établi et si éloigné de la vie simple et normale... L'haleine d'octobre emplissait cet escalier et rappelait à Yves les relents du vestibule, rue de Cursol, les jours de rentrée. Odeur de brouillard, de pavés mouillés, de linoléum. Danièle et Marie chuchotaient. Jean-Louis ne bougeait pas, les yeux clos, le front contre le mur. Yves ne lui adressait aucune parole, comprenant que son frère priait. « Ce sera à vous, M. Jean-Louis, de lui parler du bon Dieu, avait dit Joséfa, moi, il me rabrouerait, vous pensez! » Yves aurait voulu se joindre à Jean-Louis, mais rien ne lui revenait de ce langage perdu. Il s'était terriblement éloigné de l'époque où, à lui aussi, il suffisait de fermer les yeux, de joindre les mains. Que les minutes paraissaient longues! Il connaissait maintenant tous les dessins que formaient les taches du tapis sur la marche où il s'était accroupi.

Joséfa entr'ouvrit de nouveau la porte, leur fit signe d'entrer. Elle les introduisit dans la salle à manger et disparut. Les Frontenac se retenaient de respirer, et même de bouger, car les souliers de Jean-Louis craquaient au moindre mouvement. La fenêtre devait être fermée depuis la veille; des odeurs de vieille nourriture et de gaz s'étaient accumulées entre ces murs tapissés de papier rouge. Ces deux chromos, dont l'une représentait des pêches et l'autre des framboises, il y avait les mêmes dans la salle à manger de Preignac.

Ils comprirent plus tard qu'ils n'auraient pas dû se montrer tous ensemble. S'il n'avait d'abord vu que Jean-Louis, l'oncle se serait peut-être habitué à sa présence; la folie, ce fut cette entrée en masse.

— Vous voyez, monsieur, ils sont venus, — répétait Joséfa, jouant avec affectation son rôle de gouvernante. — Vous vouliez les voir? Les voilà. Il ne manque que M. José...

Il ne bougeait pas, figé dans cette immobilité d'insecte. Ses yeux remuaient seuls dans sa figure terrible à voir, allaient de l'un à l'autre, comme si un coup l'avait menacé. Les deux

mains s'accrochaient à sa veste, comprimaient sa poitrine haletante. Et Joséfa, tout à coup, oubliait son rôle :

— Tu ne parles pas parce que tu as peur que ça te fasse mal? Hé bé, ne parle pas, pauvre chien. Tu les vois, les petits? Tu es content? Regardez-vous, sans parler. Dis-le, si tu ne te sens pas bien, ma petite poule. Si tu souffres, il faut me le faire entendre par signe. Tu veux ta piqûre? Tiens, je prépare l'ampoule.

Elle bêtifiait, retrouvait le ton qu'on prend avec les tout petits. Mais le moribond, ramassé sur lui-même, gardait son air traqué. Les quatre enfants Frontenac serrés les uns contre les autres, perclus d'angoisse, ne savaient pas qu'ils avaient l'aspect des membres du jury lorsqu'ils vont prêter serment. Enfin Jean-Louis se détacha du groupe, entoura de son bras les épaules de l'oncle :

— Tu vois, il n'y a que José qui manque à l'appel. Nous avons reçu de bonnes nouvelles de lui...

Les lèvres de Xavier Frontenac remuèrent. Ils ne comprirent pas d'abord ce qu'il disait, penchés au-dessus de son fauteuil.

— Qui vous a dit de venir?

— Mais madame... ta gouvernante...

— Ce n'est pas ma gouvernante... Je vous dis : ce n'est pas ma gouvernante. Tu as bien entendu qu'elle me tutoyait...

Yves se mit à genoux, tout contre les jambes squelettiques :

— Qu'est-ce que ça peut faire, oncle Xavier? C'est sans aucune importance, ça ne nous regarde pas, tu es notre oncle chéri, le frère de papa...

Mais le malade le repoussa, sans le regarder.

— Vous l'aurez su! Vous l'aurez su! répétait-il, l'air hagard. Je suis comme l'oncle Péloueyre. Je me rappelle, il était enfermé à Bourideys, avec cette femme... Il ne voulait recevoir personne de la famille... On lui avait député votre pauvre père, qui était bien jeune alors... Je me souviens : Michel était parti à cheval, pour Bourideys, emportant un gigot, parce que l'oncle aimait la viande de Preignac... Votre pauvre père raconta qu'il avait frappé longtemps... L'oncle Péloueyre avait entre-bâillé la porte... Il examina Michel, lui prit le gigot des mains, referma la porte, mit le verrou... Je me rappelle cette

histoire... Elle est drôle, mais je parle trop... Elle est drôle...

Et il riait, d'un rire à la fois retenu, appliqué, qui lui faisait mal, qui ne s'arrêtait pas. Il eut une quinte.

Joséfa lui fit une piqûre. Il ferma les yeux. Un quart d'heure s'écoula. Les métros ébranlaient la maison. Quand ils étaient passés, on n'entendait que cet affreux halètement. Soudain, il s'agita dans son fauteuil, rouvrit les yeux.

— Marie et Danièle sont là? Elles seront venues chez ma maîtresse. Je les aurai fait entrer chez la femme que j'entretiens. Si Michel et Blanche l'avaient su, ils m'auraient maudit. Je les ai introduits chez ma maîtresse, les enfants de Michel.

Il ne parla plus. Son nez se pinçait; sa figure devint violette; il émettait des sons rauques; ce gargouillement de la fin... Joséfa en larmes le prit entre ses bras, tandis que les Frontenac terrifiés reculaient vers la porte.

— Tu n'as pas à avoir honte devant eux, mon petit chéri, ce sont de bons enfants; ils comprennent les choses, ils savent... Qu'est-ce qu'il te faut? Que demandes-tu, pauvre chou?

Affolée, elle interrogeait les enfants :

— Qu'est-ce qu'il demande? Je ne saisis pas ce qu'il demande...

Eux voyaient clairement la raison de ce mouvement du bras de gauche à droite; cela signifiait : « Va-t'en! » Dieu ne voulut pas qu'elle comprît qu'il la chassait, elle, sa vieille compagne, son unique amie, sa servante, sa femme.

Dans la nuit, le dernier métro couvrit le gémissement de Joséfa. Elle s'abandonnait à sa douleur, sans retenue; elle croyait qu'il fallait crier. La concierge et la femme de journée la soutenaient par les bras, lui frottaient les tempes avec du vinaigre. Les enfants Frontenac s'étaient mis à genoux.

XX

— Et qu'est-ce que vous nous préparez de beau?

Dussol, par cette question, voulait se montrer aimable, mais ne se retenait pas de sourire. Yves, enfoncé dans le divan de Jean-Louis, feignit de n'avoir rien entendu. Il devait prendre, le soir même, le train pour Paris. C'était, vers la fin de la journée, le surlendemain des obsèques d'oncle Xavier à

Preignac. Dussol, qui n'avait pu y assister (perclus de rhumatismes, il marchait, depuis un an, avec des cannes), était venu rendre ses devoirs à la famille.

— Alors, reprit-il, — vous avez du nouveau sur le chantier?

Comme la pièce demeurait sans lumière, il distinguait mal l'expression d'Yves, toujours muet.

— Quel cachottier! Allons! Poil ou plume? Vers ou prose?

Yves, soudain, se décida :

— J'écris des *Caractères*... Oui, copiés d'après nature. Aucun mérite, comme vous voyez : je n'invente rien; je reproduis exactement la plupart des types qu'il m'a été donné de connaître.

— Et ça s'appellera : *Caractères*?

— Non : *Gueules*.

Il y eut une minute de silence. Madeleine, d'une voix étranglée, demanda à Dussol : « Encore une tasse? » Jean-Louis posa une question au sujet d'une coupe très importante, dans la région de Bourideys, que la maison Frontenac-Dussol était en train de négocier.

— Ce n'est pas votre faute, — dit Dussol, — mais il est fâcheux que la mort de votre oncle ait retardé la conclusion de l'affaire. Vous savez que Lacagne est sur la piste...

— J'ai rendez-vous après-demain matin, à la première heure, sur les lieux.

Jean-Louis parlait distraitement, tout occupé à observer Yves dont il ne distinguait que le front et les mains. Il se leva pour donner de la lumière. Yves détourna un peu la tête, montrant à son frère des cheveux bruns, en désordre, une joue creuse et jaune, la ligne gracile du cou.

— J'ai presque envie d'accompagner Yves à Paris, — dit Jean-Louis d'un mouvement spontané. — J'ai à voir Labat...

— Vous ne serez pas rentré assez tôt pour le rendez-vous d'après demain, — protesta Dussol. — Il s'agit bien de Labat! Cette coupe, c'est cent mille francs de bénéfice, je vous en fiche mon billet.

Jean-Louis passait sa main sur son nez et sur sa bouche. Que craignait-il? Il n'aurait pas voulu perdre Yves des yeux, une seconde. Après le départ de Dussol, il alla dans sa chambre où Madeleine le suivit.

— C'est à cause d'Yves? — demanda-t-elle.

Elle avait appris à connaître son mari qui, d'heure en heure, se sentait déchiffré, percé à jour.

— J'avoue qu'il m'inquiète.

Elle protesta : ça ne tenait pas debout, Yves avait été frappé par la mort d'oncle Xavier; il demeurait encore sur cette impression que quelques jours de Paris dissiperaient vite.

— On sait la vie qu'il mène... Il garde pour la famille ses mines d'enterrement qui te mettent l'esprit à l'envers. Mais là-bas, d'après ce que Dussol a appris, il ne passe pas pour engendrer la mélancolie. Tu ne vas pas risquer de perdre une centaine de mille francs pour je ne sais quelle idée que tu t'es mise en tête.

Et d'instinct elle trouva l'argument auquel Jean-Louis cédait toujours : ce n'était pas seulement son argent qu'il jouait, mais celui de la famille. Pendant le reste de la soirée, jusqu'au départ d'Yves, il essaya de causer avec son frère qui répondait à ses questions, sans élever la voix et qui paraissait calme. Rien ne légitimait l'angoisse de Jean-Louis. Il faillit pourtant ne pas descendre du wagon où il avait installé Yves, lorsque l'on ferma les portières.

Les tunnels de Lormont à peine franchis, Yves respira mieux. Il roulait vers elle; chaque tour de roue le rapprochait; ils avaient rendez-vous demain matin, à onze heures, dans ce bar en sous-sol, à l'entrée d'une avenue, près de l'Étoile. Cette fois, comme il s'attendait au pire, il ne serait pas déçu; quoi qu'elle dise ou fasse, il va la revoir. Vivre, après tout, serait toujours possible, avec l'espérance d'un rendez-vous. Seulement, il tâcherait d'obtenir de moins longs intervalles que l'année dernière. Il lui dirait : « Je perds plus vite le souffle. Ne comptez pas que je puisse demeurer trop longtemps hors de l'eau. Je respire, je me meus en vous ». Elle sourirait, elle savait qu'Yves n'aimait pas les récits de voyage, il couperait court à ses histoires de croisière. « Je lui dirai que, seule, la géographie humaine m'intéresse : non les paysages, mais les êtres qu'elle a vus. Tous ceux qui, en trois mois, ont pu la frôler. Moins nombreux que je ne m'imagine... Elle dit qu'elle n'a rien, dans sa vie, de plus important que moi. Pourtant, elle

est adorée... Qui avait-elle l'année dernière? » Il tâtonna, jusqu'à ce qu'il eût remis ses pas dans les pas des souffrances de l'année révolue. Le lépreux se grattait, irritait sa jalousie, faisait saigner les vieilles croûtes. Il roulait vers une ville qui n'avait rien de commun avec le Paris où, huit jours auparavant, Xavier Frontenac avait eu cette mort horrible.

— Ne regardez pas votre montre, chérie. Il n'y a pas dix minutes que nous sommes ensemble et vous vous inquiétez de l'heure. Vous vivez toujours dans l'instant où je ne serai plus là.

— Déjà des reproches... Trouvez-vous que j'ai bruni?

Il pensa à louer le costume tailleur, le renard; elle fut contente. Il la laissa parler assez longtemps des Baléares. Mais il lui avait déjà fait répéter trois fois qu'elle n'avait rencontré personne d'intéressant... Sauf son ex-mari, à Marseille. Ils avaient goûté ensemble, comme des copains : de plus en plus drogué; il avait dû la quitter vite pour aller fumer; il n'en pouvait plus.

— Et toi, mon petit Yves?

Pendant qu'il parlait, elle se remit du rouge et de la poudre. Comme il racontait la mort d'oncle Xavier, elle demanda distraitement si c'était un oncle à héritage.

— Il nous avait tout donné, de son vivant.

— Alors, sa mort n'a plus d'intérêt.

Elle avait dit cela sans malice. Il aurait fallu lui expliquer... l'introduire dans un monde, dans un mystère... Une femme rejoignit ce garçon, à la table d'en face : ils s'étreignirent. Deux ou trois hommes, assis au bar, ne se retournèrent pas. Les autobus de l'avenue grondaient. L'électricité était allumée, on ne savait pas que c'était le matin. Elle mangeait, une à une, des frites froides.

— J'ai faim, — dit-elle.

— Alors, pour le déjeuner... Impossible? Alors, quand? Demain?

— Attendez... Demain?... à quatre heures, j'ai un essayage... à six heures... non, pas demain... Voulez-vous que nous disions jeudi?

Il demanda : « Dans trois jours? » d'une voix indifférente.

Trois jours et trois nuits de cette femme, dont il ne saurait rien, qui seraient comblés d'êtres, d'événements étrangers... Il avait cru s'y attendre, ne pas avoir de surprise; mais la douleur est imprévisible. Pendant des mois et des mois, il s'était essoufflé à la poursuivre. Après un repos de trois mois, la poursuite recommençait, mais dans d'autres conditions : il était rendu, fourbu, il ne fournirait pas la course. Elle comprenait qu'il souffrait, elle lui prit la main. Il ne la retira pas. Elle lui demanda à quoi il pensait. Il dit :

— Je pensais à Respide. L'autre jour, après l'enterrement de l'oncle, j'y suis monté seul, de Preignac. Mon frère avait filé directement sur Bordeaux, avec mes sœurs. Je me suis fait ouvrir la maison. Je suis rentré dans le salon salpêtré, qui sent le plancher pourri, la cave. Les volets étaient clos. Je me suis étendu, les pieds joints, sur le canapé de chintz, dans les ténèbres. Je sentais contre ma joue, contre mon corps, la muraille froide. Les yeux fermés, je me suis persuadé que j'était couché entre maman et mon oncle...

— Yves, vous êtes atroce.

— Jamais je n'avais si bien réussi à me mettre dans la peau de la mort. Ces murs épais, ce salon qui est une cave, au centre de cette propriété perdue. La nuit... La vie était à l'infini. C'était le repos. Le repos, ma chérie, songez donc! ne plus sentir que l'on aime... Pourquoi nous a-t-on appris à douter du néant?... L'irrémédiable, c'est de croire, malgré et contre tout, à la vie éternelle. C'est d'avoir perdu le refuge du néant.

Il ne s'aperçut pas qu'elle regardait furtivement son bracelet. Elle dit :

— Yves, il faut que je me sauve : mieux vaut que nous ne sortions pas ensemble. A jeudi... Voulez-vous que nous décidions, chez moi, à sept heures... Non, à sept heures et demie... Non, disons, plutôt, huit heures moins le quart.

— Non, — dit-il en riant, — à huit heures.

XXI

Yves riait encore, en descendant les Champs-Élysées, — non d'un rire forcé et amer, mais d'un franc rire et qui faisait se retourner les passants. Midi sonnait à peine, et il avait gravi

les escaliers de la gare d'Orsay au petit jour : ces quelques heures lui avaient donc suffi pour épuiser la joie du revoir, attendue depuis trois mois, et pour qu'il se retrouvât, errant dans les rues... « C'était pouffant », comme elle disait. Sa gaîté le tenait encore sur ce banc du Rond-Point où il s'affaissa, les jambes plus rompues que s'il était venu à pied, jusqu'ici, du fond de ses landes. Il ne souffrait que d'une sorte d'épuisement : jamais l'objet de son amour ne lui était apparu à ce point dérisoire, — rejeté de sa vie, méprisé, piétiné, sali, fini. Et pourtant, son amour subsistait : comme une meule qui eût tourné à vide, tourné... tourné... Fini de rire : Yves se repliait, se concentrait sur cette étrange torture dans le rien. Il vivait ces instants que tout homme a connus s'il a aimé, où, les bras toujours serrés contre la poitrine, comme si ce que nous embrassions ne nous avait pas fui, nous étreignons, à la lettre, le néant. Par ce midi d'octobre tiède et mou, sur un banc du Rond-Point des Champs Élysées, le dernier des Frontenac ne se connaissait plus de but, dans l'existence, au delà des Chevaux de Marly. Ceux-ci atteints, il ne savait pas s'il irait à droite, à gauche, ou pousserait jusqu'aux Tuileries et entrerait dans la souricière du Louvre.

Autour de lui, les êtres et les autos viraient, se mêlaient, se divisaient dans ce carrefour, et il s'y sentait aussi seul que naguère, au centre de l'arène étroite, cernée de fougères et de jaugues, où il gîtait, enfant sauvage. Le vacarme uniforme de la rue ressemblait aux doux bruits de la nature, et les passants lui étaient plus étrangers que les pins de Bourideys dont les cimes, autrefois, veillaient sur ce petit Frontenac blotti à leurs pieds, au plus épais de la brousse. Aujourd'hui, ces hommes et ces femmes bourdonnaient comme les mouches de la lande, hésitaient comme les libellules, et l'un d'eux se posait, parfois, à côté d'Yves, contre sa manche, sans même le voir, puis s'envolait. Mais combien étouffée et lointaine était devenue la voix qui poursuivait l'enfant Frontenac au fond de son bauge, et qu'il percevait encore, à cette minute! Il voyait bien, répétait la voix, toutes ces routes barrées qui lui avaient été prédites, toutes ces passions sans issue. Revenir sur ses pas, revenir sur ses pas... Revenir sur ses pas lorsqu'on est à

bout de force? Refaire toute la route? Quelle remontée! D'ailleurs, pour accomplir quoi? Yves errait dans le monde, affranchi de tout labeur humain. Aucun travail n'était exigé de lui qui avait fini son devoir d'avance, qui avait remis sa copie pour aller jouer. Aucune autre occupation que de noter, au jour le jour, les réactions d'un esprit totalement inemployé... Et il n'aurait rien pu faire d'autre, et le monde ne lui demandait rien d'autre. Entre les mille besognes qui obligeaient de courir, autour de son banc, ces fourmis humaines, laquelle aurait pu l'asservir? Ah! plutôt crever de faim!... « Et pourtant, tu le sais — insistait la voix — tu avais été créé pour un travail épuisant et tu t'y serais soumis, corps et âme, parce qu'il ne t'eût pas détourné d'une profonde vie d'amour. Le seul travail au monde qui ne t'aurait diverti en rien de l'amour — qui eût manifesté, à chaque seconde, cet amour, — qui t'aurait uni à tous les hommes dans la charité... » Yves secoua la tête et dit : « Laissez-moi, mon Dieu. »

Il se leva, fit quelques pas jusqu'à la bouche du métro, près du Grand Palais, et s'accouda à la balustrade. C'était l'heure où les ateliers de nouveau se remplissent; et le métro absorbait et vomissait des fourmis à tête d'homme. Yves suivit longtemps, d'un œil halluciné, cette absorption et ce dégorgement d'humanité. Un jour — il en était sûr, et il appelait ce jour du fond de sa fatigue et de son désespoir — il faudrait bien que tous les hommes fussent forcés d'obéir à ce mouvement de marée : tous! sans exception aucune. Ce que Jean-Louis appelait question sociale ne se poserait plus aux belles âmes de son espèce. Yves songeait : « Il faut que je voie ce jour où des écluses se fermeront et s'ouvriront à heure fixe sur le flot humain. Aucune fortune acquise ne permettra plus au moindre Frontenac de se mettre à part sous prétexte de réfléchir, de se désespérer, d'écrire son Journal, de prier, de faire son Salut. Les gens d'en bas auront triomphé de la personne humaine, — oui, la personne humaine sera détruite et du même coup disparaîtra notre tourment et nos chères délices : l'amour. Il n'y aura plus de ces déments, qui mettent l'infini dans le fini. Joie de penser que ce temps est peut-être proche où, faute d'air respirable, tous les Frontenac auront disparu de la terre, où aucune créature ne pourra même imaginer ce

que j'éprouve, à cette seconde, appuyé contre la balustrade du métro, ce fade attendrissement, ce remâchement de ce que l'aimée a pu me dire depuis que nous nous connaissons, et qui tendrait à me faire croire que tout de même elle tient à moi, — comme lorsque le malade isole, entre toutes les paroles du médecin, celles où un jour il a trouvé de l'espoir et qu'il sait par cœur (mais elles n'ont plus aucun pouvoir sur lui, bien qu'il ne renonce pas à les ressasser)... »

Au delà des Chevaux de Marly... Il ne voyait plus rien à faire que se coucher et que dormir. Mourir n'avait pas de sens pour lui, pauvre immortel. Il était cerné de ce côté-là. Un Frontenac sait qu'il n'y a pas de sortie sur le néant, et que la porte du tombeau est gardée. Dans le monde qu'il imaginait, qu'il voyait, qu'il sentait venir, la tentation de la mort ne tourmenterait plus aucun homme, puisque cette humanité besogneuse et affairée aurait l'aspect de la vie, mais serait déjà morte. Il faut être une personne, un homme différent de tous les hommes, il faut tenir sa propre existence entre ses mains et la mesurer, la juger d'un œil lucide, sous le regard de Dieu, pour avoir le choix de mourir ou de vivre.

C'était amusant de penser à cela... Yves se promit de raconter à Jean-Louis l'histoire qu'il venait d'imaginer, devant cette bouche de métro; il se réjouissait de l'étonner, en lui décrivant la révolution future qui se jouerait au plus secret de l'homme, dissocierait sa nature même, jusqu'à le rendre semblable aux hyménoptères : abeilles, fourmis... Aucun parc séculaire n'étendrait plus ses branches sur une seule famille. Les pins des vieilles propriétés ne verraient plus grandir, d'année en année, les mêmes enfants; et dans ces faces maigres et pures levées vers leurs cimes, ne reconnaîtraient pas les traits des pères et des grands-pères au même âge... C'était la fatigue, se disait Yves, qui le faisait divaguer. Que ce serait bon de dormir! Il ne s'agissait ni de mourir, ni de vivre, mais de dormir. Il appela un taxi, et il remuait au fond de sa poche un minuscule flacon. Il l'approcha de ses yeux, et il s'amusait à déchiffrer sur l'étiquette la formule magique : *Allylis Opropylbarbiturate de phényldiméthyldiméthylamino Pyrazolone* 0 *gr.* 16.

Au long de ces mêmes heures, Jean-Louis, assis à table, en face de Madeleine, puis debout et avalant en hâte son café, puis au volant de sa voiture, et enfin au bureau, ses yeux attentifs fixés sur le commis Janin qui lui faisait un rapport, se répétait : « Yves ne risque rien; mon inquiétude ne repose sur rien. Il semblait plus calme, hier soir, dans le wagon, que je ne l'aie vu depuis longtemps... Oui, mais justement : ce calme... » Il entendait, sur les quais, haleter une locomotive. Cette affaire, qui l'empêche de partir... pourquoi ne pas l'expliquer à Janin qui est là, qui a de l'initiative, le désir passionné d'avancer? Le regard brillant du garçon essayait de deviner la pensée de Jean-Louis, de la prévenir... Et soudain, Jean-Louis sait qu'il partira ce soir pour Paris. Il sera demain matin à Paris. Et déjà il retrouvait la paix, comme si la puissance inconnue qui, depuis la veille, le tenait à la gorge, avait su qu'elle pouvait desserrer son étreinte, qu'elle allait être obéie.

XXII

Du fond de l'abîme, Yves entendait sonner à une distance infinie, avec l'idée confuse que c'était l'appel du téléphone, et qu'on lui annonçait, de Bordeaux, la maladie de sa mère (bien qu'il sût qu'elle était morte depuis plus d'une année). Pourtant, tout à l'heure, elle se trouvait dans cette pièce où elle n'avait pénétré qu'une seule fois durant sa vie (elle était venue de Bordeaux, visiter l'appartement d'Yves « pour pouvoir le suivre par la pensée », avait-elle dit). Elle n'y avait jamais plus paru, sauf cette nuit — et Yves la voyait encore, dans le fauteuil, au chevet du lit, ne travaillant à aucun ouvrage, puisqu'elle était morte. Les morts ne tricotent, ni ne parlent... Pourtant ses lèvres remuaient; elle voulait prononcer une parole urgente, mais en vain. Elle était entrée, comme elle faisait à Bourideys, quand elle avait un souci, sans frapper, en appuyant mollement sur le loquet et en poussant la porte de son corps, — tout entière à ce qui la préoccupait, sans s'apercevoir qu'elle interrompait une page, un livre, un sommeil, une crise de larmes... Elle était là, et pourtant on téléphonait de Bordeaux qu'elle était morte et Yves la regardait

avec angoisse, essayait de recueillir sur ses lèvres la parole dont elle n'arrivait pas à se délivrer. La sonnerie redoublait. Que fallait-il répondre? La porte d'entrée claqua. Il entendit la voix de la femme de journée : « Heureusement que j'ai la clef... » et Jean-Louis répondait (mais il est à Bordeaux...) : « Il a l'air paisible... Il dort paisiblement... Non, le flacon est presque plein; il en a pris très peu... » Jean-Louis est dans la chambre. A Bordeaux, et pourtant dans cette chambre. Yves sourit pour le rassurer.

— Alors, mon vieux?

— Tu es à Paris?

— Mais oui, j'ai eu à faire...

La vie s'infiltre en Yves de partout, à mesure que le sommeil se retire. Elle ruisselle, elle l'emplit... Il se souvient : quelle lâcheté! trois comprimés... Jean-Louis lui demande ce qui ne va pas. Yves n'essaie pas de feindre. Il ne l'aurait pu, vidé de toute force, de toute volonté, comme il l'eût été de sang. Chaque circonstance retrouvait sa place : avant-hier, il était à Bordeaux; hier matin, dans le petit bar; et puis cette journée de folie... Et maintenant Jean-Louis est là.

— Mais comment es-tu là? C'était le jour de ce fameux marché...

Jean-Louis secoua la tête : un malade n'avait pas à s'occuper de cela. Et Yves :

— Non, je n'ai pas la fièvre. Simplement : rendu, fourbu...

Jean-Louis lui avait pris le poignet, et, les yeux sur sa montre, il comptait les pulsations, comme faisait maman dans les maladies de leur enfance. Puis, d'un geste qui venait aussi de leur mère, l'aîné releva les cheveux qui recouvraient le front d'Yves, pour s'assurer qu'il n'avait pas la tête brûlante, — peut-être aussi pour le démasquer, pour observer ses traits en pleine lumière, et enfin, par simple tendresse.

— Ne t'agite pas, — dit Jean-Louis. — Ne parle pas.

— Reste!

— Mais oui, je reste.

— Assieds-toi... Non, pas sur mon lit. Approche le fauteuil.

Ils ne bougèrent plus. Les bruits confus d'un matin d'automne ne troublaient pas leur paix. Yves, parfois, entr'ouvrait les yeux, voyait ce visage grave et pur que la fatigue de la

nuit avait marqué. Jean-Louis, délivré de l'inquiétude qui l'avait rongé depuis l'avant-veille, s'abandonnait maintenant à un repos profond au bord du lit où son jeune frère était vivant. Il fit, vers midi, un rapide repas, sans quitter la chambre. La journée coulait comme du sable. Et soudain, cette sonnerie du téléphone... Le malade s'agita; Jean-Louis mit un doigt sur sa bouche et passa dans le cabinet. Yves éprouvait, avec bonheur, que plus rien ne le concernait : aux autres de se débrouiller; Jean-Louis arrangerait tout.

— ... de Bordeaux? Oui... Dussol? Oui, c'est moi... Oui, je vous entends... Je n'y puis rien... Sans doute : un voyage impossible à remettre... Mais non, Janin me remplace. Mais si... puisque je vous dis qu'il a mes instructions... Eh bien, tant pis... Oui, j'ai compris : plus de cent mille francs... Oui, j'ai dit : tant pis...

— Il a raccroché, dit Jean-Louis en rentrant dans la chambre.

Il s'assit de nouveau près du lit. Yves l'interrogeait : l'affaire dont parlait Dussol ne serait-elle pas manquée à cause de lui? Son frère le rassura; il avait pris ses mesures avant de partir. C'était bon signe qu'Yves fût soucieux de ces choses, et qu'il s'inquiétât de savoir si Joséfa avait bien reçu le chèque qu'ils avaient décidé de lui offrir.

— Mon vieux, imagine-toi qu'elle l'a renvoyé...

— Je t'avais dit que c'était insuffisant...

— Mais non : elle trouve, au contraire, que c'est trop. Oncle Xavier lui avait donné cent mille francs de la main à la main. Elle m'écrit qu'il a eu beaucoup de remords au sujet de cet argent dont il croyait nous frustrer. Elle ne veut pas aller contre ses intentions. Elle me demande seulement, pauvre femme, la permission de nous offrir ses vœux au jour de l'An; et elle espère que je lui donnerai des nouvelles de tous et que je la conseillerai pour ses placements.

— Quelles valeurs oncle Xavier lui avait-il achetées?

— Des *Lombards Anciens* et des *Noblesse Russe* 3 1/2 p. 100. Avec ça, elle est tranquille.

— Elle habite à Niort, chez sa fille?

— Oui... figure-toi qu'elle voudrait aussi conserver nos

photographies. Marie et Danièle trouvent que c'est indiscret de sa part. Mais elle promet de ne pas les exposer, de les garder dans son armoire à glace. Qu'en penses-tu?

Jean-Louis pensait que l'humble Joséfa était entrée dans le mystère Frontenac, qu'elle en faisait partie, que rien ne l'en pourrait plus détacher. Certes, elle avait droit aux photographies, à la lettre du Jour de l'An...

— Jean-Louis, quand José sera revenu du Service, il faudrait habiter ensemble, se serrer les uns contre les autres comme des petits chiens dans une corbeille... (Il savait que ce n'était pas possible.)

— Comme lorsque nous mettions nos serviettes de table sur la tête et que nous jouions à la « communauté », dans la petite pièce, tu te rappelles?

— Dire que cet appartement existe! Mais les vies effacent les vies... Bourideys, du moins, n'a pas changé.

— Hélas, — reprit Jean-Louis, — on fait beaucoup de coupes, ces temps-ci... Tu sais que le côté de Lassus va être rasé... Et aussi en bordure de la route... Tu imagines le moulin, quand il sera entouré de landes rases...

— Il restera toujours les pins du Parc.

— Ils « se champignonnent ». Tous les ans, quelques-uns meurent...

Yves soupira :

— Rongés comme des hommes, les pins Frontenac!

— Yves, veux-tu que nous repartions ensemble pour Bourideys?

Yves, sans répondre, imagina Bourideys à cette heure : dans le ciel, le vent de ce crépuscule devait unir, séparer, puis, de nouveau, confondre les cimes des pins, comme si ces prisonniers eussent eu un secret à se transmettre et à répandre sur la terre. Après cette averse, un immense égouttement emplissait la forêt. Ils iraient, sur le perron, sentir le soir d'automne... Mais si Bourideys existait encore aux yeux d'Yves, c'était comme tout à l'heure sa mère, dans ce rêve : vivante, et pourtant il savait qu'elle était morte. Ainsi, dans le Bourideys d'aujourd'hui, ne subsistait plus que la chrysalide abandonnée de ce qui fut son enfance et son amour. Comment exprimer ces choses, même à un frère bien-aimé?

Il prétexta que ce serait difficile de demeurer longtemps ensemble :

— Tu ne pourrais attendre que je fusse guéri.

Jean-Louis ne lui demanda pas : guéri de quoi? (il savait qu'il aurait dû demander : guéri de qui?) Et il s'étonnait qu'il pût exister tant d'êtres charmants et jeunes, comme Yves, qui n'éprouvent l'amour que dans la souffrance. Pour eux, l'amour est une imagination torturante. Mais à Jean-Louis, il apparaissait comme la chose la plus simple, la plus aisée... Ah! s'il n'avait préféré Dieu! Il chérissait profondément Madeleine et communiait chaque dimanche; mais deux fois déjà, d'abord avec une employée au bureau, puis auprès d'une amie de sa femme, il avait eu la certitude d'un accord préétabli; il avait perçu un signe auquel il était tout près de répondre... Il lui avait fallu beaucoup prier; et il n'était point sûr de n'avoir pas péché par désir; car comment distinguer la tentation du désir? Tenant la main de son frère, dans la lueur d'une lampe de chevet, il contemplait avec un triste étonnement cette tête douloureuse, cette bouche serrée, toutes ces marques de lassitude et d'usure.

Peut-être Yves aurait-il été heureux que Jean-Louis lui posât des questions; mais la pudeur qui les séparait fut la plus forte. Jean-Louis aurait voulu lui dire : « Ton œuvre... » Mais c'était courir le risque de le blesser. D'ailleurs, il sentait confusément que cette œuvre, si elle devait s'épanouir, ne serait jamais que l'expression d'un désespoir. Il connaissait par cœur ce poème où Yves, presque enfant, racontait que, pour l'arracher au silence, il lui fallait, comme aux pins de Bourideys, l'assaut des vents d'Ouest, une tourmente infinie.

Jean-Louis aurait voulu lui dire encore : « Un foyer... une femme... d'autres enfants Frontenac... » Il aurait voulu, surtout, lui parler de Dieu. Il n'osa pas.

Un peu plus tard (c'était déjà la nuit) il se pencha sur Yves qui avait les yeux fermés, et fut surpris de le voir sourire et de l'entendre lui assurer qu'il ne dormait pas. Jean-Louis se réjouit de l'expression si tendre et si calme qu'il vit dans ce regard longuement arrêté sur le sien. Il aurait voulu connaître la pensée d'Yves, à ce moment-là; il ne se doutait pas que son

jeune frère songeait au bonheur de ne pas mourir seul : non, il ne mourrait pas seul; où que la mort dût le surprendre, il croyait, il savait que son aîné serait là, lui tenant la main, et l'accompagnerait le plus loin possible, jusqu'à l'extrême bord de l'ombre.

Et là-bas, au pays de Frontenac et des Péloueyre, au delà du quartier perdu où les routes finissent, la lune brillait sur les landes pleines d'eau; elle régnait surtout dans cette clairière que les pignadas ménagent à cinq ou six chênes très antiques, énormes, ramassés, fils de la terre et qui laissent aux pins déchirés l'aspiration vers le ciel. Des cloches de brebis assoupies tintaient brièvement dans ce parc appelé « parc de l'Homme » où un berger des Frontenac passait cette nuit d'octobre. Hors un sanglot de nocturne, une charrette cahotante, rien n'interrompait la plainte que, depuis l'Océan, les pins se transmettent pieusement dans leurs branches unies. Au fond de la cabane, abandonnée par le chasseur jusqu'à l'aube, les palombes aux yeux crevés et qui servent d'appeaux, s'agitaient, souffraient de la faim et de la soif. Un vol de grues grinçait dans la clarté céleste. La Téchoueyre, marais inaccessible, recueillait dans son mystère de joncs, de tourbe et d'eau les couples de biganons et de sarcelles dont l'aile siffle. Le vieux Frontenac ou le vieux Péloueyre qui se fût réveillé d'entre les morts en cet endroit du monde, n'aurait découvert à aucun signe qu'il y eût rien de changé au monde. Et ces chênes, nourris depuis l'avant-dernier siècle des sucs les plus secrets de la lande, voici qu'ils vivaient, à cette minute, d'une seconde vie très éphémère, dans la pensée de ce garçon étendu, au fond d'une chambre de Paris, et que son frère veillait avec amour. C'était à leur ombre, songeait Yves, qu'il eût fallu creuser une profonde fosse pour y entasser, pour y presser les uns contre les autres les corps des époux, des frères, des oncles, des fils Frontenac. Ainsi la famille tout entière eût-elle obtenu la grâce de s'embrasser d'une seule étreinte, de se confondre à jamais dans cette terre adorée, dans ce néant.

A l'entour, penchés du même côté par le vent de mer et opposant à l'ouest leur écorce noire de pluie, les pins continueraient d'aspirer au ciel, de s'étirer, de se tendre. Chacun garderait sa blessure, — sa blessure différente de toutes les

autres (chacun de nous sait pour quoi il saigne). Et lui, Yves Frontenac, blessé, ensablé comme eux, mais créature libre et qui aurait pu s'arracher du monde, avait choisi de gémir en vain, confondu avec le reste de la forêt humaine. Pourtant, aucun de ses gestes qui n'ait été le signe de l'imploration; pas un de ses cris qui n'ait été poussé vers quelqu'un.

Il se rappelait cette face consumée de sa mère, à la fin d'un beau jour de septembre, à Bourideys; ces regards qui cherchaient Dieu, au delà des plus hautes branches : « Je voudrais savoir, mon petit Yves, toi qui connais tant de choses... au ciel, pense-t-on encore à ceux qu'on a laissés sur la terre? » Comme elle ne pouvait imaginer un monde où ses fils n'eussent plus été le cœur de son cœur, Yves lui avait promis que tout amour s'accomplirait dans l'unique amour. Cette nuit, après beaucoup d'années, les mêmes paroles qu'il avait dites pour conforter sa mère, lui reviennent en mémoire. La veilleuse éclaire le visage admirable de Jean-Louis endormi. O filiation divine! ressemblance avec Dieu! Le mystère Frontenac échappait à la destruction, car il était un rayon de l'éternel amour réfracté à travers une race. L'impossible union des époux, des frères et des fils serait consommée avant qu'il fût longtemps, et les derniers pins de Bourideys verraient passer — non plus à leurs pieds, dans l'allée qui va au gros chêne, mais très haut et très loin au-dessus de leurs cimes, le groupe éternellement serré de la mère et de ses cinq enfants.

FRANÇOIS MAURIAC

FANTÔME DE VALENTINO

Parce que je pensais à lui avec une tranquillité patiente, avec une lente viclence, il naquit, pour ainsi dire, à mon côté, dans la fleur de son âge, tel que la mort l'avait surpris afin de lui épargner la maturité, le vieillissement, afin de le tuer au juste point où, sa carrière épanouie, il garderait encore assez de jeunesse et de force pour se survivre. Elle n'avait pas voulu l'enterrer, comme elle fait généralement de nous, mais, plutôt le mettre en réserve avant l'épuisement. Il marchait à ma gauche, de son pas généreux et souple, glissant et retenu, libre et captif d'un rythme : au milieu de chaque foulée on devinait ce freinage intérieur des muscles qui suspend le corps sur la cadence, cette réticence qui double le prix du consentement; pareil à tous les vrais danseurs, à tous les vrais amants, il ne cédait pas du premier coup à l'amour, à la musique; il opposait une résistance et se laissait conquérir. Que ma semelle sonnait lourdement au temps fort! Qu'elle frappait brutalement le pavé! Lui, il planait, amortissait son propre élan, effleurait, repartait. Il avançait par ricochets, tandis que je tombais; il jouait à cache-cache avec la pesanteur qui me terrassait; il survolait élastiquement un fil de fer tendu, je distribuais maladroitement ma masse dans un champ incompressible d'asphalte.

Il était tard, minuit peut-être; il pleuvait presque; les ténèbres, du moins, transpiraient à gouttelettes froides, quoiqu'il fît chaud. Des nuages, roussâtres haut perchés, occupaient le ciel. Les oignons aux pelages de cuivre et de feu,

aux reflets de vases hispano-mauresques, les choux-fleurs gerbés, roses géantes au cœur crème, aux collerettes vertes, les cageots de fruits entassés sous les bâches des camions, les porcs ouverts, rouges et blancs, vidés de leurs tripes; les pieds de bœuf qui saignaient, entassés dans un coin, les fraîches salades ébouriffées, la fermentation des bananes, le surissement d'on ne sait trop quelles victuailles parfumaient l'air par zones qui sentaient le jardin, le cargo ou l'abattoir. Au tourbillon des tournants, tout cela se mêlait, se brassait, virait autour de nous comme une roue olfactive. Parfois aussi, nous croisions une de ces prostituées du quartier, engraissées de trognons; et son sillage de femme et de fard chimique désaccordait un moment le concert des viandes et des légumes, de la plante cueillie et de la bête assassinée. Des hommes attendaient l'embauche; une locomotive huileuse haletait à petit bruit devant ses rames de wagons clos d'où s'échappait un fumet de banlieue maraîchère, de prise de sève. Les fermes métalliques des Halles poussaient leurs arêtes contre la bruine et l'ombre, s'y émoussaient.

Peu à peu, mon compagnon prenait de la consistance et de l'épaisseur; il se réajustait à ce monde et s'accommodait de ma matérialité. Par la concentration de mon esprit, je l'avais tiré des régions inaccessibles, ainsi que l'enfant ramène à lui, en embobinant la ficelle, le cerf-volant égaré. A chaque mètre il s'approchait de moi; non que la distance qui nous séparait décrût, mais sa présence y devenait indubitable. Quand, après avoir franchi, au droit d'un bistrot plein de nickel et de casquettes où sifflait le percolateur, une tranche de lumière crue, après avoir humé la vapeur de café et de fil-en-quatre qui soufflait de cet antre à belotes, nous atteignîmes Saint-Eustache, il avait déjà conquis sa densité, je n'avais plus besoin de l'accrocher de toute mon âme pour qu'il ne dérivât pas au gré des remous; sa réalité ne dépendait plus d'une distraction de ma part, d'une parole dont le son m'eût diverti, d'un de ces courants que nous ne discernons pas et qui emportent les évocations, les dissocient soudainement et ruinent en un clin d'œil l'application d'une heure. Il est facile de procréer un fils selon la chair; quelques instants d'activité physique et l'abandon à la nature y suffisent; la femme se charge du

reste. Pour un fantôme, il faut plus de persévérance et de volonté.

L'église Saint-Eustache, vaisseau creux, opposait ses murs et ses contreforts à la marée nourricière; elle abrite les prières et les chants, elle n'a pitié ni des choux ni des navets. Nous nous glissâmes entre elle et des tas de bottelées de carottes, par un étroit passage où l'on risquait de perdre pied sur les feuillages. Son équilibre, à l'autre, était sans défaut; le mien vacillait souvent et je me cognais aux pierres catholiques, saintes mais dures. Enfin nous gagnâmes le milieu de la voie tout fleuri de bouquets de poireaux, ayant reçu sur la nuque le souffle d'un cheval jaune, à la crinière d'étoupe, et qui mâchait de ses longues dents, à la lueur d'un globe électrique couleur de pervenche, une herbe minuscule qui vous transportait, pour cinq secondes, dans les pacages où sourcillent mille ruisseaux. Mon compagnon caressa le cheval jaune qui frotta doucement son museau grossier, baveux contre le veston d'un gris treillissé, ton sur ton, merveilleusement nuancé, sorte de camaïeu clair d'un extrême raffinement et ajusté, moulé sur le torse aux ateliers de l'au-delà, par l'ombre du plus habile tailleur tchèque de Brooklyn. Une cravate unie, rouge de Chine, un discret diamant, un feutre ras, couleur de lévrier ou de sable, achevaient cette harmonie. Mon évocation flatta l'encolure de la bête, la baisa au frontal, entre les oreilles, puis il me rejoignit en s'excusant. Mais il ne put s'empêcher de dire une fois encore adieu, de la main, à son ami d'occasion qui le suivait du regard, qui oubliait de broyer l'herbe magique.

Plus loin il se pencha au-dessus d'une couffe, barcelonnette rembourrée de persil et d'estragon où dormait un enfant, Moïse charrié par le fleuve vert qui alimente la Ville. Comme l'éclat d'une boutique encore vide mais illuminée à plein eût pu gêner son sommeil, il lui couvrit le visage d'une feuille de salade. Le marmot avait souri sans s'éveiller et entr'ouvert sa bouche où manquait une dent, étant à l'âge du renouvellement de la mâchoire, de la seconde naissance, des premiers grands rêves qui étoffent le repos et multiplient la vie. Celui-ci nous avait vus, de son regard bouché; il avait discerné le jeune dieu vêtu de gris dont les doigts tenaient une palme. En songe toute salade devient palme et toute apparition furtive divinité qu'on

cherchera au jour, qui n'a laissé dans la mémoire qu'un insaisissable évanouissement. Plus loin encore, mon acolyte, mon Maître plutôt, car je faisais figure d'écuyer servant, d'épais figurant de la pénombre, mon Maître, dis-je, jeta à un chien pelé, misérable, un morceau de viscère dérobé à un étal; puis il essuya sa main à sa pochette de linon et l'agita en l'air afin d'en dissiper l'odeur de sang fade et d'entrailles. Le chien accroupi, la carne entre les pattes, frétillait de joie. Il ne se hâtait pas, cependant, de dévorer; il consultait son bienfaiteur de son beau regard humide, tout en salivant; il rampa enfin jusqu'à lui, sans abandonner la bidoche, demeura immobile à ses pieds, en posture d'adoration et lécha ses bottines; car il n'eût pas osé aspirer à ses paumes, à son visage. « Mange, mange », murmura le Promeneur de la terre, l'Envoyé de la Mille et deuxième nuit, en caressant l'échine galeuse de ses doigts soignés, aux ongles en demi-lune. Je n'avais pas encore entendu sa voix; il parlait anglais avec un peu de nasillement yankee et une chaude sonorité chantante, italienne. L'animal engloutit avidement, à cet ordre, un lopin de sa provende. Alors nous nous éloignâmes à pas de loup, au bruit de cette mastication vorace, de ces gorgées hoquetantes où s'assouvissait une faim de trois jours, de cette molle viande déchirée par des canines...

Plus loin encore, en remontant la rue Saint-Denis, je pense, au coin d'un passage noir assez sinistrement illuminé de panonceaux d'hôtels borgnes, une fille happa mon bras en prononçant les paroles rituelles de sa profession. Elle n'était plus très jeune; trente-cinq ans ou quarante, dont vingt de trottoir, qui comptent double. A dix mètres du bec de gaz, cependant, sa boursouflure pouvait passer pour de l'embonpoint et son maquillage pour de la fraîcheur; à mesure qu'on entrait dans la clarté elle vieillissait, d'un mois par décimètre. Soudain elle reconnut mon ami, s'écria : « Lui... lui... » avec une terreur extatique et lâcha mon bras. Elle tremblait de tous ses seins sur ses jambes mal assurées; elle bredouillait des excuses. Je remarquai qu'elle avait des oreilles très belles, d'une élégance racée, où s'accrochaient deux pendeloques de bazar aux rubis faux; il n'est pas de femme si déchue qu'elle ne possède de quoi ravir le plus délicat. « Comment vous appe-

lez-vous? » lui demanda courtoisement, et en français cette fois, celui devant qui elle avait peur d'elle-même. « Ramona... répondit-elle... non... non... pas Ramona... ça n'est pas vrai... je m'appelle Virginie... — Un nom charmant, mademoiselle reprit l'autre; je ne l'oublierai pas... là-bas. — Merci, fit-elle, merci, monsieur... » Elle hésitait à articuler un nom qui lui venait à la bouche. « Chut, chuchota son mystérieux interlocuteur, moi non plus je ne m'appelle plus comme ça. J'ai changé en changeant de théâtre. Au revoir... » Elle fit un signe de croix, à la campagnarde, et cette ribaude pour maraîchers, mareyeurs et coltineurs de gruyères retrouva, le temps d'un éclair, sa face de bambine, de communiante du mois de mai. Les quatre quarts, puis une heure sonnèrent à l'horloge d'un débit de tabac. Nous sortions peu à peu de l'atmosphère des Halles, et la pluie, le vent se dépouillaient, à l'approche des boulevards, de leur saveur potagère, fruitée, sanguine, caséeuse.

***

On se couche tôt depuis la guerre. Passé minuit, Paris retourne à la province, devient une agglomération de chefs-lieux de canton; les chaises empilées interdisent l'entrée des cafés, et le visage hargneux, déjà endormi des garçons, la fatigue de la caissière, qui inspire le respect et la timidité. Les agents cyclistes nous frôlaient de leur vol nocturne, de leur glissement en roue libre, de leur doux ronflement de billes sur les cônes de roulement. Un bloc de vieilles maisons, éventré par les démolisseurs, montrait des traces de cheminées, de papiers peints, de cuisines ripolinées, les vestiges livides, les cadres rompus et rincés de foyers détruits, de vieux bonheurs, de drames secrets. Quelques taxis en maraude écumaient le macadam et tâtaient, pour ainsi dire, le passant près des stations de métro aux grilles fermées, à l'orifice des boyaux inactifs de la ville. Moment nostalgique! Tous les logis saccagés, violés ont abrité des héros de la passion ou du suicide, des crimes longuement mûris, des embrassements inouïs, des pensées sans pareilles, des lampes plus limpides et plus tendres que les lampes de ce soir, des pianos, dont on voit encore le calque contre la paroi, plus chargés de rêverie que

celui de Chopin, des miroirs, révélés par des empreintes de rectangles ou d'ovales, qui ont reflété des existences groupées dans leur champ et aujourd'hui errantes et sans témoins. Tous les chauffeurs qui ralentissent et vous invitent avec l'accent de Moscou sont des princes russes qui expient; l'ivrogne du square, accroché aux grilles, qui insulte une taciturne statue, a vécu au faîte de la grandeur et de la richesse; la mendiante, étendue sur un banc, son cabas de fée Carabosse lui servant d'oreiller, a posé pour Carpeaux, pour Manet, a soupé au côté de comtes affublés de ces titres qui désignent l'incognito des rois. A moi-même, tous mes songes me tissent un passé; je finis, tellement cette heure prête aux belles erreurs, par croire avoir été celui que je devrais être. Une ampoule s'éteint derrière un rideau, au cinquième étage d'une maison noire; la rue s'aveugle. Nous allons toujours.

Promenade qui n'a pas de fin. Gare Saint-Lazare, close de toutes parts, devant laquelle veillent deux bars désolés; cinéma de la Madeleine qui dégorge jusqu'à la chaussée le final mécanique de la séance de nuit; Champs-Élysées dépeuplés où notre pas répond à l'écho d'une charrette et des quatre fers de son percheron, où ce dialogue remplit l'espace vide, des chevaux de Marly à la Marseillaise de l'Arc de Triomphe; quais ténébreux aux ponts marqués de lumignons vert-pistache ou rouge-cerise; places de Montrouge et de Belleville; affiches décollées qui claquent doucement contre les murs et les palissades; passages de chats félinement allongés et de rats en boule; garages aux feux diminués où ronronne, par à-coups, un moteur qui a, peut-être, des cauchemars; déclanchement d'un signal sur la ligne de ceinture, bras métallique qui s'abat, découragé, n'espérant plus de trafic; marteaux d'une équipe de travailleurs des tramways, éclat violent et sifflant, bleu pâle, à étincelles, d'une soudure autogène; frémissement forestier d'un parc que crible l'ondée plus vive et plus glaciale, où les feuilles commencent à succomber à l'automne et à se détacher en vrille, à craquer sous la semelle. Mon compagnon s'arrêtait parfois et chantonnait en sourdine quelques mesures d'une sérénade, d'une romance où abondaient les voyelles chaudes, les a, les o, les consonnes redoublées, les ports de voix, les points d'orgue, les rallentando

expressifs et doucereux. Puis nous reprenions notre chemin. Impasse de l'Astrobale, il m'entraîna fort avant sur le pavé discourtois, cabossé, et se planta longuement devant un garni; il ne se contenta pas, là, d'un bref fragment; il murmura deux couplets entiers, avec leur refrain; ses doigts touchaient les cordes et agitaient le bec d'écaille d'une mandoline de vent. Quand nous eûmes regagné la rue du Cherche-Midi, une boutique de coiffeur, peinte d'un mauve violacé, dont on n'avait pas baissé le rideau de fer, nous offrit, dans l'obscurité de sa vitrine, une tête de cire à l'ondulation permanente, une sorte de cadavre maquillé dont les vagues de la chevelure braveraient les siècles. Cette apparition ramena ma pensée vers l'éternel féminin et la rôdeuse de la rue Saint-Denis dont le tremblement, le balbutiement et la panique me semblaient le plus magnifique hommage que pût souhaiter un virtuose du cœur.

« Rudy, dis-je, Rudy... »

Je ne vous ferai pas l'injure d'imaginer que vous n'avez pas deviné encore l'identité de celui que j'avais, par la concentration de mon esprit, appelé de l'outre-monde incertain à cet univers problématique où nous vivons. Vous avez entendu sa marche de danseur de tango, aux freins puissants et doux, mesuré son ascendant sur les êtres de la création, surpris aussi, peut-être, à travers le brouillard de cette nuit pluvieuse et le désordre de ma narration, son regard illustre, si étrangement déréglé, si voluptueusement asymétrique, de telle sorte que ses yeux, le gauche plus volontaire, le droit plus faible, expriment une dualité plutôt qu'une personne unique et que tous les sentiments s'y peignent à deux degrés, qu'on y lit, en même temps, et sans qu'aucun d'eux mente, la détermination et l'hésitation, la volonté et l'abandon, la domination et le servage, le désir et l'indifférence, la promesse et la réserve, la constance et l'infidélité. Les filles d'Ève adorent cette forme sincère de l'équivoque, et de pouvoir déchiffrer à la fois leur bonheur et leur infortune, d'ajouter les risques du hasard à ceux de l'amour. Vous avez authentifié Rudolph Valentino, pour ses familiers Rudy. Et j'en suis, au moins à titre posthume, l'ayant modelé de mon pouce, de ma méditation.

« Rudy, je n'avais jamais compris jusqu'à ce jour, malgré ce

que je sais de votre vie, de votre carrière, combien les femmes ont de motifs de vous aimer.

— Les femmes moins que les enfants, — répondit-il d'un ton assez grave et presque douloureux; — les enfants moins que les chiens; les chiens moins que les chevaux.

Rudolph maintenant monologuait; j'avais dénoué le silence; sa mort ne se dressait plus, comme une barrière infranchissable, entre lui-même et mon oreille; nous communiquions; et celui que j'avais ressuscité me projetait à son tour dans ce plan supra-terrestre où les hommes n'ont pas accès d'ordinaire; le cerf-volant que j'avais ramené m'enlevait et je souffrais à mon poignet d'une meurtrissure, de la brûlure d'un bracelet de corde. Je secouai le bras pour me débarrasser de cette attache. Mais nous étions bien enchaînés l'un à l'autre par ma téméraire imprudence; seul le froid corrosif de l'aube, qui attaque tout lien, qui favorise les ruptures et les agonies, pouvait nous délivrer de notre mutuel esclavage. A Rudolph, du reste, il semblait peser autant qu'à moi.

— Pourquoi, — gronda-t-il, — m'avez-vous arraché à mon royaume? Pourquoi? Par curiosité vaine. Vous me forcez à reprendre le masque de la comédie. Pareil à ces impresarii, à ces producers qui me torturaient, vous avez crié : *Sois le Valentino que nous exigeons, auquel ce contrat signé de ta main nous donne droit. Ne diffère pas de ce faux toi-même bon pour la photographie et qui assure des dividendes. Cache-toi sur la plaque sensible et la pellicule. Nous ne vendons pas de la vérité; notre achalandage ne réclame que l'imposture.* Contre vous je n'ai pas su mieux me défendre que contre eux. Encore avais-je jadis une arme : le trépas. Dieu me l'a ôtée. Me voici désarmé devant les gens de votre espèce, les bourreaux des âmes.

Je n'essayai même pas de me disculper : il avait raison. J'avais l'intuition, d'autre part, qu'il ne fallait pas l'interrompre. Apprenti sorcier, ayant construit le fantôme, il devenait mon maître; je ne me reconnaissais ni le pouvoir, ni le droit de contrarier ses mouvements. Ses paroles dissolvaient ma volonté et le paysage. Je n'existais plus; la ville, la pluie, le vent n'existaient plus; notre promenade n'avait plus de lieu ni d'époque.

***

— Les femmes, — poursuivit Valentino, — ne m'ont pas aimé. Ni la tendre, ni l'orageuse, ni la dominatrice, ni celle qui m'écrivait de loin, sans oser approcher de moi, ni celle qui s'élançait à mon assaut comme une furie, ni celle qui me confondait avec son ambition, ni celle qui voulait m'engloutir dans son appétit d'humilité, ni celle qui, quand j'avais seize ans, m'attendait sous une charmille, au soir, ni celle qui se couchait sur mon cercueil et s'y déchirait le visage, s'y ensanglantait les ongles. Qu'étais-je, monsieur? Un petit Italien d'aventure, un émigrant qui salue la statue de la Liberté et que les douaniers enregistrent, dont on vérifie la bourse, la santé, qui ne doit faire entrer en fraude ni vices, ni misère. Mais les sondes des policiers et des gabelous ne vont pas loin, elles sont grossières et insensibles. Elles passent, sans broncher, à travers le romanesque, la volupté, la morbidesse, l'art, la nonchalance, l'imagination, le nihilisme, l'inquiétude, l'ardeur paresseuse, le catholicisme méditerranéen, sombre et chaud, décoratif, chargé de parfums, les aspirations vagues et oratoires, le désintéressement fataliste, le mépris des idées roides, les accommodements de l'éloquence et du détachement, l'immoralité enjouée, le goût de la pitié et du sang, l'ironie, la superstition délicate et poétique substituée à la foi rude, les épanchements mélodiques du cœur, la pulvérisation du Dieu de la Bible en myriades de saints, une certaine tiédeur devant le travail, l'argent et l'hygiène, que sais-je encore? Tous les poisons enfin qui conduisent les jeunes peuples, aigres et actifs, dépourvus de faconde et de désespoir, vers la maturité, vers les longues et suaves décadences, vers la jouissance, cet impardonnable crime, du soleil, des fruits, de la vie, vers une mystique indolente du bonheur. J'apportais tout cela, monsieur, dans mes poches, dans ma pauvre valise en fibre de bois, dans mon imperméable fendu aux plis. Ils m'ont laissé entrer, pourtant, les préposés à la garde du Nouveau Monde. Moi et mille autres. Mais moi, c'était plus grave, à cause... à cause...

Il hésita. Je lui soufflai, imitant sa voix, son accent aux toniques appuyées, son léger zézaiement et la ronde cadence de ses phrases sans muettes...

— ... A cause de votre grandeur... de votre génie...

— Ne vous moquez pas, monsieur, — répliqua-t-il avec un peu d'impatience. — Ma grandeur!... Psst... Je n'étais, je vous le répète, qu'un petit Italien d'aventure, ruiné et expédié par sa famille au pays des dollars...

— Votre grandeur cependant. Comment définir la grandeur, sinon par son effet? Un moine parle au carrefour, et les oiseaux se posent autour de lui, occupent les buissons et les branches pour l'écouter, le vent cesse de bruire. Un visage, le vôtre, paraît au milieu de l'écran et chacun a trouvé le dieu qu'il cherchait, surtout les femmes, pour lesquelles Dieu ne se conçoit guère que visuellement, et qui reflètent si naïvement le divin parce qu'elles n'y réfléchissent jamais.

— Un acteur presque dépourvu de tout talent, — répéta-t-il. — Ne vous moquez pas.

— Le génie, Rudolph, n'a pas besoin de talent, au contraire. Il ne s'acquiert pas, ne s'explique pas, il agit. Le cheval des Halles, le chien, l'enfant, l'émoi de la rôdeuse révèlent le secret de votre règne. Est-ce un secret? Non pas. Un fait, une constatation de l'expérience.

— Les femmes ne m'aimaient pas, monsieur, ne me forcez pas à vous le redire. Elles brûlaient de m'opprimer de leur sacrifice, de m'accabler de leur dévouement; elles s'excitaient, elles s'exaltaient à mes dépens : elles déliraient d'elles-mêmes en m'utilisant comme prétexte. Leur fanatisme, leur idolâtrie me contournaient et revenaient les frapper en plein cœur, dans leur chair vive. Près de moi, devant mon image, elles s'imprégnaient mieux de leur propre personne dilatée; elles jouissaient mieux de leur frénésie intime en me l'appliquant, de leur puissance en feignant de l'abdiquer à mon profit. Ce bracelet d'esclavage, qu'elles passaient à leur poignet, il était le signe non de leur servitude, mais de la mienne...

— Rudolph, — m'écriai-je, — pourquoi vous étonner? N'est-ce point le sort coutumier et légitime de l'idole que de dépendre? L'adoration donne des droits à l'adorateur sur l'adoré; l'emblème de vassalité confère une manière de royauté. Comment sortir de notre peau, de notre pensée? Quand nous aimons, nous annexons; quand nous nous sacrifions, nous triomphons par des chemins inavoués. La volupté, la douleur,

et surtout le don de soi que l'on croit faire, sont égoïstes.

— Ah! monsieur, je n'avais jamais songé à cela. Mais j'ai terriblement souffert, garrotté d'hommages, de supplications, dans cette solitude où me contraignait la pression d'une foule impitoyable...

***

Mon interlocuteur s'interrompit. Quoique j'eusse perdu, à ce moment de notre entretien, tout sens de l'espace et de la durée, je me souviens cependant que nous longions alors une haute muraille de soutènement, percée de barbacanes d'où dégoulinaient de minces filets d'eau; j'en reçus un sur mon chapeau. De l'autre côté de la rue, profondément encaissée, s'élevaient des bicoques assez misérables, une gargote, une boutique de réparateur de bicyclettes, une papeterie où l'on vendait sans doute aussi des romans policiers et des journaux. Valentino, devant cette dernière, fit halte et se mit à fredonner, une fois encore, un couplet de sérénade en s'accompagnant de la mandoline invisible et insonore qu'il chatouillait avec tant de vérité que je finissais par l'entendre et par la voir. Puis nous reprîmes notre pérégrination. Au tournant, s'ouvrait une échappée d'arbres fouettés et de plates-bandes, de gazons aux corbeilles de tristes asters.

— Valentino, — dis-je, — à qui adressez-vous cette musique et ce chant de cordes?

Il rit doucement et répondit par une dérobade.

— Discrétion, mon cher, discrétion... professionnelle.

J'étais sur les boulets; j'avais faim; mes cuisses m'entraient dans le bassin et je traînais la semelle. Pour lui, sa foulée n'avait rien perdu de son élasticité souveraine, ni de son velouté. Il avançait à la façon du nageur qui aide le courant favorable, avec le minimum d'usure, du ramier porté qui ménage sagement ses ailes et ne dépense rien de sa vigueur, qui se confie à l'air et l'utilise à petits battements, rares et précis. Chaque banc mouillé, chaque borne, chaque degré d'escalier me tentaient comme des havres de repos. A la fin je m'adossai au fût d'une colonne matelassée d'affiches de spectacles, l'occiput à la Comédie-Française, les reins à l'Opéra.

— Fatigué, hein! — me jeta, avec une compassion condescendante, mon guide.

— Au bout du rouleau, — répliquai-je.

Il alluma une cigarette et reprit :

— Reposez-vous cinq minutes; je vous les accorde. Nous ne devons pas moisir ici trop longtemps. J'ai encore un bon ruban de route à abattre avant le jour.

— Où allez-vous donc?

— Question plaisante, mon cher. Quoi! Vous troublez ma quiétude; vous me commandez de service; je vous obéis. Et vous ne savez même pas... Vous, mon maître, mon créateur...

— Les rôles ont bien changé depuis minuit. Je vous appartiens maintenant.

Il sifflota légèrement et fit claquer son médius sur son pouce; cet éclair de gaîté ne dura guère; il s'assombrit presque aussitôt.

— Pourquoi, — grogna-t-il, — pourquoi m'avez-vous appelé?

— Votre nom, Valentino, votre visage me hantaient. J'avais lu dans un journal qu'on avait célébré une messe à votre mémoire, à Paris, que l'association de vos admiratrices, à Londres, avait organisé des représentations de vos films, réuni des fonds pour les œuvres de charité qui vivent de votre souvenir, augmenté le nombre des lits du pavillon d'hôpital que vous soutenez de votre prestige, envoyé des enfants, en votre honneur, à la campagne, pourvu les malades de douceurs. Vous êtes le seul homme de l'écran qui n'ait pas trépassé avec la dernière projection de son visage. Votre gloire, qui fut instantanée, persiste; elle brave cet oubli qui tombe si vite sur vos pareils, cette mort subite qui les frappe d'ordinaire au seuil de la maturité. Obscurs la veille, illustres le lendemain, obscurs à nouveau, et définitivement, deux jours après : tel est leur sort. Vous, vous déjouez cette loi inexorable de votre art. Une étrange ferveur subsiste autour de votre fantôme; vous opérez des miracles au delà de la tombe, comme un saint. Pour un saint, cela s'entend; il a misé sur l'éternité. Mais vous, vous, Valentino, qui n'avez visé qu'à l'éclat du rayon fugitif, du rayon bref qui ne laisse pas de trace, qu'à ce passage d'ombre et de lumière si vite absorbé par la toile blanche, à cet éblouissement éclos des ténèbres,

et dévoré par elles aussitôt, vous, Valentino, qu'une chance d'immortalité, au moins provisoire, flotte encore sur votre cendre, voilà qui consterne mon jugement! Que le désir universel, qui vous a pour ainsi dire déifié, ne cesse pas de veiller sur votre tombe, ne s'éteigne pas avec le crépuscule de son objet, continue à vous corporifier et à se nourrir de vous, voilà qui saccage ma pauvre logique! Vous avez cent mille veuves fidèles par le monde, cent mille fiancées qui ne désespèrent pas encore... Je songeais, ce soir, en musant près des Halles, à ces mystères, à cette énigme de notre siècle de mécanique et d'irrationnel, de calcul et de délire. Votre pensée s'emparait de moi; ainsi ai-je fini par m'emparer de vous, par vous subjuguer. Et à cette heure, au bout de cet enchaînement de réversibilités, je dépends de votre bon plaisir.

Rudolph m'écoutait en hochant la tête; il fumait négligemment; son regard à double expression, où se peignaient l'impatience et la patience, la tranquillité de la halte et la soif de mouvement, se baissait vers le sol luisant, composait, avec sa figure aux traits simples et bien en place, un ensemble d'une disparate séduisante. Cette ambiguïté frappe parfois dans les têtes de pierre, aux yeux à peine dépareillés, des très vieux dieux adolescents qui ont longtemps dormi sous la terre, qui ont vu deux mondes, le nôtre et un des autres. Ils nous apportent des messages incompréhensibles; ils nous attachent à des énigmes. Très humains de masse et d'ossature, ils échappent cependant à l'humanité et l'inquiètent; ils font lever, du fond de l'âme et de la chair, des rêves qui datent de loin, d'avant le langage, des temps de la confusion des espèces et des races, de l'origine des instincts. Des rêves que les mots ne peuvent détruire en les désignant, contre lesquels nous ne possédons pas de sortilèges.

— Allons, — dit-il, — allons, nous n'avons plus qu'une heure.

Je quittai l'appui des placards gorgés d'eau; j'emboîtai le pas à mon compagnon. Ce repos m'avait fait du bien et, malgré la raideur de mes jointures, quoique mes entrailles criassent famine, je suivais en somme le train assez aisément; ma fatigue se noyait dans l'endolorissement de mes muscles.

— Monsieur, — reprit Valentino, — mon existence, quand

je la subissais, était une incohérente bagarre, un indéchiffrable chaos. Aujourd'hui ma mort l'éclaire et lui prête un plan, de l'ordre, un rythme. C'est comme la bande qu'on tourne et qui n'a ni continuité, ni liaison, qui n'offre qu'une arlequinade, qu'une mixture presque démente, un amoncellement de débris et de ruines, une poussière de fragments. Puis un monteur ordonne la mosaïque, coupe et colle, arrondit les séquences et cette dispersion devient un tout, cette anarchie court vers un but, se condense, acquiert du nombre et un sens. Ainsi, monsieur, de ma carrière; je la découvre depuis que je la contemple en raccourci et du point de vue du spectateur... Je n'ai eu que deux qualités, antinomiques d'apparence, mais poussées à un degré peu commun : le manque de maîtrise sur moi-même, l'ascendant sur les autres. Faible, irrésolu, flottant parmi ce monde d'acier, démuni de toutes les armes qui peuvent assurer la victoire, j'ai vaincu cependant, à cause peut-être de cette faiblesse, de cette irrésolution. En un temps où tous se guindent et se ferment, aiguisent et trempent leur volonté, je me suis contenté de rayonner. En un siècle où le divin a honte et se cache, je l'ai étalé ingénument, au risque du ridicule. Les hommes d'aujourd'hui sont secs, limités à leur surface, ils n'ont pas d'auréole; ils la retiennent comme une émanation qu'on ne doit pas laisser échapper en bonne compagnie; ils ne franchissent jamais leur épiderme et restent chez eux, terriblement solitaires; ils inventent des machines, organisent l'univers, gagnent de l'argent, mais ils ne meublent pas l'air autour d'eux-mêmes; ils ne secrètent pas d'atmosphère. Au milieu d'un paysage, près d'une femme, ils demeurent nettement circonscrits; ils observent les distances; ils ne se mélangent pas; ils ne s'accouplent pas, au moins par la chanson du sang, l'avivement de l'odeur, le gonflement et la sublimation de l'âme; ils se sont dépouillés de leur naïveté et de leur chaleur, de leur frange et de leurs effluves; les choses ne les aiment plus parce qu'ils se défient d'elles, n'exercent sur elles que leur appétit d'exploitation, leur cruelle morale de l'acte et du rendement. Moi, qui ne suis qu'un pauvre garçon sans malice, un compagnon des arbres, des êtres, des objets, la lumière m'aime. Puisque je n'ai jamais essayé ni de comparer, ni de

comprendre, ni d'imposer ma forme, ni de me soustraire, de m'emmurer, elle m'a favorisé à l'égal de l'animal, du feuillage, de la source, elle m'a donné à l'écran ce rôle de vedette qu'elle réserve d'ordinaire au brin d'herbe ou au rayon de soleil. Elle a rencontré, m'environnant, cette enveloppe impalpable où elle éprouve tant de délices à se nuancer, à se diversifier, cette effusion que mes contemporains rétractent si avarement...

— Sans doute, — acquiesçai-je, — sans doute... Mais les femmes?...

— Les femmes... Ah! celles-là...

Il cessa de s'épancher pendant quelques foulées; ma question l'avait rendu nerveux, presque hostile. Ce héros de l'amour préférait ne pas se souvenir de celles à qui il devait l'universalité de sa gloire. Enfin il se domina et poursuivit :

— Les femmes! Ah! monsieur, si j'avais pu concevoir quelque vanité de mes succès, cette intelligence sans défaut dont on se trouve pourvu dès qu'on a passé la frontière du provisoire, dès qu'on est entré dans l'éternité, aurait vite dissipé mon illusion. J'ai profité de circonstances économiques, voilà tout, de l'expansion impérialiste et industrielle des peuples du Nord. L'idéal romanesque, par contre-coup, s'est déplacé vers le Sud. Les femmes de la race conquérante, celles même qui déterminent le goût et la mode, cherchent un dédommagement à leur félicité et l'abondance de leur foyer, à la réussite excessive de leurs maris ou de leurs amants. Pour se délivrer, au moins en songe, de ces maîtres qui leur dispensent la puissance, qui leur refusent cette ivresse de protection dont elles regorgent, cet excitant à une langueur ardente qu'elles réclament, elles ont besoin du héros le plus opposé, le latin, le brun, l'indolent, le chaleureux, l'antipode de cet athlète à peau laiteuse et sans regard, chaste et malhabile à l'amour, qui contrôle les marchés du globe, mais non les rêves adverses de la couche conjugale.

— Les valeurs diurnes, — dis-je, — n'obéissent pas au même Seigneur que les nocturnes. Le Méditerranéen rusé, qui perce les tromperies féminines et ne le leur laisse pas deviner, le vieux maître des gynécées clos, rompu à leurs subtilités physiques et sentimentales, triomphe, passé minuit, du Yankee can-

dide, à la brutale innocence, et qui ne comble jamais entièrement sa partenaire, ne remplit jamais tout à fait l'intervalle qui sépare le désir de l'ambition, le bonheur de la volupté, le confort des sens de leur folie, le lit du gouffre. Aussi se glisse-t-il, ce voleur aux longs cils, à la prunelle sombre, entre les étreintes les mieux soudées et dérobe-t-il à ses vainqueurs la plus belle part de leurs possessions amoureuses. Heureux les jeunes gens de ce temps à qui la Providence a accordé une pigmentation sombre, un pelage d'ébène, une musculature quelque peu chétive, une âme riche des détours d'une civilisation si antique qu'elle en devient comme une primitive nature, et la science, héritée des anciennes polygamies, renforcée par le catholicisme, du péché Le royaume des belles puritaines aux jambes longues, à la poitrine haute, aux cuisses en fuseau, à l'esprit nourri de la Bible et révolté contre elle, aux artères irriguées d'eaux minérales officielles et de cocktails clandestins leur appartient. Et comme ce sont elles qui décident des engouements, leurs sœurs inférieures les imitent, la bourgeoise de Paris, la dactylo de Londres, la modiste de Vienne, la Scandinave brûlante comme la neige au soleil, la Berlinoise nudiste, la Hollandaise dorée à Java, la Juive acclimatée qui cimente les interstices de la société européenne... La femme que nous avons choisie nous trompe toujours avec un mythe, fabrique nos enfants avec un collaborateur que nous n'avons pas désigné : Achille, David, Roland, Amadis, Léandre, don Juan, Tristan, Pelléas, Valentino. Un seul reproducteur assure toujours, en un temps déterminé, la continuation de l'espèce; son ombre flotte sur tous les couples, sur toutes les unions; il est le principe fécondant et ne se sert que par courtoisie, pour débrouiller une besogne innombrable, de notre grossier ministère... Ah! Rudolph, mon regard embrasse, ce matin, un immense horizon de langueurs, de caresses, de mensonges, de vérités, de dissimulations, d'aveux. Vous vous dessinez chaque soir sur une infinité d'écrans obscurs, plus mystérieux que ceux des cinémas, et où il n'est pas facile pour un homme de vous rejoindre, même quand il vous presse, en quelque sorte, entre ses bras et qu'il boit votre souffle sur une bouche qui dissimule et ne prononce pas votre nom...

J'avais oublié ma fatigue, je bondissais comme un cerf; je

bouillais d'une sorte d'érotisme cosmique assez naïf, je l'avoue. Je me substituais à l'*Amant*; je sentais naître en moi la race et l'épanouissement des grands séducteurs, de ceux qui ont drainé les cœurs, peuplé les nuits, élevé pendant le temps de leur éclat, la température féminine, précipité le pouls des poètes, ceux dont nous sommes les fils légitimes. Je saluais mes pères, Achille, Amadis, Tristan de Léonois, don Juan, Antony, Roméo, Hernani, Chérubin, Byron. Clairs ou sombres, métaphysiques ou charnels, innocents ou corrompus selon les siècles, ils m'ont engendré de mères maigres ou grasses, libres ou dévotes, angéliques ou damnées, ondulées ou lisses, qui montraient leurs seins ou leurs dos, leurs jambes ou leur gorge... Soudain j'éclatai de rire :

— Valentino, — m'écriai-je, — je comprends, je comprends... Non seulement vous comblez nos compagnes, mais vous nous admettez encore à la participation de votre gloire. Par vous tout mâle frémit d'orgueil et se surpasse, se conçoit comme un héros. Les miettes de votre table peuvent alimenter une destinée commune et lui procurer quelques minutes d'omnipotence et de jubilation, la hausser un moment à ces sommets où vous résidez. Garde-t-on rancune à un dieu de quelques incursions dans nos domaines, surtout quand le dieu a revêtu notre forme, quand il ne nous prend que du terrestre et nous échauffe passagèrement de sa divinité? Qu'une femme nous abuse, la belle affaire! Vous les abusez toutes. Vous, c'est-à-dire nous, vos délégués, vos subrécargues...

***

Je me retournai vers mon compagnon afin d'admirer l'effet de ma harangue; mais j'avais parlé à la façon des prophètes amateurs, pour moi seul. Il était debout; il ne m'entendait pas; il avait minci, s'était allégé; la brise glaciale, le pleuvotement et une clarté blanchâtre le traversaient presque. Un coq citadin poussa son cocorico étranglé. Le jour s'accoudait, comme disent les romans d'un autre âge, aux balcons de l'Orient. Un jour couard, un balcon sale, tendu de nuées. Les pavés résonnaient sous les camions à plate-forme ou à ridelles qui s'engouffraient dans une place entourée de hautes mai-

sons modernes, posées comme des blocs de briques ou de ciment blafard. Nous nous trouvions à l'issue d'une ruelle d'ateliers, de vitrages, de dépôts de pièces détachées, d'accumulateurs, de bidons de pétrole. A cet endroit la ville refoulait peu à peu les baraquements, les écuries provisoires et les relais de moteurs. Lieu incertain et de transition dans la lumière sournoise. Des affiches de cirque, face à nous, couvraient une clôture de chantier de lions trempés, d'écuyères, de trapézistes à paillettes. Un garagiste tournait la manivelle de son rideau de fer, ainsi que celle d'un orgue de barbarie; mais rien ne chantait. Le vent d'une voiture de livraison fit vaciller Rudolph. Il n'adhérait plus à la terre; aucune magie désormais ne pouvait le retenir; son reflet tremblait sur un distributeur d'essence couleur d'océan lunaire ou d'étain, que frappait l'aurore grise.

— Rudolph, — dis-je, — Rudolph...

Il essaya de modeler la mandoline entre ses mains; il chercha une note au fond de sa gorge.

— Ménagez votre dernier souffle, — repris-je, — ne tentez pas Dieu.

— Une encore, — murmura-t-il d'une voix sans timbre, sans articulation, qui n'était qu'une charpie de syllabes, un brouillard de sons, — une encore... Celles-là seules m'aiment, ces veuves un peu surannées qui ont eu des malheurs, ces demoiselles qui dirigent des commerces distingués, librairie, maroquinerie, confiserie fine, ces dames comptables au cœur malmené du sort, ces divorcées incomprises, inconsolables, ces maîtresses de piano ruinées par le phonographe et la T. S. F. et qui jouent du Schumann devant une photographie voilée de crêpe... celles-là seules... Chaque fois qu'un fou m'évoque, j'en profite pour passer sous leurs fenêtres... pour...

Les doigts de sa main gauche heurtèrent faiblement les cordes; à sa droite tremblait le bec d'écaille; sa bouche aphone lança une haleine de silence où l'on pouvait deviner un *Adio*, un *Tanta bellezza*, ou quelque chose d'approchant. Au septième étage du building de ciment une ampoule s'alluma. Il acheva sa phrase.

— ... Pour donner un rêve en remerciement de... Là-haut, elle a entendu... elle consulte sa montre... elle peut dormir un

moment... à l'aube il y a beaucoup de pensées qui errent entre la nuit et le jour... elle peut dormir un moment... avec...

L'ampoule s'éteignit sous la corniche du couronnement. Pendant quelques secondes, je me plus à imaginer cette femme délicatement fanée, au visage travaillé par le temps, aux seins plus jeunes que le regard. Quand je baissai la tête, Valentino avait disparu; il ne restait de lui qu'une brume au contour vague, une allusion humaine dans le distributeur d'essence sourdement argenté. Je jurerais pourtant que cette dilution de fantôme me parla encore et qu'elle soupira :

— Pourquoi elles m'ont aimé... Ah! elles savaient bien, monsieur, que je mourrais jeune... elles ne se trompent jamais... elles flairent de loin la mort, cette rivale... elles choisissent toujours le même préféré... elles savaient bien...

Je ne percevais plus rien, ni formes ni sons. Une sentence d'Héraclite d'Ephèse me revint à la mémoire : *Hadès ne diffère pas de Dionysos.* Un bistrot matinal déverrouillait ses panneaux. Je m'y précipitai. Avec du pain, du fromage, du café, je me mis gloutonnement à me fabriquer du sang, du poids, de l'opacité, de l'inintelligence des choses déliées, des défenses, enfin, contre la mort.

ALEXANDRE ARNOUX

LES ÉTRANGERS EN FRANCE

La France est devenue un des premiers pays d'immigration et la présence sur son territoire d'une population de 3 millions d'étrangers soulève de graves problèmes. Sans doute la venue d'étrangers dans notre pays n'est pas un fait nouveau, mais l'immigration actuelle diffère profondément de l'immigration du passé, à la fois par sa nature et par son volume.

Elle diffère d'abord par sa nature. Jusqu'au début du XIXe siècle l'immigration étrangère en France est surtout alimentée par des commerçants, ingénieurs, artistes, ouvriers et artisans habiles de l'industrie étrangère. Les encouragements donnés par nos rois à l'entrée des immigrants visaient à attirer en France moins des travailleurs ordinaires que des spécialistes, des cadres, pour stimuler l'ardeur des nationaux et faire leur éducation par l'exemple. C'est surtout le souci d'enrichir et d'embellir le royaume, le désir d'amener à l'économie nationale des activités et des procédés nouveaux qui les incitent à favoriser l'immigration. Par ce caractère éducatif l'immigration sous la monarchie diffère totalement de l'immigration actuelle, qui est, au contraire, une immigration de masses ouvrières dans un pays de cadres. Aujourd'hui ce sont les bras, non les têtes, qui viennent en France. L'immigration de *quantité* a remplacé l'immigration de *qualité*.

L'importance de l'élément ouvrier dans l'immigration actuelle ressort du très grand nombre de salariés en regard du petit nombre de patrons étrangers. En 1926, sur 1 400 000 travailleurs étrangers il n'y avait que 143 000 chefs

d'établissements contre 1 200 000 salariés. Sur 100 étrangers actifs, il y a 70 ouvriers, 8 employés et 10 patrons, alors que sur 100 Français actifs on ne compte que 40 ouvriers, soit presque 2 fois moins, et 30 patrons, soit 3 fois plus. Le caractère ouvrier de l'immigration s'affirme encore par la nature des activités qui l'utilisent. Alors que les professions libérales, le commerce et la banque n'ont que 6 p. 100 d'étrangers dans leur population active, les mines et les carrières en comptent 33,7 p. 100, les industries 10 p. 100 et les services domestiques 9 p. 100. La plupart des ouvriers étrangers sont d'ailleurs des manœuvres, sans spécialité. A peine le quart des ouvriers immigrés sont employés comme spécialistes, ce qui fait dire à la presse étrangère que nous les utilisons comme « nègres-blancs ».

Le changement de nature de l'immigration explique son changement de volume. Elle s'est accrue depuis le milieu du XIXe siècle dans des proportions considérables. L'immigration du passé apparaît bien faible à côté de l'immigration des grandes masses prolétariennes que nous connaissons aujourd'hui. Le nombre des étrangers en France, de 370 000 en 1851, soit 1 p. 100 de la population totale, passe à 1 100 100 en 1900 et à 3 000 000 en 1931, soit 7 p. 100 de la population.

On sait les causes de ces modifications profondes de l'immigration en France. Notre pays perd au XIXe siècle sa situation démographique privilégiée et cesse d'être le plus grand réservoir d'hommes de l'Europe. La population, anémiée par la restriction des naissances, cesse de s'accroître dans le même temps où le régime industriel multiplie les besoins de main-d'œuvre. La guerre, qui enleva à la France près de 3 millions de travailleurs et lui laissa une œuvre de reconstruction considérable, accrut d'autant la pénurie de main-d'œuvre. D'autre part la situation de la France était exceptionnelle. Seule, elle apparaissait pauvre en hommes et riche en possibilités de travail dans une Europe pléthorique et économiquement diminuée. Et tels étaient les besoins de part et d'autre que la France dut solliciter et recruter des travailleurs, cependant que les pays surpeuplés durent encourager et organiser l'émigration.

***

L'organisation de l'immigration et la suppression des mouvements migratoires libres sont les caractéristiques essentielles de l'immigration actuelle. La liberté individuelle et le laisser faire du XIXe siècle ont été possibles tant que les phénomènes économiques sont restés à la mesure des individus. Aujourd'hui le développement et l'extension de ces phénomènes relèvent trop de l'intérêt général pour que l'État n'intervienne pas. Ici, comme dans bien d'autres domaines, la liberté individuelle disparaît, tend à se soumettre aux réglementations nationales et internationales. Ainsi se trouve compromis un des droits essentiels de l'individu : le droit de circuler et de choisir le lieu et la nature de son travail.

Deux grands services administratifs s'occupent en France de l'immigration : le service de la main-d'œuvre étrangère au ministère du Travail et le service de la main-d'œuvre agricole. Ces deux services ont des postes frontières qui reçoivent les émigrants et les soumettent à un contrôle sanitaire et professionnel. Ils ont, d'autre part, des contrôles régionaux à Paris, Metz, Lille, Strasbourg, Lyon, Marseille, Nantes, Toulouse et Bordeaux, où des contrôleurs-interprètes assurent le contrôle, la surveillance et la protection de la main-d'œuvre étrangère par des visites dans les établissements. En dehors de ces deux grands services, il y a la Commission interministérielle de l'Immigration qui est chargée de préparer et de contrôler l'application des traités et conventions d'immigration avec les pays étrangers, et le Conseil National de la main-d'œuvre qui donne son avis sur toutes les questions concernant la main-d'œuvre nationale et étrangère.

A côté des services administratifs existent des associations patronales qui s'occupent des opérations matérielles de recrutement, de sélection professionnelle et médicale, de transport et de répartition. La plus importante est la Société Générale d'Immigration agricole et industrielle qui opère pour le compte de la plupart des grands employeurs (Comité des Houillères, Office Central de la main-d'œuvre agricole, Union des Industries métallurgiques et minières, Association des fabricants de sucre, etc.).

Comment fonctionnent ces services administratifs et patronaux? C'est le placement, si paradoxal que cela puisse paraître, qui constitue la première opération de l'immigration organisée. La demande de l'employeur, transmise directement ou par l'intermédiaire d'un groupement patronal tel que la S. G. I., indique le nombre, les spécialités, le salaire, le temps de travail, les engagements en cas de maladie, etc., le tout suivant le modèle du contrat-type conforme aux stipulations diplomatiques. L'administration vérifie s'il n'y a pas de disponibilités sur le marché du travail en France et, après visa, transmet la demande au gouvernement étranger pour exécution, ou, lorsqu'il n'y a pas de recrutement organisé dans le pays d'immigration, aux postes frontières qui reçoivent les émigrants désireux de travailler en France. Ainsi l'équilibre du marché est assuré, le chômage et la concurrence en partie évités. Et le placement se trouve assuré avant même le recrutement.

Le gouvernement étranger fait effectuer le recrutement suivant des méthodes qui varient avec chaque pays. En Pologne et dans la plupart des pays d'Europe Centrale, c'est la Société Générale d'Immigration qui, d'accord avec les administrations locales, assure le recrutement et la sélection médicale et professionnelle. La sélection médicale élimine environ le tiers des sujets. La sélection professionnelle est faite par des hommes expérimentés qui, par l'examen des certificats de travail, par un interrogatoire rapide sur les connaissances professionnelles et sur les occupations antérieures du candidat vérifient, s'il est bien du métier. L'examen des paumes et des doigts, la recherche des déformations et des usures de la peau causées par l'usage des mêmes outils, les petites traces bleues sur le front des mineurs-piqueurs, le hâle des paysans, etc., sont autant d'indices qui permettent une rapide vérification. Toutes ces opérations sont faites avec célérité. En une seule journée dans les centres de Myslowice et Weirehowo (Pologne), médecin et recruteur doivent inspecter de 500 à 600 individus nécessaires à la formation d'un convoi.

A la frontière française, dans une quinzaine de postes essaimés autour du pays, les services administratifs opèrent un triple contrôle :

1° sanitaire, grâce à un service médical comprenant : salles de visites, douches, vaccinations, chambre d'isolement;

2° professionnel, grâce au contrôle des agents des Ministères du Travail et de l'Agriculture qui vérifient la régularité des contrats, exercent leur droit de regard sur la répartition en France et assurent l'embauchage et le placement des ouvriers étrangers qui se présentent spontanément à la frontière pour travailler en France;

3° de police, par le commissaire de police spéciale qui vérifie très rapidement les pièces d'identité, les photographies, etc.

Durant toutes ces opérations de contrôle, les émigrants sont hébergés par les soins de l'administration.

Le travailleur étranger, une fois installé en France, reste sous la surveillance des contrôleurs et de la police. L'ouvrier étranger, théoriquement, ne peut changer ni de place, ni de profession sans autorisation. Ainsi, se développe une nouvelle forme d'étatisme, qui s'étend à la répartition professionnelle et géographique de la population.

Il ne faudrait pas croire cependant que les services administratifs régissent toute l'immigration étrangère en France. Nombre d'étrangers entrent dans notre pays sans passer par un des bureaux frontières. Certaines frontières, comme la frontière belge, sont ouvertes au flot journalier des travailleurs sans qu'aucun contrôle puisse être effectué. Il y a tous ceux qui entrent munis d'un passeport de voyageur et qui, une fois en France, cherchent du travail. Il y a la foule des petits artisans et négociants qui, n'étant pas classés comme ouvriers, entrent librement. Il y a là un apport extrêmement important, notamment de Juifs de toutes nationalités et de Levantins, qui s'entassent dans les centres urbains où ils concurrencient aisément le Français. Sur 27 000 Grecs et Arméniens entrés de 1921 à 1926, seulement 1 100 avaient été contrôlés. Il faut ajouter enfin un certain nombre d'entrées irrégulières provenant de l'activité d'agences d'émigration clandestines.

Il est impossible de délimiter les travailleurs entrés en France sans contrat régulièrement autorisé. L'administration, en période normale, se contente, devant les besoins de main-d'œuvre et les sollicitations des employeurs, de régulariser

la situation de ces travailleurs quand elle en a connaissance. Elle recourt rarement au refoulement, d'ailleurs onéreux et peu efficace. Le nombre des régularisations ainsi effectuées donne une idée de l'importance de l'immigration non contrôlée : dans la seule année 1928 il y eut 32 136 demandes de régularisations, dont 21 620 furent accordées. En 1929 il y en eut 43 900, et en 1930 près de 60 000 ! L'immigration non contrôlée fournit donc un contingent très important que l'on peut estimer au tiers de l'immigration totale et qui oblige à majorer fortement les chiffres officiels des entrées en France.

L'organisation et le contrôle de l'immigration permettent d'adapter assez étroitement celle-ci à la vie économique du pays. Le mouvement des entrées annuelles de travailleurs en France depuis la guerre est caractéristique à cet égard :

1920	201 000	1926	162 000
1921	81 000	1927	64 000
1922	195 000	1928	97 000
1923	271 000	1929	179 000
1924	263 000	1930	221 000
1925	104 000	1931	102 000
1932	60 000		

Ainsi les années de crise économique (1921, 1927, 1932) voient une réduction considérable du nombre des entrées d'étrangers. Et même, si l'on tient compte des rapatriements, on constate, comme en 1927 et 1932, un *excédent des sorties* sur les entrées[1]. De sorte que l'on peut mesurer l'économie des chômeurs que la main-d'œuvre étrangère permet à la France en période de crise, à la diminution correspondante de l'immigration. En 1921, 1927 et 1932, la réduction de l'immigration allège de 150 000 à 200 000 travailleurs le marché national du travail. L'immigration est ainsi devenue le baromètre de l'activité économique de la France. La main-d'œuvre étrangère constitue tour à tour l'appoint ou la soupape de sûreté du marché du travail. Elle lui donne une souplesse et un pouvoir d'adaptation exceptionnels qui n'ont pas peu con-

1. Pour l'année 1932 qui vient de s'écouler les sorties contrôlées s'élèvent à près de 100 000 contre 60 000 entrées, soit un excédent de sorties de 40 000 environ. En réalité comme le contrôle des sorties est très difficile, il n'est pas exagéré d'estimer à 100 000 ou 120 000 l'excédent des sorties en 1932.

tribué au rapide redressement de la France d'après-guerre, en lui évitant en grande partie les lourdes crises de chômage qu'ont connues ses voisins.

Cependant il convient de remarquer que les crises économiques n'arrivent pas à arrêter complètement le mouvement des entrées, de sorte que l'immigration continue même actuellement. En 1932, malgré le chômage, il été introduit environ 60 000 travailleurs étrangers, les trois quarts pour l'agriculture. C'est qu'il est impossible de reclasser la main-d'œuvre inemployée dans les activités qui en ont besoin. Toutes les tentatives pour employer dans les mines de l'Est ou dans l'agriculture les chômeurs de la région parisienne ont échoué.

Pour la même raison la population étrangère en France ne diminue pas autant qu'on le croit communément en période de crise : elle cesse simplement d'augmenter, quitte à s'accroître plus rapidement une fois la crise passée. Les travailleurs étrangers, outre qu'ils n'éprouvent aucun désir de retourner dans leur pays où ils ont encore moins de chance de trouver du travail ou des allocations de chômage, assurent, en général, des travaux que les Français même chômeurs n'accepteraient pas.

***

L'organisation de l'immigration, l'extension de l'aire du recrutement, ont apporté des modifications profondes dans la composition de la population étrangère en France au point de vue des nationalités. En 1926, sur 2 505 000 étrangers, il y avait 760 000 Italiens, soit 31 p. 100; 326 000 Belges, soit 13 p. 100; 322 000 Espagnols, soit 13 p. 100; 310 000 Polonais soit 12 p. 100; 123 000 Suisses. Puis venaient 72 100 Africains, 69 000 Allemands, 67 000 Russes, 43 000 Asiatiques, 33 000 Tchécoslovaques, etc. De ces chiffres ressort l'importance des éléments des pays voisins : Italie, Belgique, Espagne, Suisse, Allemagne. Mais si l'on compare ces chiffres à ceux de 1911 on constate un recul très marqué de ces immigrations. Alors que les Italiens constituaient à cette époque 36 p. 100 de la population étrangère, ils n'en donnent aujourd'hui que 31 p. 100. Les Belges qui donnaient 24 p. 100 de l'immigration

en 1911 n'en donnent que 13 p. 100 aujourd'hui! De 1921 à 1926 la population belge en France s'est réduite de 20 000 unités et de 40 000 par rapport au chiffre de 1886. Les Espagnols de 1921 à 1926 voient leur proportion dans la population étrangère tomber de 17 à 13 p. 100. Par contre on constate un accroissement considérable de la proportion des éléments slaves et exotiques. Les Polonais, qui en 1921 ne représentent que 3 p. 100 du total des étrangers avec 46 000 unités, en représentent 12 p. 100, soit 4 fois plus en 1926 avec 310 000. En 1931 ils occupent le second rang, avant les Belges et les Espagnols, et tendent à se rapprocher des Italiens par le nombre. Les Russes doublent leurs effectifs et leur proportion de 1921 à 1926. Les Tchécoslovaques quintuplent les leurs. Plus considérables encore sont les augmentations concernant les Grecs qui de 1911 à 1926 sextuplent leurs effectifs, les Turcs et les Arméniens qui triplent les leurs, les Africains qui passent de 3 000 à 72 000, soit 24 fois plus et les Asiatiques qui s'élèvent de 1 400 en 1911 à 43 000 en 1926, soit 30 fois plus.

Ce recul de l'immigration des éléments les plus évolués devant l'immigration des éléments plus frustes est fort ancien. L'étude des variations de la composition de la population étrangère en France depuis un demi-siècle fait apparaître successivement la prédominance et le déclin des trois grands éléments ethniques d'Europe : 1re germanique, 2e latin, 3e slave. Au milieu du XIXe siècle le groupe allemand-belge-suisse, où domine l'élément germanique, constitue à lui seul plus de la moitié de la population étrangère. En 1851 les Belges sont deux fois plus nombreux que les Italiens, et les Allemands 2 fois plus nombreux que les Espagnols. A partir de la fin du XIXe siècle les éléments nordiques reculent devant les éléments méridionaux. De 1880 à 1911 les Belges perdent la moitié de leurs effectifs, cependant que, par suite de la nature de plus en plus ouvrière de l'immigration, les Latins, qui fournissent de gros travailleurs manuels, prennent une importance croissante. En 1913 Espagnols et Italiens constituent les trois quarts de la population étrangère. Puis à partir de 1921 les éléments d'Europe Centrale et Orientale (Polonais, Tchécoslovaques, Russes, Balkaniques) et les éléments africains et

levantins prennent peu à peu le premier rang dans l'immigration.

Ici apparaît le phénomène de la diminution progressive des mouvements migratoires chez les peuples évolués que le développement de la civilisation (bien-être matériel, faible natalité, lois sociales, etc.) tend à immobiliser, cependant qu'il oblige à attirer pour les gros travaux manuels les races lointaines les moins évoluées et non encore fixées par le bien-être d'un niveau de vie supérieur. Cette évolution a pour conséquence de rendre plus difficile l'assimilation d'éléments davantage dépaysés et de diminuer la qualité des travailleurs. Mais elle permet un dosage plus varié des populations étrangères et diminue les risques qu'entraîne le fait d'être tributaire d'une seule source d'émigration.

***

La population étrangère ne se répartit pas également à travers le pays. Deux grandes voies d'entrée apparaissent particulièrement suivies par l'immigration en France : la frontière du Nord et la côte méditerranéenne. L'une qui ouvre sur l'Europe du Nord et l'autre sur le monde méditerranéen. Aussi les 7 départements du littoral méditerranéen et les 6 départements de la frontière du Nord comptent-ils plus d'un million d'étrangers, soit plus du tiers de la population étrangère en France. En général les immigrés restent cantonnés dans les régions frontières et dans les centres industriels et urbains. Quatre grandes régions se distinguent par l'importance de leur population étrangère; ce sont : la région méditerranéenne avec 650 000 immigrés en 1931; la région parisienne (Seine, Seine-et-Oise et Seine-et-Marne) avec 620 000 étrangers, la région du Nord avec 520 000 et la région de l'Est avec 322 000 étrangers.

Toutefois on note depuis la guerre une tendance à la dispersion à travers tout le pays. La population est moins concentrée que par le passé à la périphérie. Les causes favorisant les régions frontières au point de vue de l'immigration : voisinage, similitude de mœurs, de climat, de travaux, etc., ne jouent pas pour les nouveaux immigrés recrutés et importés des

pays éloignés. L'immigration organisée vise désormais à assurer le ravitaillement en hommes de tous les centres d'activité quelle que soit leur distance des frontières. En un mot l'immigration actuelle tend à une localisation plus nettement économique, par opposition à la localisation plus géographique et physique d'avant-guerre. De là depuis 1911 un accroissement considérable de la population étrangère dans la France intérieure, notamment dans les régions minières et métallurgiques du centre et de l'ouest et dans les régions dépeuplées du sud-ouest, de Normandie et de Bourgogne. De sorte que les départements où la population étrangère était jadis la plus faible sont ceux qui depuis la guerre accusent la plus forte augmentation proportionnelle. De 1911 à 1931 treize départements, tous situés à l'intérieur, ont vu leur population étrangère plus que décuplée : Saône-et-Loire, Cantal, Puy-de-Dôme, Creuse, Loiret, Cher, Calvados, Ardèche, Tarn-et-Garonne.

Cette localisation économique de la population étrangère ne va pas sans amener un nouvel aspect de géographie humaine. Les centres d'activité deviennent des centres de populations étrangères. Il s'y crée des cités étrangères, des noyaux allogènes qui souvent dépassent la population française et apparaissent isolés au milieu du pays. Certains centres industriels se sont même développés avec une rapidité foudroyante, grâce à l'apport massif de l'élément étranger. En Meurthe-et-Moselle, par exemple, à Auboué, sur 5 000 habitants il y a 2 950 Italiens et 800 Polonais; à Jœuf-Homécourt sur 17 000 habitants il y a 8 200 Italiens et 2 800 Polonais; à Mancieulles sur 2 500 habitants il n'y a pas 400 Français. A Homécourt, sur 254 naissances en 1927, la moitié provenaient de familles italiennes, 34 de familles polonaises et les 93 autres se répartissaient entre diverses nationalités dont la française. Même phénomène d'apport massif étranger dans l'arrondissement minier de Béthune (Pas-de-Calais) qui compte plus de 135 000 étrangers groupés dans les cités des centres miniers. Sallaumines a 8 500 étrangers et seulement 7 500 Français; Libercourt a 2 000 étrangers et 2 400 Français. Même phénomène dans les régions où les nouvelles industries d'électrométallurgie et chimie se sont développées. Villard-Bonnot

dans l'Isère, sur 5 440 habitants compte 5 300 étrangers soit 95 p. 100; Charvieu accuse 60 p. 100 d'étrangers; Livet-et-Garet 46 p. 100, etc. Bien d'autres régions industrielles connaissent des îlots semblables. On en trouve même dans les campagnes, notamment dans le sud-ouest et en Normandie. Le village de Blanquefort dans le Gers est italien et celui de Villeneuve en Haute-Marne est hollandais. Dans la région méditerranéenne les Italiens sont en majorité dans un certain nombre de cantons et les vieux quartiers des villes du littoral sont habités presque exclusivement par des étrangers. Le consul italien pouvait dire au maire de Marseille : « Il y a deux maires ici : vous et moi. »

***

Si l'on examine la situation démographique de la population étrangère en France, on est frappé des différences profondes qui la distinguent de la population française. C'est d'abord l'inégalité numérique des sexes et la prédominance de l'élément masculin chez les étrangers. En 1926 il y avait 1 404 000 hommes et 1 000 000 de femmes, soit une infériorité de près d'un tiers de l'élément féminin. On constatait le phénomène inverse chez les Français. Alors que sur 100 Français il y a 53 femmes et seulement 47 hommes, sur 100 étrangers il y a 42 femmes et 58 hommes. D'autre part la population étrangère est beaucoup plus jeune que la population française. Le groupe d'âge actif de quinze à cinquante ans constitue 66 p. 100 de la population étrangère, alors qu'il donne à peine la moitié de la population française. L'âge moyen, qui est de trente-quatre ans chez les Français, n'est que de trente ans chez les immigrés. Alors que la France compte beaucoup plus de vieillards que d'enfants et se classe ainsi dans les nations ultra-régressives, la population étrangère avec un fort excédent d'enfants sur les vieillards se classe parmi les ultra-progressives. La natalité des immigrés est d'ailleurs nettement supérieure. Alors que 100 familles françaises comptent 200 enfants, 100 familles étrangères en ont 228. D'une enquête faite dans différentes cités ouvrières et portant sur 18 000 familles, il ressort que les Espagnols viennent en tête avec 2,6 enfants par ménage, ensuite viennent les Polonais avec 2,5, les Italiens avec 2,3, puis les Belges et

enfin les Français avec 1,8. Il en résulte que l'accroissement démographique en France est dû pour une très grande partie aux étrangers. De 1925 à 1929 pour un excédent de 240 000 naissances, il y en avait environ 130 000 d'étrangers contre seulement 110 000 françaises. En 1929 il y eut même un excédent de 25 000 *décès* dans la population française et un excédent de 16 000 *naissances* dans la population étrangère.

***

Quel est le rôle des étrangers dans l'activité économique en France? Les chiffres, à cet égard, sont plus éloquents que tous les développements :

	TRAVAILLEURS ÉTRANGERS (en 1926-27).	PROPORTION DES ÉTRANGERS DANS LA POPULATION ACTIVE TOTALE EMPLOYÉE A CETTE PROFESSION.
Agriculture	254 000	3 p. 100.
Métallurgie	189 000	12 —
Terrassement-construction	170 000	20 —
Mines et carrières	185 000	33,7 —
Textile	64 500	7 —
Services domestiques	66 200	9 —
Travail des étoffes et du vêtement	53 400	7,5 —
Commerces divers	50 000	6 —
Restaurants, hôtels, débits	42 450	8 —
Industrie du bois	48 600	7 —
Céramiques et verreries	39 900	20 —
Manutention	27 000	17 —
Industries chimiques	35 000	18 —
Commerces forains et spectacles	9 100	13 —
Etc.		

Ces chiffres sont des chiffres d'ensemble. Ils donnent une moyenne qui est très souvent dépassée dans nombre de régions et dans la plupart des grands établissements. Dans les mines par exemple, l'effectif des étrangers dépasse partout la moitié de la main-d'œuvre employée. Depuis la guerre, c'est une armée de 250 000 travailleurs qui sont venus offrir leurs bras pour l'extraction de notre charbon et de notre fer. Et les étrangers assument tous les travaux au fond, alors que les rares Français restés dans ces rudes activités se réservent

les travaux au jour. Dans la région du bassin lorrain, on peut affirmer que ce sont presque exclusivement les étrangers qui assurent l'activité minière. Sur 33 000 travailleurs dans les bassins de Briey, Longwy et de la Moselle il y a 25 000 étrangers contre seulement 8 000 Français! Non moins important est le rôle de l'étranger dans le terrassement et la construction. En 1927 sur 740 000 travailleurs il y avait 200 000 étrangers, soit près du tiers. Dans la région méditerranéenne et des Alpes la proportion des étrangers dans ces travaux oscille entre 60 et 80 p. 100! On relève des proportions analogues dans les entreprises de chaux et ciments, les briqueteries et tuileries, les verreries, les produits chimiques. En 1927 sur 5 000 ouvriers dans l'industrie chimique des Alpes il y avait 2 800 étrangers, soit 56 p. 100. Dans 3 grandes entreprises de soie artificielle de la région lyonnaise il y avait 3 200 étrangers, soit 69 p. 100 de l'effectif total. Si la proportion ne dépasse pas 12 p. 100 dans l'ensemble de la métallurgie en France, elle s'élève par contre à 33 p. 100 si l'on ne considère que la grosse métallurgie : hauts fourneaux, aciéries, forges, laminoirs, fonderies, etc., où l'effort physique est considérable et rendu plus pénible par la chaleur des fours et du métal en fusion. Dans la domesticité et l'hôtellerie la proportion des étrangers est également considérable en raison du caractère servile que le Français attache à ces occupations. D'une grande enquête faite en 1928 par M. Pouillot, chef du service de la main-d'œuvre étrangère, dans 1 085 hôtels, il résulte que la proportion d'étrangers atteint 23 p. 100 avec 8 200 sur un effectif total de 34 000 employés.

L'agriculture, dont les besoins de main-d'œuvre sont considérables, occupait en 1927, 254 000 étrangers, surtout Italiens, Belges, Espagnols et Polonais. 162 000 étaient des salariés, ouvriers agricoles permanents auxquels s'ajoutaient annuellement environ 35 000 saisonniers : vendangeurs, betteraviers, moissonneurs, etc. Le reste comprenait les colons, chefs d'entreprises agricoles. En 1927 on comptait 91 700 propriétaires, fermiers ou métayers cultivant une superficie totale de 586 000 hectares. La colonisation étrangère s'est beaucoup développée depuis la guerre. De 1921 à 1927 les superficies aux mains des étrangers sont passées de 380 000 hectares à 586 000. Le total des terres cultivées par les étrangers dépasse

donc la superficie d'un grand département comme l'Oise ou l'Eure-et-Loir. C'est un capital de 5 milliards que font fructifier les étrangers. L'augmentation de la colonisation a été particulièrement sensible dans le sud-ouest où près de 150 000 hectares sont passés aux mains des étrangers de 1921 à 1927. Les départements où la colonisation est la plus développée sont l'Oise (45 000 hectares), l'Aisne (45 000), le Gers (41 500) et le Lot-et-Garonne (30 000).

***

La présence d'une population de 3 millions d'étrangers ne va pas sans soulever une multitude de problèmes d'une complexité et d'une importance exceptionnelles. Il n'est pas un aspect de la vie humaine, individuelle ou sociale, intellectuelle ou morale, qui ne s'y rattache, car l'immigrant n'est pas seulement une force économique, mais une unité humaine avec toutes ses virtualités.

Les problèmes d'ordre économique de l'immigration sont particulièrement importants puisqu'aussi bien l'immigration est elle-même essentiellement d'ordre économique. C'est à l'immense armée des travailleurs étrangers que la France doit en partie son rapide relèvement d'après-guerre. Les étrangers constituent depuis dix ans environ 7 p. 100 de notre population active, 3 p. 100 des éléments actifs de l'agriculture, 34 p. 100 dans les industries extractives, 10 p. 100 dans les industries de transformation et 6 p. 100 dans les commerces et les professions libérales. Nous avons vu par ailleurs que l'immigration s'adapte à nos besoins et qu'elle contribue à diminuer le chômage par les rapatriements et la fermeture des frontières en période de crise. L'immigration fournit d'autre part des travailleurs tout préparés, aptes à produire. Non seulement l'immigrant apporte ses bras et le dynamisme de la jeunesse dans une France vieillie par la diminution des plus récentes générations, mais aussi des connaissances, des initiatives et parfois des capitaux dont profite l'économie du pays. En atténuant la hausse des salaires et la diminution de la productivité ouvrière consécutives à la raréfaction excessive de la main-d'œuvre française, elle diminue le handicap de l'économie nationale sur le marché international. Il ne faut pas oublier, par ailleurs,

que l'immigration a contribué à sauver l'agriculture française de l'anémie démographique, moins peut-être par le nombre de bras qu'elle lui a fournis que par tous ceux qu'elle procure à l'industrie et qui dispensent celle-ci de puiser dans la population rurale.

Mais l'immigration a aussi de graves inconvénients d'ordre économique. Tout d'abord, si travailleur que soit l'étranger, son rendement reste inférieur à celui du Français par suite de l'inadaptation et de l'inexpérience. Il y a une période d'apprentissage rendue plus longue et plus délicate par la différence de langue et de mœurs. L'instabilité, la bougeotte, qui atteignent la plupart des immigrés, apportent une gêne sensible à notre industrie et à notre agriculture. Les accidents du travail plus fréquents, les frais et les pertes de temps entraînés par l'immigration organisée constituent une charge assez lourde pour notre économie. D'autre part si parfait que soit le contrôle de l'immigration, le chômage peut être aggravé par celle-ci, ne serait-ce que par le décalage, difficile à supprimer, entre les premiers indices de la crise et la réduction du volume de l'immigration. L'arrivée d'un grand nombre de travailleurs étrangers en période de prospérité peut d'ailleurs contribuer à accroître l'intensité de la phase d'essor et à augmenter par là même, la sévérité de la dépression consécutive. La main-d'œuvre étrangère enlève à la production nationale un peu de sa caractéristique, de son fini : elle « l'européanise ». Il y a également la venue d'un trop grand nombre de juifs de diverses nationalités, de Balkaniques, de Levantins, inaptes au travail manuel et qui ne viennent en France que pour y employer leurs dispositions innées au trafic et au négoce. Ces éléments se groupent surtout dans les grandes villes, à Paris en particulier, où l'immigration a un caractère artisanal et commerçant très accentué. Le transfert des épargnes est un des désavantages économiques les plus marqués de l'immigration. On estime qu'un milliard et demi de francs sortent annuellement de France pour aller enrichir les pays d'émigration. D'après les chiffres fournis par la S. D. N.[1] le montant annuel de ces exportations serait de 2 milliards et demi depuis 1925, soit le chiffre énorme de 15 milliards en six ans. Plus grave encore

1. *Mémorandum sur les balances des paiements internationaux*, 1927-1929, Genève.

est la dépendance où l'immigration place l'économie entière du pays. En période normale, la main-d'œuvre étrangère de par son importance, commande jusqu'à un certain point notre activité. Il est des branches, notamment dans l'agriculture, le bâtiment, les verreries, les mines, il est des régions entières, telles les régions de l'Est, du Nord et de la Méditerranée, où la défaillance de la main-d'œuvre étrangère entraînerait une véritable paralysie. Que deviendrait en effet l'activité de Marseille et de son port sans ses 125 000 Italiens, les mines de Lorraine privées de 80 p. 100 de leur main-d'œuvre et les houillères de 50 p. 100 de leurs mineurs? Les pays d'émigration ont là un moyen de pression redoutable.

Les travailleurs étrangers formant une part relativement considérable de la population ouvrière, deviennent un élément important de la vie sociale et constituent, suivant l'expression employée au Congrès de la C. G. T. U. en 1925, « un facteur essentiel des possibilités de luttes et de réalisations ouvrières ». L'immigration amène en France une masse sans cesse accrue d'ouvriers non qualifiés, de manœuvres pour les plus rudes travaux, qui tend à s'opposer aux éléments français cantonnés dans les étapes supérieures de la production et les activités de direction. Il se forme ainsi une couche inférieure et une aristocratie ouvrière dont le développement peut avoir une influence notable sur la vie sociale. Les communistes ont parlé de cette évolution comme d'un tournant historique dans le mouvement ouvrier français et l'ont accusée d'amener une complète dégénérescence de l'ancien syndicalisme révolutionnaire. Aussi bien est-ce vers les étrangers que se tournent maintenant les dirigeants du syndicalisme avancé pour « reconstituer les masses de manœuvre ». Mais jusqu'à présent les ouvriers étrangers se sont montrés fort peu actifs au point de vue syndical et social. A maintes reprises les syndicats ouvriers français ont dénoncé la politique patronale de refoulement et de sélection « qui élimine de la population étrangère les éléments combatifs et les paralyse ». Ils ont surtout dénoncé la politique suivie dans les cités ouvrières avec les prêtres et les instituteurs étrangers, qui discipline les travailleurs et les soustrait à l'influence de la vie ouvrière française. L'ignorance des immigrés (qui comptent trois fois plus d'illettrés que les Français) contribue également à les rendre moins actifs et plus

dociles aux exigences patronales. Il en résulte un ralentissement dans l'évolution de la classe ouvrière tout entière qui se trouve alourdie par ces éléments moins évolués, moins disciplinés syndicalement et moins exigeants.

Ce n'est pas à dire cependant que l'immigration n'apporte pas d'éléments politiquement agissants. Elle amène au contraire dans son flot un nombre relativement important de criminels et d'agitateurs politiques. Par le déracinement elle démoralise un certain nombre d'immigrés. Il y a parmi ceux-ci beaucoup d'aigris, de déçus et même d'aventuriers pour lesquels « *ubi benef, ibi patria* ». Les exilés politiques s'y montrent particulièrement actifs. Sur 140 journaux étrangers publiés à Paris, 45 le sont par des organisations d'immigrés politiques. « Il y a en France, disait Zinovieff en 1926, 2 millions d'étrangers qui peuvent devenir 2 millions d'agitateurs. » Les immigrés se distinguent en effet par leur indifférence à l'intérêt général, leur manque d'attaches au pays. Aussi la criminalité étrangère en France est-elle très élevée. Dans le seul département de la Seine la proportion des étrangers dans le total des arrestations passe de 9 p. 100 en 1920 à 20 p. 100 en 1925. En quatre ans de 1925 à 1929 les étrangers ont fourni 19 p. 100 des arrestations, bien qu'ils ne constituassent que 10 p. 100 de la population du département. A Marseille certaines années les étrangers qui passent devant les tribunaux sont plus nombreux que les Français : en 1927 ils donnent 53 p. 100 des condamnés. Dans les Alpes-Maritimes le pourcentage dépasse parfois 75 p. 100 comme en 1927 et 1928.

En ce qui concerne les seuls délits *correctionnels* 14 à 16 p. 100 sont commis par les étrangers depuis 1923. De 1925 à 1928 sur un total de 961 000 prévenus il y eut 145 000 étrangers. Proportionnellement à leur nombre, les étrangers commettent deux fois et demi plus de délits que les Français. Mais c'est surtout dans la *criminalité* proprement dite (Cours d'assises) que le nombre des condamnations d'étrangers révèle une situation inquiétante. De 8 p. 100 en 1923, le pourcentage dans les condamnations en Cours d'assises passe à 17 p. 100 à partir de 1925. Les nationalités où la criminalité est la plus élevée sont celles qui souffrent le plus du déracinement et dont l'adaptation est difficile en raison des différences ethniques et de civilisation trop accentuées. Au premier rang apparaissent les

Nord-Africains avec une criminalité quinze fois supérieure à celle des Français; puis les Polonais avec une criminalité quatre fois plus forte; les Italiens et les Espagnols avec une criminalité triple. Par contre elle est sensiblement la même chez les Belges, les Anglais et les Suisses que chez les nationaux. Quant à la nature des crimes commis, les plus fréquents (66 p. 100) sont ceux contre les personnes. Les étrangers commettent 21 p. 100 des assassinats en France, 18 p. 100 des vols qualifiés et 11 p. 100 des attentats à la pudeur et des viols.

Le problème sanitaire de l'immigration est également important. Il intéresse à la fois les finances du pays, la santé publique et l'avenir de la race. En 1927, 70 000 étrangers furent hospitalisés qui constituèrent près de 9 p. 100 des effectifs des hôpitaux. Comme la population étrangère ne représentait que 6 p. 100 de la population totale, ceci revenait à dire que les étrangers sont hospitalisés dans une mesure plus large d'un tiers que les nationaux.

Mais c'est l'aspect politique et moral de l'immigration qui soulève les plus graves problèmes. Il intéresse à la fois la politique internationale et l'unité de la nation par l'importante question de l'assimilation et des minorités. Parmi les facteurs défavorables à l'assimilation, il faut noter en premier lieu la résistance acharnée des pays fournisseurs. Les efforts de l'Italie et de la Pologne pour développer tout ce qui favorise le maintien de l'esprit national chez leurs ressortissants ont été particulièrement considérables en France. L'utilisation de l'influence des œuvres d'assistance a été un des premiers moyens employés pour agir sur les immigrés. On peut citer à cet égard, comme une des plus caractéristiques, l'activité de l'Opéra Bonomelli, œuvre italienne d'assistance religieuse et sociale subventionnée par le gouvernement[1]. Elle avait fondé une trentaine de secrétariats à travers toute la France, des salles de réunions, garderies d'enfants, des cours complémentaires en langue italienne, des restaurants et dortoirs dans les grandes villes et les centres d'immigration. Elle publiait un journal *La Patria* qui atteignait un gros tirage. Les ouvriers, même les plus incrédules, avaient confiance en ces missionnaires qui vivaient à leurs côtés, en toutes saisons,

1. Jusqu'en 1929.

dans les campagnes et les corons miniers, et en ces religieuses qui gardaient et instruisaient leurs enfants, soignaient les malades. Agents d'influence italienne autant que prédicateurs, les missionnaires étaient de véritables collaborateurs des consuls italiens et leur activité constituait « le complément des fonctions du commissariat de l'Émigration à Rome ». L'œuvre se donnait notamment ces étonnantes directives : « Combattre énergiquement la tendance des autorités françaises à promouvoir la naturalisation des émigrés » et « s'affirmer résolument contraire à l'émigration stable et familiale du paysan italien. » L'Opieka Polska (Protection polonaise) suit la même politique pour les Polonais, mais avec moins d'intransigeance. Elle a fondé des cercles avec services de renseignements et de secours, des foyers avec bibliothèques, réfectoires et dortoirs. Elle organise des séances récréatives, parfois des cours de polonais. Dans les campagnes, où il est plus difficile de toucher les émigrés, elle a multiplié les sous-centres qui reçoivent la visite mensuelle des directeurs, prêtres ou conférenciers. On peut s'étonner de voir des missionnaires remplir un tel rôle sous le couvert d'œuvres d'assistance. C'est que le prêtre en exil lutte contre tout ce qui, en dénationalisant l'émigré, risque de lui faire perdre ses vieilles coutumes, ses façons de sentir et de penser. Il éprouve la peur de voir son troupeau se fondre, disparaître dans la vie nationale adverse.

Les pays d'émigration ont naturellement patronné et subventionné les sociétés et groupements d'émigrés. Le gouvernement italien a fait à cet égard un gros effort en France où les associations italiennes sont nombreuses : Comité d'assistance aux travailleurs italiens, Associazone italiana, Patronato émigranti, œuvre d'assistance aux Italiens pauvres, secrétariat Valdotain, et une foule de sociétés d'anciens combattants, de secours mutuels, de groupements politiques, fascistes, etc. Beaucoup de ces associations se réunissent en fédérations régionales dont le rayon d'action est souvent très étendu, ce qui permet aux associés de se déplacer sans perdre le bénéfice des cotisations versées. Chaque année se réunit une assemblée des délégués de la Fédération des sociétés italiennes en France. Des consuls et des agents du gouvernement surveillent la plupart de ces organisations. L'Italie s'est même efforcée d'uti-

liser certains immigrés pour encadrer et éduquer « nationalement » la masse des travailleurs en France et y développer l'esprit fasciste. Certains commerçants et entrepreneurs, surtout lorsqu'ils songent à un retour en Italie, se montrent très actifs. C'est avec leur argent et en collaboration avec les consuls que sont souvent fondées les sociétés « d'utilisation des loisirs » (sportives, théâtrales, musicales, etc.), ou les colonies de vacances en Italie. Les associations et groupements de Polonais sont encore plus nombreux et plus importants que les groupements d'Italiens. Les Polonais ont en France une vie communautaire très homogène, bien groupés et encadrés dans les cités ouvrières, avec leurs prêtres et leurs instituteurs qui enseignent la langue, l'histoire et la géographie polonaises à près de 20 000 enfants dans les écoles bâties par le patronat français. Même dans l'ordre professionnel, les Polonais ont leurs associations nationales et l'Union des travailleurs polonais qui compte 20 000 adhérents groupés en 108 filiales réparties en 8 régions, a, entre autres buts, « le maintien des liens avec la Pologne ». Depuis 1927 existe un Congrès annuel des délégués de toute l'émigration polonaise en France, où plusieurs centaines d'associations sont représentées.

La presse est un autre moyen, et non des moins efficaces, pour garder influence sur les immigrés. Presque toutes les œuvres ou groupements un peu importants publient un ou plusieurs journaux qui s'ajoutent à la multitude des journaux italiens, polonais, etc., qui paraissent en France ou arrivent de l'extérieur. L'œuvre Ferrari à elle seule faisait paraître jusqu'en 1930 une quinzaine de publications pour les ouvriers, les jeunes gens, les enfants, les familles, etc. Certains journaux étrangers mènent de véritables campagnes contre la « francisation » et les « Français de papier » et tel journal italien du sud-ouest donne les noms des naturalisés sous la rubrique « les renégats ». A la propagande par la presse s'ajoute celle par tracts ou par brochures, telle cette brochure distribuée dans le Midi : Tu sei Italiano devi restare Italiano (Tu es et dois rester Italien) et qui représente la France comme étant en pleine décadence.

On se rendra compte de l'activité de la politique des pays d'émigration quand on saura, qu'en 1926, le ministère de l'Intérieur reconnaissait officiellement 176 revues ou bulletins

paraissant en langues étrangères sur le territoire et près de 500 sociétés diverses s'occupant spécialement des émigrés. Or ces chiffres sont encore loin de la vérité et il faudrait les doubler pour avoir une évaluation plus exacte.

Bien d'autres moyens ont été utilisés par les pays d'émigration pour lutter contre l'assimilation : colonies de vacances pour les enfants (l'Italie en fit venir 14 000 en 1929), rapatriement en Italie des femmes sur le point d'être mères, transfert des épargnes par des banques créées spécialement, facilités et encouragements aux rapatriements et aux « bains d'italianisme » ou de « polonisme », restrictions ou même interdiction de l'émigration familiale et féminine, retour obligatoire pour le service militaire en faisant pression au besoin sur les parents restés au pays, difficultés pour fournir les papiers nécessaires au mariage des immigrés en France. L'Italie alla même jusqu'à interdire la langue française dans les régions frontières sous le prétexte qu'elle rendait trop aisées l'émigration et l'adaptation en France[1].

La politique des pays d'émigration n'est pas le seul obstacle à l'assimilation. Les différences de langue, la formation d'îlots de population étrangère qui s'isolent de l'influence française, l'obligation du service militaire, l'instabilité et le grand nombre des rapatriements, sont autant de facteurs défavorables à la francisation. Par contre l'immigration familiale, l'égalité économique et sociale des étrangers et des Français, les mariages mixtes, la supériorité de civilisation de la France, l'école surtout qui comptait en 1927 près de 266 000 enfants étrangers, soit 8 p. 100 de la population scolaire totale, et enfin les naturalisations, constituent des facteurs favorables à l'assimilation. Depuis un demi-siècle plus de 1 500 000 étrangers sont devenus Français et depuis la guerre, soit en dix ans, plus d'un demi-million d'immigrés se sont définitivement intégrés dans la population française. La politique de naturalisation intensive de la France depuis quelques années ne va d'ailleurs pas sans provoquer des protestations de la part des pays d'émigration. On s'est plaint de « l'agressivité » du code français de la nationalité qui tend aux « conquêtes démographiques ».

1. Dans la vallée d'Aoste on fit même enlever les inscriptions en français sur les monuments aux morts.

***

L'importance de tous ces problèmes appelle comme on le voit une organisation et un contrôle renforcés de l'immigration. Le contrôle de police notamment qui est présentement inexistant — car le système des refoulements et des expulsions est inopérant et ne joue d'ailleurs que quand le mal est fait — demanderait une organisation sévère aux frontières. La réglementation de l'immigration s'impose d'autant plus qu'il y a lieu de craindre, une fois la crise économique passée, un nouvel accroissement du nombre des étrangers. Dans les années qui vont suivre, la France, en effet, va traverser la période « cruciale » prévue par M. Mussolini. De 1935 à 1940 le nombre de ses conscrits tombera de 250 000 à 135 000 par an. La population active ne recevant que ces générations amputées de la guerre, devra vraisemblablement s'adjoindre des étrangers. La constitution de minorités nationales, foyers possibles d'irrédentisme, ne sera-t-elle alors à craindre? Déjà certaines communes, certains cantons ne sont-ils pas italiens, ou polonais ou espagnols de par la loi des majorités? Le danger de dénationalisation du sol qui s'est déjà manifesté dans certaines régions par la multitude des achats étrangers, ne risque-t-il pas de devenir inquiétant? C'est ici qu'apparaît préjudiciable l'absence de vue d'ensemble en matière d'immigration. Puisqu'il faut ajouter, et notamment dans les régions frontières, aux populations françaises, il importe que cette opération ne soit pas livrée au hasard et que ne se poursuive pas indéfiniment le lent phénomène qui déplace à notre détriment les frontières ethniques.

L'accroissement continu de la masse des étrangers qui rend plus lente et plus difficile depuis la guerre leur assimilation, développe, par ailleurs, le redoutable problème de la saturation. Certes, la France est merveilleusement douée pour absorber les apports étrangers et il n'est pas au-dessus de ses écoles, de ses élites, d'encadrer, de diriger, d'éduquer l'énorme armée des mercenaires du travail qu'il lui a fallu recruter. Mais l'augmentation à prévoir de la masse des étrangers ne risque-t-elle pas de dépasser sa faculté d'absorption? La France ne court-elle pas le risque de voir l'immigration facteur de

renouvellement devenir une force de substitution? L'immigration apporte des éléments humains peu évolués, frustes en général, parfois inférieurs. Tant que le rythme des arrivées permet d'éduquer, il y a enrichissement et atténuation de notre pénurie d'hommes. Mais quel danger du jour où la diminution des cadres et le gonflement des troupes rendraient difficile l'assimilation de celle-ci!

C'est alors qu'apparaît le péril de l'invasion pacifique, ce mal moins brutal mais plus subtil que l'invasion des hordes, ce mal que l'on retrouve si souvent à l'agonie des vieilles civilisations. Car ces masses frustes, inférieures si l'on veut, croîtront en raison de leur infériorité même, cependant que les Français en raison de leur « supériorité » tendent à ne plus se perpétuer. N'est-ce pas en partie cette angoisse de la race qui cède devant les peuples plus arriérés mais plus prolifiques, qui a amené les États-Unis à fermer leurs frontières? Déjà ne peut-on s'inquiéter de voir les étrangers contribuer pour plus de la moitié à notre croissance démographique? Ce qui rend plus redoutable encore ce danger, c'est qu'il masque le recul progressif de la population nationale. Les vides se trouvent comblés au fur et à mesure par les apports nouveaux. La vie continue, empêchant ou retardant les réactions possibles du peuple qui décline.

Pour conjecturaux que restent encore ces périls, il convient néanmoins de les bien envisager pour mieux les prévenir pendant qu'il en est temps, et pour se rappeler notamment que l'immigration ne doit pas être un remède à la réduction de la natalité, mais un palliatif dont l'abus serait gros de conséquences. Le seul remède contre l'anémie de la race et l'invasion pacifique reste une politique familiale atténuant l'inégalité choquante, qui, notamment dans l'ordre économique, accable la famille et prime l'égoïsme individuel.

GEORGES MAUCO

LETTRES DE PERSE.[1]

Téhéran, 20 février 1856.

Clémence est comme la Marthe[2] de l'Évangile, elle a pris la meilleure part, puisque c'est elle qui vous dit ce que nous sentons. Moi, je ne dis que ce que nous voyons. La seule réflexion qui puisse me consoler d'un rôle si subalterne, c'est qu'un vrai Brahmane doit être en dehors de toutes les expressions d'affection.

Cela ne m'empêche pas de penser que si madame de Prokesch, mademoiselle Irène, Franzy, Charles, et tous, là-bas en Bohême, veulent bien penser à moi, je prendrai ce souvenir là, comme un bien du ciel. Hélas! je suis encore un Brahmane bien imparfait.

Il ne faut pas que vous croyiez, Excellence, que rien de grand, ni de tragique ne se passe ici, en Perse, depuis le temps d'Hérodote. Cette nation, bien avilie, bien tombée à coup sûr, spirituelle à l'excès, menteuse sans conscience, sans tenue, sans caractère, est aujourd'hui amoureuse folle d'un homme qui était premier ministre, Sadr-é-azam de l'Empire, il y a quatre ans. Depuis la frontière de Turquie jusqu'à celle de l'Afghanistan, il n'est personne riche ou pauvre, grand ou petit, qui n'épuise toutes les formules de l'admiration et de l'amour en parlant de cet homme d'État. Il était juste, dit-on, il était probe, il était actif et laborieux, il protégeait le soldat et le paysan, il voulait le bien de l'Iran; tout ce qu'il a fait est bien fait, et ce qu'il voulait faire était plus merveilleux encore. Le

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février.
2. Gobineau a confondu, c'est « Marie » qu'il eût fallu dire.

plus admirable, c'est que, non seulement cette opinion n'est contredite par personne, mais qu'elle est adoptée et professée par les ministres actuels et par le Roi lui-même. Avons-nous rien de semblable en Europe? Est-il un personnage moderne, si illustre qu'il soit, qui ne soit maudit, au moins par une bonne moitié des gens qui ont entendu parler de lui? L'ancien Sadr-é-azam de Perse est donc une grande singularité de cette époque, et c'est pourquoi je vais raconter à Votre Excellence ce qu'il était et ce qu'il devint.

Il y a environ une trentaine d'années, partit de Kermansschah, ville située dans les montagnes du Sud-Ouest de la Perse, sur la route de Bagdad, un pauvre garçon, très intelligent, qui se mit en route pour Tébriz. Alors, cette ville était le séjour d'Abbas-Mirza, fils favori du roi Feth-Ali-Schah, lieutenant de l'Empire, et tous ceux qui cherchaient fortune allaient là. Tout le monde cherche fortune en Perse, de sorte que Tébriz était très peuplé, et le pauvre diable dont je parle s'en allait augmenter la foule. Il offrait cette particularité très commune en Orient d'être à la fois sans pain et issu d'une très noble et très ancienne famille. Il paraît certain qu'un de ses ancêtres était parmi les compagnons des Saints Martyrs Hassan et Housséïn, au massacre de Kerbela, et mourut avec eux. Pour lui qui s'appelait Mahamet Khan, une fois arrivé à Tébriz, il se glissa parmi les domestiques des grands; chaque jour il s'asseyait dans la cour ou dans l'écurie pour prendre la part de pilaf qui ne se refuse jamais à personne. Peu à peu, il se fit de bonnes connaissances et réussit à devenir un des cuisiniers du Kaimakam d'Abbas-Mirza.

Dans cette humble position, il plut à son maître, et comme il avait un fils d'une dizaine d'années, cet enfant fut élevé dans l'Enderoun[1] du Ministre. Devenu grand, on en fit un ghoulam, ou cavalier domestique, et il courut le fusil sur l'épaule et le poignard au côté, à toutes les commissions bonnes ou mauvaises que son maître lui donnait. Son intelligence, son énergie, et sa rare fidélité le firent remarquer. Cependant, il avait étudié, il écrivait bien, il se montrait propre aux affaires. Il avait laissé là le mousquet et, un écritoire passé à la ceinture, il s'appelait désormais Mirza-Taghy.

1. Demeure des femmes.

Sur ces entrefaites, Abbas-Mirza et son père étant morts en 1834, Mohammed Schah était monté sur le trône. Mirza-Taghy entra dans les fonctions publiques et s'y distingua tellement qu'à la mort de Mohammed Schah en 1849, il était ministre de la guerre. Nasreddin Schah à son avènement le fit Sadr-é-azam, et c'est ici que le rôle héroïque de Mirza Taghy-Khan, aux yeux des Persans, commence.

C'était un homme qui, dès avant le jour, était au travail, non seulement la plume en main, comme les ministres occidentaux, mais décidant des difficultés administratives, dans sa cour, assis par terre, ou visitant à cheval et à pied, les lieux où il avait ordonné quelque chose. Les casernes qui sont autour de Téhéran, c'est lui qui les a fait bâtir; il a construit les grands bazars et le meydân de la ville; il a institué un service général de courriers dans toutes les provinces, et établi en tous lieux des maisons de poste. De son temps, il y eut du désordre dans la capitale, et plusieurs meurtres ayant eu lieu, on proposa au Roi de défendre à ses sujets le port du *Kama*, long poignard très en usage ici. « Non, dit le ministre, je leur permets d'en porter, non seulement un, mais quatre, mais gare celui qui s'en servira! » En effet, quelques jours après, un assassinat ayant eu lieu à la suite d'une querelle en pleine rue, il se rendit lui-même à pied, avec ses gens, à l'endroit où le mort était encore couché, fit amener le meurtrier, instruisit l'affaire en un quart d'heure et, sur la pierre la plus voisine, ayant fait placer la tête du coupable, il la fit écraser en sa présence d'un coup de maillet.

De même, les moullahs se plaignaient hautement des progrès de l'ivrognerie, et demandaient que la vente du vin et des liqueurs enivrantes fût interdite. « Point, répondit encore Mirza Taghy-Khan, qu'on en vende, qu'on en achète et qu'on en boive tant qu'on voudra! Mais le premier homme ivre dont j'aurai connaissance saura ce qu'il en coûte de violer la loi. » Il tint parole, on lui dénonça deux hommes qui, après boire, couraient le bazar comme des possédés. Il les fit saisir, les fit maçonner dans un mur, les deux têtes passant en dehors, et, ayant ordonné d'attacher des cordes à leurs cous, et ces cordes à des chevaux qui furent lancés au galop, il fit décapiter ainsi les deux coupables.

Il n'y eut plus d'assassinats, ni de débauches publiques à Téhéran.

Une nouveauté bien grande, en Perse, se produisit alors. Les impôts rentrèrent dans les caisses d'État; c'était sans exemple depuis des siècles et ce qui l'était encore bien davantage, non seulement, il ne volait pas, mais depuis les plus grands fonctionnaires jusqu'aux plus petits, tout le monde tremblait sous sa vigilance et personne n'osait friponner. Les soldats stupéfaits étaient régulièrement payés. Quand il passait une revue et que la moindre plainte était portée et reconnue juste, séance tenante le coupable était bâtonné à outrance. Personne n'osait bouger, mais le paysan réparait ses maisons, ses canaux, plantait des arbres, augmentait les cultures, les impôts s'accroissaient sans qu'on les élevât. Les populations n'y comprenaient rien.

Vis-à-vis du Roi, la conduite de Mirza-Taghy-Khan (qu'on appelle encore de préférence, l'Émir Nyzam, ou chef de l'armée) était encore plus singulière. Il bravait tous les usages du pays, par la façon dont il traitait le Roi des Rois. Il le tutoyait, et ne lui donnait dans l'intimité aucun des titres grandioses auxquels un Schah de Perse peut avoir droit. « Il faut que tu deviennes un grand prince, lui disait-il, et pour cela, il ne suffit pas de lire le schahnameh, ni d'éclater en fanfaronnades. Il faut que tu travailles jour et nuit et que tes sujets te craignent et te respectent. Tu ne dois ignorer rien de ce qui se fait dans ton empire. »

Pour mettre Nasr-Eddin-Schah en état de profiter de ses conseils, il le forçait de prendre connaissance de toutes les affaires. Dès le matin, le Roi était à l'ouvrage, l'Émir Nyzam prenait ses ordres sur tout, et c'était un va-et-vient de messages continuels du palais du ministre à celui du Souverain. Puis des revues perpétuelles, des visites à l'arsenal. Le Roi allait partout, voyait tout, devait donner son avis sur tout.

Pas une goutte de vin n'entrait dans le palais; les danseuses en étaient proscrites. L'ordre et la cruauté régnaient partout.

Le Roi voulait que sa sœur de père et de mère, âgée de 16 ans, épousât l'Émir Nyzam. Elle fit une résistance obstinée, ne voulant pas, disait-elle, mêler le sang Kadjar à celui d'un cuisinier. Mais enfin, il fallut céder, le mariage fut conclu, et

tel était l'ascendant que l'Émir Nyzam exerçait sur tout ce qui l'approchait, qu'au bout de quelques mois, la princesse l'adorait, au point que lorsqu'il était sorti, elle se le faisait dire, pour guetter son retour d'une fenêtre de l'Enderoun.

Mirza-Taghy-Khan avait rendu service à beaucoup de gens. Parmi ceux-là, il était trois personnes qu'on ne peut pas passer sous silence. L'un était le Sadr-é-azam actuel, fils d'un ancien ministre de la guerre, ministre lui-même, qui était tombé dans la disgrâce de Mohammed Schah, avait été obligé de s'enfuir pour sauver sa vie après avoir reçu une bastonnade sérieuse, qui, dit-on, lui a mutilé les pieds, et s'était réfugié à Tébriz. En apprenant l'avènement de Nasreddin Schah, il alla trouver le consul anglais, M. Stevens, qui me l'a raconté, et le supplia, en larmes, de lui prêter de l'argent pour se rendre auprès du Roi :

« Je sais, dit-il, le moyen de devenir Sadr-é-azam, je suis sûr de le devenir. Si vous voulez m'aider, ma fortune est entre vos mains. » Quand il reparut à Téhéran, l'Emir Nyzam s'empressa de lui rendre ses fonctions, il l'introduisit auprès du Roi et le grandit de tout son pouvoir.

Le second protégé du premier ministre fut le grand chambellan actuel, ou Ferrasch-bachi du Roi. Il avait été ignominieusement chassé par Mohammed Schah, lorsqu'il était intendant de sa maison. On l'accusait de concussion et de vols de toute espèce. Soit qu'il eût réussi à persuader l'Émir Nizam que c'était calomnie, soit que celui-ci ait pensé, et je le croirais plutôt, que si l'on refusait d'employer des coquins, il n'y aurait pas de gouvernement possible, il rentra en grâce et, au bout de quelque temps, il fut élevé, par la recommandation du ministre, aux grandes fonctions qu'il exerce aujourd'hui.

Enfin, le troisième protégé était et est encore un pauvre paysan, que l'Émir Nyzam avait fait jardinier d'un château royal, appelé *Fyn*, à une heure ou deux de Kachan, entre Ispahan et Téhéran.

Je vous disais, tout à l'heure, Excellence, que les paysans de la Perse n'avaient pas bien compris pourquoi on ne les volait plus, ni les soldats pour quelle raison on se mettait à les payer régulièrement. Mais les uns étaient désagréablement affectés

de voir qu'il n'était pas possible, au moyen d'un cadeau offert à un magistrat inférieur, de rejeter le fardeau de la quote-part de l'année sur un voisin moins heureux, et les autres n'étaient pas trop contents d'être astreints régulièrement à faire leur service et de ne pouvoir plus, sans courir le risque d'un bon châtiment, aller mendier dans les bazars.

Quant aux fonctionnaires grands et petits, leur haine pour l'Émir Nyzam était sans frein. Il ne voulait plus qu'on volât, personne ne savait plus comment vivre. Les appointements de personne ne suffisaient. Puis il voulait qu'on travaillât, et cela ne s'était jamais vu. On ne peut donc se dissimuler qu'au-dessous de lui, il n'avait aucun secours à attendre, si jamais la fortune venait à tourner, et c'est ce qui ne manqua pas.

La mère du roi Nasreddin avait eu, du vivant de son mari, beaucoup d'aventures. On prétend même que son royal fils provient de ses amours avec un prince Féridam-Mirza, qui vient de mourir, à Mesched, il y a deux mois. Si elle s'était peu gênée du temps de Mohammed Schah, ce fut bien autre chose quand son fils fut le maître. Femme d'esprit, de tête, de volonté politique très prononcée, elle avait rendu de grands services au commencement du règne en maintenant seule, pendant quarante jours, Téhéran dans le devoir. Elle ne pensait plus qu'à s'amuser à sa façon. Quand cela lui plaisait, elle envoyait chercher dans les bazars des marchands géorgiens et là, avec des musiciens, des danseuses, des danseurs, du vin et de l'eau-de-vie, c'étaient des orgies qui se renouvelaient tous les soirs, se racontaient en tous lieux le lendemain matin et faisaient rire toute la ville.

L'Émir Nyzam prenait cela fort mal. Plusieurs fois, il avait fait arrêter dans le palais, des favoris de la princesse et les avait fait cruellement maltraiter. Elle se déclara insultée, et porta plainte à son fils. Les courtisans en éveil se mirent du côté de la mère du Roi et l'Émir Nyzam acquit la preuve que le Sadr-é-azam actuel était de tous les conciliabules.

Il en fut vivement blessé et se plaignit amèrement de ce qu'il appelait son ingratitude. Dans son irritation, il se laissait aller à des menaces, quand le colonel Sheil, ministre d'Angleterre, se présenta chez lui. Ce diplomate demanda

d'abord, exigea ensuite que l'Émir Nyzam lui remît par écrit l'engagement de ne rien faire contre la vie d'un homme qui se faisait son adversaire, et qu'il commençait à connaître. Il apprit alors que cet homme était non seulement protégé anglais, mais encore pensionné. Harassé, persécuté par la légation britannique, il remit enfin l'acte qu'on lui demandait, mais il dit avec tristesse, au colonel Sheil, en lui donnant cette pièce : « Vous tenez là mon arrêt de mort. » Puis il se contenta d'envoyer son adversaire en exil à Kachan.

Le Roi, de son côté, commençait à avouer que le genre de vie, tant vanté par l'Émir Nyzam, l'amusait peu et le fatiguait beaucoup. Il voulait bien devenir un grand prince asiatique, mais à meilleur marché. Au moyen de ces dispositions variantes, on parvint à le persuader que le premier ministre le traitait comme un enfant, ce qui l'outra de colère, et enfin, un jour, on lui fit remarquer dans une occasion, que la tête du cheval de l'Émir dépassait de quelque chose la tête du sien. L'outrage parut intolérable à Nasreddin Schah. Il donna l'ordre d'arrêter son ministre.

La légation britannique intervint. Le colonel Sheil alla trouver le Roi, et, après un long entretien, obtint de lui que l'Émir Nyzam serait seulement privé de ses fonctions suprêmes et envoyé à Kachan comme gouverneur.

Pendant que cette affaire se traitait, le prince Dolgorouki, ministre de Russie, crut de sa dignité d'intervenir. Il fit dire à l'Émir que, de source certaine, il savait que le Roi voulait le faire tuer et qu'il lui offrait asile. Sans nul doute, Mirza-Taghy-Khan avait à ce moment perdu la tête. Peut-être était-ce une de ces imaginations ardentes qui ne savait rien voir avec froideur. Il prêta d'autant plus volontiers l'oreille aux offres du prince Dolgorouki, qu'on venait de lui apprendre le retour subit de cet homme qu'il avait exilé à Kachan. Il courut à la légation russe. Là, il fut reçu par toute la mission en uniforme; on avait rangé les cosaques en ligne, c'était superbe et, comme on en était aux phrases les plus sonores, il arriva un message du Roi, qui portait, en termes exprès, que si le prince Dolgorouki se permettait de garder l'Émir chez lui, la légation serait violée, et par lui-même. Après quelques excuses, l'Émir fut prié de ne pas exposer la mission

de Sa Majesté Impériale à un danger que les instructions n'avaient pas prévu, et il fallut sortir.

Le Roi parut se contenter de ce triomphe. Il se borna à donner l'ordre à Mirza-Taghy-Khan de se retirer non pas à Kachan, comme il avait primitivement été convenu avec les Anglais, mais au château voisin, à Fyn.

Malgré cette clémence inattendue, l'Émir était frappé de pressentiments lugubres. Une circonstance particulière lui paraissait justifier toutes ses craintes. Le Roi avait défendu à sa sœur d'accompagner son mari, mais la princesse s'était récriée avec beaucoup de hauteur contre de pareils ordres, et, déclarant qu'ils étaient contraires à la loi religieuse et à sa propre inclination, elle persista à vouloir accompagner l'Émir. Pour lui, il considéra cet incident comme une preuve des mauvais desseins qu'on avait contre lui.

Il partit cependant avec son trésor, ses mules, ses tapis, ses coffres, ses gens, toute sa maison, puis sa femme et deux petites filles qu'il avait d'elle, et, arrivé à Fyn, il s'établit dans l'enderoun du château. Je connais ce lieu qui est magnifique. Les jardins sont très vastes, nous y avons campé deux fois. Il y a un pavillon de peintures charmant, au milieu duquel est un bassin profond, revêtu de porcelaines bleues et rempli d'une eau aussi limpide qu'on la puisse imaginer. Partout courent des ruisseaux également contenus dans un lit d'émail bleu, bordé de platanes et de rosiers. C'est vraiment une habitation riche et charmante. Par un contraste assez ordinaire, dans les palais persans, l'enderoun est beaucoup moins gai : c'est une courassez petite, sombre, entourée de quatre ou cinq chambres encore plus obscures, dont les toits forment des terrasses assez larges. Ce fut donc là que l'Émir s'établit avec sa famille.

Il y était à peine que des troupes nombreuses arrivèrent à Fyn et, sous prétexte de rendre des honneurs extraordinaires à l'ancien Sadr-é-azam, des postes furent établis tout autour de l'appartement et jusque dans des chambres adjacentes à la demeure des femmes. On poussa la chose plus loin encore. Un Mirdjendy ou lieutenant général, qui commandait les soldats, fit planter leurs tentes sur les terrasses, menaçant de les y établir. En vain l'Émir représenta que la propre sœur

du Roi, que les femmes de sa maison, ne pouvaient être exposées à la vue des hommes d'une façon aussi odieuse. Le Mirdjendy déclara qui, s'il ne lui était pas compté une somme considérable, il maintiendrait son ordre. L'Émir paya, et les tentes ne furent pas mises.

Cependant, il s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait sortir de l'enderoun sans être gardé à vue. Il pensa que s'éloigner de sa femme était une imprudence, et que, s'il avait encore une chance de salut, c'était dans la répugnance que le Roi aurait, peut-être, de le faire tuer sous les yeux, dans les bras de sa propre sœur. Il restait donc enfermé dans ce triste harem sans sortir, et cette malheureuse famille passait les journées dans des angoisses horribles, écoutant les moindres bruits du dehors, les commentant, cherchant à en tirer des espérances, n'y trouvant le plus souvent que des terreurs!

Cependant le paysan que l'Émir, aux jours de sa toute-puissance, avait placé dans le palais comme jardinier, avait vu arriver son bienfaiteur déchu avec beaucoup de tristesse et aussi avec beaucoup de crainte pour son propre sort. Il entendait les soldats tenir au dehors, les discours les plus sinistres. Il voyait arriver à chaque instant et partir des courriers. Il craignait une catastrophe, mais plus il la craignait, moins il osait témoigner de la sympathie au proscrit. Dans sa propre opinion actuelle, il croyait, et il me l'a dit ainsi, que s'il avait pu avertir l'Émir que tant qu'il resterait auprès de la princesse, sa femme, on n'oserait pas le toucher, il lui aurait rendu service. Il hésita longtemps à le faire, il écrivit même une lettre qu'il se proposait de lancer avec une flèche par-dessus les murs de l'Enderoun. Mais il eut si peur d'être soupçonné qu'en définitive il supprima la lettre et ne fit rien.

Enfin, un jour, arriva le Ferrasch-bachi du Roi. Il se présenta devant l'Émir et lui annonça qu'il avait la joie de lui apporter son pardon complet, que le Roi, revenant tout à fait à l'idée donnée par les Anglais, le faisait gouverneur de Kachan, et lui conservait tous ses anciens honneurs, sauf la place de Sadr-é-azam qui était déjà occupée par son adversaire. Et enfin, pour lui ôter les derniers doutes sur la vérité de ses paroles, il lui remit une lettre écrite de la propre

main de Nasreddin Schah, où ce dernier assurait son ancien ministre que tout était oublié et que, moyennant une promesse de rester à Kachan et de ne pas revenir dans la capitale, il pourrait compter sur ses bonnes grâces.

L'Émir fut charmé de cette lettre, il se vit au bout de toutes ses angoisses et annonça qu'il allait sortir pour aller au bain. Il se sentait libre, il voulait au plus tôt se tirer d'un refuge qui lui semblait une prison. Sa femme se jeta à ses pieds pour l'empêcher d'en rien faire. Elle le conjura d'avoir un peu plus de méfiance. Mais il ne fit que rire de ce qu'il qualifia de fausses terreurs. Le Ferrasch-bachi insista pour qu'il n'offensât pas le Roi par des méfiances ridicules, et s'engagea vis-à-vis de la princesse à lui ramener son mari dans deux heures au plus tard. La jeune femme embrassa l'Émir en pleurant, et il partit. Deux heures passèrent, trois heures, quatre heures, l'Émir ne revenait pas. La princesse était assise dans un coin de la chambre avec ses enfants dans ses bras et ses femmes autour d'elle, n'écoutant pas les consolations qu'on lui donnait et s'abandonnant à tous les emportements d'une inquiétude et d'une douleur asiatiques. Enfin, n'y tenant plus, elle voulut aller elle-même savoir ce qui se passait. Elle trouva la porte fermée; elle cria qu'on la lui ouvrît. Les soldats qui étaient dans l'antichambre s'y refusèrent. La colère la prit, et elle enfonça la porte avec ses poings et ses pieds. J'ai vu cette triste porte, dans l'état où la désespérée l'a mise, à moitié arrachée d'un côté et fendue de l'autre. On voulut retenir la princesse, mais elle était comme une lionne et, repoussant tous le monde, elle parut dans le jardin et se dirigea vers la porte de sortie. Alors on lui dit la vérité.

L'Émir, en sortant de l'enderoun, avait été conduit par le Ferrasch-bachi du Roi aux bains du village voisin du jardin de Fyn. Pendant la route qui est d'environ un quart d'heure, la conversation avait été enjouée, et l'Émir se sentait plein d'espérance et de joie. Arrivé au bain, il entra dans la chambre voûtée avec le ferrasch-bachi et quelques gens du Roi; alors son guide lui dit qu'il avait encore une communication de son souverain à lui faire et il lui remit une autre lettre de Nasreddin-Schah, écrite le même jour que la première et par laquelle il annonçait à son ancien ministre, que sa mort seule pou-

vait le satisfaire et qu'il avait chargé le Ferrasch-bachi de l'exécuter.

Aussitôt celui-ci, aidé de ses hommes, se jeta sur l'Émir, le renversa et, saisissant un coussin, voulut l'étouffer, en le lui pressant sur la bouche. Mais l'Émir était fort et vigoureux; il réussit à se dégager assez pour pouvoir crier qu'il voulait bien mourir, mais qu'il demandait qu'on lui ouvrît les veines dans le bain. Le Ferrasch-bachi consentit, et ce fut ainsi que les choses se passèrent. Alors, quand tout fut fini, on répandit le bruit que l'Émir était mort d'un coup de sang, personne n'y crut, et la consternation fut générale, dès que toutes les circonstances de ce meurtre eurent été connues, avec cette rapidité qui existe en Perse, pour divulguer des affaires d'État; car le secret n'existe pas ici.

La princesse fut ramenée à Téhéran dans un état de désespoir profond. Sa première entrevue avec son frère fut terrible, et il n'y a pas d'injures qu'elle ne lui ait prodiguées. Mais elle n'était pas au bout de ses peines. Elle reçut l'ordre d'épouser immédiatement le fils du Sadr-é-azam actuel, espèce d'idiot de vingt-deux ans, et il fallut obéir. Toute sa résistance ne servit à rien, et sa mère, comme son frère, l'y contraignit à force de mauvais traitements. Elle dit alors au Roi : « Voilà la seconde fois que vous me mariez de force, mais j'ai du moins cette consolation que vous tuerez quelque jour le misérable auquel vous me donnez, comme vous avez tué mon premier mari. »

Les deux filles qu'elle a eues de l'Émir et dont l'aînée a environ six à sept ans aujourd'hui, sont élevées par elle dans la haine du Roi. Il cherche à adoucir ces enfants, en leur faisant des cadeaux, mais elles lui disent à lui-même : « C'est vous qui avez fait mourir notre père. » Il y a quelques mois, le fils du Ferrasch-bachi, aussi jeune qu'elles, vint les voir; elles se jetèrent sur lui et l'égratignèrent, le battirent tellement, que ce fut tout blessé qu'on l'arracha de leurs mains. Et quand, suivant la politesse persane, une femme dit à la princesse : « Que votre mari vous donne des fils. » « Dieu me garde répond-elle, d'avoir des enfants d'un tel misérable! » Il en a une frayeur horrible et ose à peine paraître devant elle.

On se raconte tout cela dans la ville, on pleure l'Émir, on

maudit le Roi et le Sadr-é-azam; mais je disais à un Persan, qui se lamentait beaucoup : « Bah ! si l'Émir n'avait pas été tué par le Roi, il l'aurait été par le peuple, qui ne peut concevoir qu'on empêche de mentir et de voler. » « Vous avez raison, Naïb, me répondit-il, mais remarquez une chose, c'est que si l'on n'aimait pas l'Émir parce qu'il ne voulait pas laisser voler, on exècre le Sadr-é-azam actuel, parce qu'il vole tout seul avec sa famille. Au moins, on comprend ou plutôt, on a compris ensuite que l'Émir faisait du bien à tout le monde, bien que d'une manière gênante et inusitée, tandis que le premier ministre que nous avons dépouille la Perse entière, dans l'intérêt unique d'une poignée de coquins qui sont ses parents. »

Voilà, mon Général, l'histoire de Mirza-Taghy-Khan, premier ministre de Perse. Toute cette tragédie s'est passée il n'y a pas encore trois ans, et entre autres réflexions qu'elle inspire, il me semble qu'il y a celle-là, dont nous parlions déjà à Francfort, c'est que les hommes remarquables ne sont pas si rares en Asie que les Européens aiment à se le figurer. Nous en faisons le compte : en voilà un de plus.

Adieu, mon Général, il se pourrait que je fusse chargé d'affaires, d'ici à quelques mois. J'aurai bien du plaisir, entre les Anglais, les Russes et le gouvernement du Schah. Mais ce n'est pas pour effrayer un sage qui ne devrait penser qu'aux lotus des pieds de Krischna, semblables aux étangs sacrés.

Je vois par les journaux d'Europe que l'on raconte très bien qu'Hérat a été pris par les Persans, au mépris des traités. Probablement on punira un tel manque de foi, et l'on s'apercevra ensuite que non seulement Hérat n'est pas pris, mais que, même à cette date, il n'est pas attaqué. Si l'on s'étonnait de ces choses-là, on ne pourrait plus étendre à l'Asie et à l'univers les bienfaits de la civilisation.

Adieu encore, Excellence. Je devrais être honteux de vous écrire de pareils volumes. D'où vient que je ne le suis pas et que c'est avec une conscience calme et pure que je vous envoie mes respects les plus dévoués et les plus tendres?

Cte A. DE GOBINEAU

Téhéran, 1er mai 1856.

Mon Général,

Nous attendons une lettre de vous avec plus d'impatience encore que de coutume. Que vous pensiez à nous, maintenant, dans ce temps, nous est plus précieux encore que d'habitude. Ce que nous désirons tendrement, c'est que vous comptiez ce qui est à vous, ce qui vous aime, ce qui vous est attaché à toujours.

Puisque l'histoire de l'Émir Nyzam vous a intéressé, je vais vous dire autre chose et vous parler des Derviches. Vous savez que, pour les musulmans, ces dévots voyageurs sont essentiellement persans. C'est en Perse effectivement qu'il y en a le plus et que les populations s'en occupent davantage. Je rencontre sans cesse quelqu'un d'entre eux assis sur le bord du chemin, à l'ombre d'un mur ruiné, seul, dans ces immenses plaines bordées des lointaines montagnes qui nous entourent. Il y en a de très vieux, d'autres sont extrêmement jeunes. Tous voyagent continuellement, arrivent d'Égypte, reviennent de l'Inde, s'en vont en Arabie. Ils entrent aujourd'hui, comme autrefois, librement dans la salle où les Rois, où les princes sont assis. Ils prennent place et donnent des conseils de dévotion, ou racontent leurs aventures et leurs voyages. Beaucoup passent pour avoir des connaissances merveilleuses et surtout en alchimie et quelque chose de plus. Ils disparaissent quelquefois pendant des années entières et sortent ensuite de quelque coin des montagnes, où ils ont vécu dans ce qu'on appelle ici « le coin du retirement et du détachement ». Leurs doctrines sont au fond très peu musulmanes, et on sent bien que ces voyageurs désintéressés de toutes choses sont les vrais disciples des Brahmes. Ils considèrent toute religion positive, comme bonne en soi, mais insuffisante. Essentiellement mystiques, ils disent dans le langage figuré dont ils usent de préférence, des vers comme ceux-ci : « Mon cœur va de rose en rose, y respire le parfum, mais cela ne lui suffit pas. Qu'est-ce qu'il veut? » Cela signifie que les meilleures doctrines sont en définitive insipides pour une âme exaltée et qu'il faut Dieu même et Dieu seul pour la remplir, ou bien ils disent encore : « Lorsque tu arrives dans la prairie, respire le parfum des fleurs, puis va-t'en!

Ne t'assois pas à l'ombre du rosier pour y rester jusqu'à ce qu'on te méprise! » Le sens mystique est qu'il ne faut s'attacher à rien de ce qui est transitoire, ni lier son amour à ce qui va se faner, et devenir épine; l'essence divine, seule, vaut la peine qu'on s'en occupe.

C'est d'après ces principes que les derviches — quelquefois vêtus de blanc et coiffés d'un bonnet rouge, quelquefois en haillons, quelquefois leurs cheveux longs flottant en boucles élégantes, quelquefois négligés et sales, car leurs doctrines ne leur défendent pas plus l'élégance qu'elles ne la permettent — parcourent le pays, n'ayant rien à eux et ne manquant de rien.

Le clergé, qui les tient pour fort hétérodoxes, ne les aime guère, mais le peuple les écoute volontiers, et les grands se popularisent en les honorant.

Pour moi, j'avoue que je fais cas des Derviches. Ce sont bien certainement les descendants des vieux gymnosophistes qui ont instruit Pythagore. Il y a beaucoup de coquins parmi eux, point de sots et assurément quelques hommes remarquables.

Parmi les plus estimés, ceux que l'on révère davantage sont ceux qui viennent de l'Inde. Ceux-là sont noirs, maigres, et se soumettent en général à des austérités réelles souvent, apparentes plus souvent encore, qui leur acquièrent beaucoup de crédit. On doit m'amener quelque jour un derviche béloutche que l'on dit très savant. Il est de ceux-là.

Quand nous étions à Ispahan, il en est venu un qui domptait les serpents. Il en avait avec lui plusieurs, fort gros et de mauvaise espèce, qu'il tira d'un panier et mit à terre devant nous. Par tous, il se fit mordre, de manière que nous voyions bien les traces des dents sur son bras nu. Cela ne nous suffit pas. Nous fîmes apporter une poule qui, mordue par un de ces reptiles, mourut au bout de quelques secondes, et sa chair était devenue subitement toute noire. Cela nous parut singulier. Mais voilà qui le fut davantage. Le derviche, Scheick-Pir-Ali, nous offrit de nous donner le *dem*, c'est-à-dire le don de ne pas souffrir de la morsure des serpents. Nos domestiques persans se montrèrent très empressés à profiter pour eux-mêmes de cette faveur et nous consentîmes pour nous. Il se fit apporter du sucre candi, souffla dessus en prononçant à voix basse quelques paroles et nous le distribua. Clémence en mangea et en fit

manger à Diane, j'en mangeai également, puis nos gens. Le ministre en mangea aussi et demanda au derviche s'il pouvait maintenant se faire mordre impunément. « Vous le pouvez sans nul doute », répondit l'autre et il s'approcha avec une de ses bêtes. Mais le ministre n'était pas assez fermement croyant dans la puissance du *dem* et se recula en criant. Cependant, nous fîmes la réflexion que si le derviche lui-même n'avait pas été sûr de son fait, il ne se serait pas exposé de gaîté de cœur au danger de faire mourir un envoyé européen. Mais voilà ce qui arriva ensuite, et cela, je l'ai vu de mes yeux, et je puis l'affirmer. Nous tous, tant que nous étions de la légation présents à cette séance, nous l'avons tous vu : l'intendant de notre Mehmandar, appelé Asker-Beg, très brave homme, qui venait de manger comme nous le morceau de sucre candi enchanté, voulut nous convaincre de ce dont ses camarades et lui ne doutaient pas : que le derviche avait le pouvoir. Il avança son bras et se fit mordre par le même serpent noir qui venait de tuer la poule sous nos yeux. Nous fûmes effrayés, mais il était sûr de son fait, et il ne fut nullement malade. Ce n'est pas auprès de vous, Excellence, qu'il est nécessaire de s'excuser de ne rien comprendre à beaucoup de choses.

Mais voici maintenant une autre histoire de derviche. Elle est arrivée à Téhéran. Il y a une vingtaine d'années, il y avait alors un Schahradeh, fils de Feth-Ali-Schah, qui vit aujourd'hui à Kerbela. Le prince s'occupait beaucoup d'alchimie et aimait à consulter les voyageurs sur les merveilles des pays éloignés. Un jour qu'il était assis dans ce qu'on appelle un *Bala-Khaneh*, sorte de galerie à jour qui forme un premier étage et que des toiles étendues défendent contre le soleil, sans ôter la vue des jardins, il vit entrer un derviche indien, maigre, en guenilles, très noir, les yeux brillants, un bâton à la main et qui paraissait arriver de pays très éloignés. Le Schahradeh, après l'avoir salué, lui demanda quel était l'objet de sa venue. « Prince, répondit celui-ci, quand nous serons seuls, je vous le dirai. » Le Schahradeh fit sortir tout le monde et alors le derviche commença ainsi : « J'arrive du fond des montagnes de l'Himalaya où je m'étais retiré pour vaquer librement à la prière et à la méditation. Un jour que

j'étais absorbé dans mes rêveries pieuses, je vis paraître devant moi subitement la forme d'une jeune fille charmante qui me dit d'aller vous trouver et de vous dire qu'elle était la fille du Roi des Péris[1] et qu'elle désirait vous épouser. Je m'acquitte de ma commission, voyez ce que vous voulez faire. » Le Schahradeh fut singulièrement étonné de cette brusque déclaration et fit toutes les objections qui se seraient présentées en pareil cas à l'esprit de chacun. Mais le derviche tint bon, et soutint son dire. Après avoir donné toutes les explications imaginables, il finit par dire au prince qu'il était parfaitement libre de refuser, si la proposition ne lui agréait pas, mais que c'était, dans tous les cas, l'action d'un insensé, attendu qu'on ne lui demandait absolument rien que de dire oui et qu'il ne courait aucun risque.

Ce dernier raisonnement persuada le jeune homme qui donna son consentement et voulut alors savoir ce qu'il lui fallait faire pour que la fille du Roi des Péris devînt son épouse. « Vous savez, lui dit le derviche, que ces êtres célestes sont d'une délicatesse extrême; il faut donc, avant tout, que vous-même parveniez à un état de pureté indispensable. Vous allez donc pendant un mois, vous abstenir de tout ce qui pourrait vous souiller, jeûner, passer une partie de la nuit en prières, faire des aumônes, et moi-même qui ne vous quitterai pas, je dirigerai vos austérités. Au bout d'un mois, rien ne s'opposera plus à votre union avec la Péri. »

Le prince fit tout ce que le derviche lui prescrivit. Tout le jour, il le passait avec lui en entretiens pieux, qu'il n'interrompait que pour adresser des apostrophes passionnées à son amante invisible, dont il n'avait pas tardé à devenir sérieusement épris, et la nuit il faisait encore des dévotions. Enfin, le derviche déclara que le degré de pureté indispensable était atteint et que le mariage pouvait se faire. Le prince, d'après ses conseils, quitta la ville et s'en alla avec lui dans un jardin à la campagne. Il fit poser une tente magnifique, des tapis précieux, des étoffes de soie et d'or et d'argent, des vases travaillés, des parfums, des fleurs et des sucreries. Quand tout fut prêt, il renvoya ses gens, ferma les portes et resta seul avec le derviche qui lui dit : « La princesse entrera dans la

1. Roi des génies.

tente avant une heure. A ce moment, allez-y hardiment; vous la trouverez pleine de gracieuseté, car elle est très contente de vous. Mais le temps qui reste à passer, enfermez-vous dans la maison, jetez-vous à genoux et attachez fortement votre pensée sur votre fiancée. Ceci est le plus indispensable de tout. »

Le Scharadeh courut obéir de son mieux, et cela ne lui fut pas difficile : il avait perdu la tête d'espoir d'attente et de passion. La demi-heure écoulée, il sortit de la maison et se dirigea rapidement vers la tente. Jugez de sa surprise : tente, tapis, riches étoffes, vases précieux, tout avait disparu. Il appela le derviche, le derviche ne répondit pas. Il courut à la porte, la porte était fermée à clef. Impossible de sortir. Il appela à grands cris; mais il avait lui-même renvoyé ses domestiques. Il lui fallut attendre qu'ils revinssent, ce qui n'eut lieu que le lendemain; alors on comprit à différents indices que le derviche, aidé sans doute de quelques compagnons, avait emporté tout le mobilier des fiançailles. On ne le revit plus, on n'entendit pas parler de la fille du Roi des Péris, et Feth-Ali-Schah fut dans une telle colère contre le prince qu'il voulait le faire mettre en prison.

Adieu, mon Général. Pardonnez-moi si cette histoire est un peu enfantine, mais nous sommes tous ici de grands enfants. Les Persans le sont beaucoup plus pour leur compte et nous le sommes de vous.

Je baise les mains de madame de Prokesch, avec le plus tendre respect, que je vous envoie à vous aussi, Excellence.

Cte DE GOBINEAU

Merci, mon Général, de l'article de la *Gazette d'Augsbourg*. Cela me vient de vous. Je ferai peut-être bien de remercier M. de Kalmereyer?

Mes traducteurs américains veulent que le protestantisme soit germanique. Je leur ai répondu vertement là-dessus et par des raisons qu'ils n'accepteront pas, car elles sont bonnes.

Tepich, 20 juin 1856.

Mon Général,

Nous ne vous écrivons pas des lettres bien propres à vous détourner de ce qui est triste, ce que je voudrais toujours faire.

Mais, enfin, cela ne se peut. Clémence a envie de s'en retourner en Europe, ce qui est fort concevable, et ne veut pas y aller seule, c'est-à-dire ne veut pas que je la ramène jusqu'à Constantinople, pour retourner ensuite à mon poste. De sorte que le ministère des affaires étrangères, m'ayant manqué de parole en me retirant le poste de Francfort, je trouve plus difficile de me tirer d'embarras. Enfin, j'ai demandé un congé. Mais voilà que M. Bourée va partir au mois de septembre, ma demande sera donc ajournée en avril ou mai, par la difficulté des routes. Il faudra que je sois chargé d'affaires, j'y mangerai beaucoup d'argent, mais cela est peu de chose; à la fin on enverra ici, M. Bourée ne voulant plus revenir, n'importe qui, et, pour se débarrasser à bon marché de mes observations, on voudra peut-être me contraindre à rester ici. Dans ce cas, je donnerai ma démission et très certainement en mai, juin ou, au plus tard, en juillet de l'année prochaine, nous serons auprès de vous.

Donner ma démission me plairait sous beaucoup de rapports; je suis las de toutes ces saletés, coquineries et inepties (le tout de bas étage) dans lesquelles il faut nager quand on est de ce monde et chaque jour, mon dégoût devient plus fort; ce qui me retient, c'est la question d'argent. Je n'en ai pas assez. Comme, cependant, j'ai de quoi vivre, il est incontestable pour moi qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, je finirai comme cela. L'embarras, c'est où aller?

Vous avez raison, mon Général, on m'arrange assez mal à propos de mon livre[1], mais je n'ai jamais supposé que je pourrais venir dire aux populations actuelles : « Vous êtes en décadence complète, votre civilisation est un bourbier; votre intelligence une lampe fumeuse; vous êtes déjà à moitié au tombeau », sans qu'on me répondît vertement. Je ne me soucie donc pas beaucoup de cela. Ce que je remarque, c'est que j'ai, à ce qu'il paraît, frappé juste dans le nerf sensible des idées libérales, car c'est en leur nom qu'on se fâche le plus haut. Cette cruauté sévère me consolerait de bien des invectives; puis, en somme, et tout en se défendant beaucoup, Pott et les autres sont prêts d'admettre les principes, seulement ils crient, du plus haut de leur tête, qu'ils ne veulent pas des conséquences;

1. *Essai sur l'inégalité des races.*

mais il n'en va pas ainsi et, patience, je les y ferai venir. Seulement, vous avez raison, Excellence, il faut du temps.

Mes quatre volumes sont, en définitive, un exposé de doctrines et des esquisses de preuves. Ils disent que je ne leur ai pas prouvé que les populations européennes soient radicalement finniques et je remarque qu'ils ont horriblement peur que je ne leur prouve. Patience, ils le toucheront du doigt. Un autre m'a écrit, pour m'assurer qu'il n'y avait pas de sang noir dans les Sémites. Son tour viendra aussi.

Il y en a qui sont plus prudents et qui se contentent de dire en gros ma doctrine paradoxale et mes démonstrations sans fondement. Ils se tairont, ou bien ils préciseront. Enfin, il faut du temps. N'admirez-vous pas aussi mes amis les Américains, qui croient que je les encourage à assommer leurs nègres, qui me portent aux nues pour cela, mais qui ne veulent pas traduire la partie du livre qui les concerne?

Je me suis d'abord occupé du plus pressé. J'ai mis sur le chantier « les Existences Immatérielles », *les vôtres*. C'est à la fois l'anatomie des langues au point de vue de leur vraie nature et la démonstration de leur décadence graduelle avant le sanscrit jusqu'aux langues modernes.

Je voyais l'autre jour qu'un de nos philosophes français, forcé d'avouer cette décadence qui jure un peu avec les grandes prétentions du génie moderne, affirmait que c'était un grand bien. « Car, dit-il, la beauté idiomatique, la complication des règles, la poésie, l'élévation, tout cela, c'est de l'aristocratie; la langue, comme tout au monde, se démocratise en se faisant facile. » Voilà de l'impudence! C'est à cette impudence-là que je parlerai en montrant la décadence des langues corrélative à la décadence des races, dont elle est un des symptômes et, quand il n'y aura pas à nier que, sous ce rapport, l'espèce humaine d'aujourd'hui est au-dessous de l'esprit humain du passé, nous aurons encore gagné une bataille. La moitié du livre et plus de la moitié, toute la partie dogmatique, est achevée. Il n'y a plus à faire qu'un dernier chapitre, la préface, où je dirai que ce livre n'est, comme tous ceux que je compte faire, qu'un appendice de l'*Essai sur l'Inégalité*, et les notes. Je le finirai en hiver et même avant. Mais j'attends pour cela des livres d'Europe.

En attendant, j'ai travaillé à un autre coin de mon défrichement. J'ai acquis trois manuscrits sur l'histoire généalogique des Afghans. Je les ai déchiffrés et les tables des lignées principalement, au grand mal de mes yeux, par parenthèse, mais je vous ai déjà dit cela. J'ai pu montrer d'une manière convaincante que les Afghans ne sont autres que les Parthes, expulsés par les Sassanides de l'Iran occidental, et je me suis appuyé pour ces démonstrations sur cinq ou six historiens persans, outre mes trois manuscrits de Kandahar. Comme il me manque aussi des livres européens pour faire quelque chose de complet de ce travail, ce n'est en ce moment qu'une sorte de mémoire volumineux dont je ferai un livre plus tard; mais le plus fort est fait. Autour de cette migration des Parthes vers l'Est, autour de ces généalogies de tribus voisines de l'Indus, je grouperai un nombre considérable d'observations sur la Perse et ses populations anciennes et modernes, et ses langages et ses dialectes. Enfin, je tâcherai de présenter une histoire vivante de ces contrées, où je suis en ce moment et qu'habitaient les premières tribus arsacides. Il y aura, là, des choses d'un intérêt général, pour les mélanges subis par les nations aryennes de ces contrées-ci jusqu'au Golfe Persique. Enfin, la nature des mélanges sémitiques y trouvera sa place tout naturellement, car je cherche surtout à ne pas m'éparpiller inutilement. J'ai eu un plaisir que vous pouvez comprendre à écrire en tête de cet embryon de livre votre nom, et à vous l'adresser.

Ce à quoi je pense, c'est à ne pas me perdre dans les détails que l'érudition menace de traîner après elle, ni dans les goûts, ni dans les petits plaisirs de l'orientaliste. Tout cela, ce sont des moyens et je n'en veux pas faire un but. Au fond, la situation de mon esprit est telle : une haine de la démocratie et de son arme, la Révolution, que je satisfais en montrant, en des traits véritables, révolution et démocratie, en disant d'où elles viennent et où elles vont. Quand M. de Maistre et M. de Bonald ont écrit, ils n'ont vu dans les nouveautés qui les choquaient qu'une déviation anormale d'une règle à laquelle on pouvait revenir et, tout exaspérés contre l'esprit du temps qu'ils ont pu être, ils ne l'étaient pas assez, car ils comptaient sur un lendemain vengeur. Comme M. de Strauss, ils voulaient

absolument que le royaume de Dieu fût de ce monde. Au moyen d'institutions théoriques qu'ils imaginaient et qui n'avaient absolument besoin, pour faire le bonheur du genre humain, que d'être installées, puis respectées, ils supposaient que tout pouvait aller le mieux dans le meilleur des mondes. Assurément, ils se sont trompés. Vous voyez, chez nous, tout le bas clergé fort régulier, fort pieux, fort exemplaire et fort démagogique. Tout notre haut clergé s'écartèle pour tenir un genou en terre devant l'autel, un autre devant la bureaucratie, révolution vivante; que dirait M. de Maistre?

Il faut avoir le courage de regarder le mal en face et de ne pas rêver de remèdes impossibles. Il faut reconnaître la source et l'origine du désastre, constater par où il s'augmente, voir où il nous traîne, regarder fixement où il aboutit.

Maintenant, supposons la chose faite, la vérité reconnue, le but atteint. Si l'on me demandait : « A quoi cela sert-il? » Franchement, je n'en sais rien. J'ai commencé à Berne à écrire ce livre, parce que j'étais profondément désœuvré et que je voulais voir la justesse démontrée, à mes propres yeux, de quelques idées principales dont je n'ai vu la conséquence que le livre fini. Maintenant, je continue, beaucoup parce que vous me dites de le faire, un peu parce que je continue à être désœuvré, un peu aussi, comme je le disais à M. de Rémusat à propos des économistes, pour satisfaire mes passions. Mais au fond, à quoi cela sert-il? Si vous le savez, Excellence, dites-le-moi, je vous assure qu'il y a des jours où j'en ai besoin.

Adieu, mon Général, mettez-moi aux pieds de madame de Prokesch, je vous prie. Je baise la main de mademoiselle Irène. Voulez-vous bien dire à Charles que je pense à lui et à son frère aîné, que j'y voudrais penser. Pauvre Franzy, pauvres nous tous! Je vous embrasse tendrement et respectueusement, mon Général.

COMTE A. DE G.

Camp de Gherk-Boulak (les quarante fontaines), 17 juillet 1856.

Mon Général,

Vous voyez que nous avions devancé votre avis de ne pas rester à Téhéran pendant les chaleurs. Nous sommes dans la

grande vallée du Lâr, au cœur des montagnes du pays des Parthes. Nous sommes campés, au milieu des grandes herbes, avec nos gens, dix soldats, sept tentes; nous avons des tribus nomades à droite et à gauche. Les nuits sont froides, les matinées et les soirées de même, la journée très aérée et jamais maladies n'ont mis le pied dans ces hauteurs. Ainsi, sous ce rapport, nous sommes très bien, au milieu d'une nature magnifique.

Le départ, pour Clémence au moins, est décidé en principe. Le ministre ayant demandé son congé pour septembre, je ne sais si on m'accordera celui que j'ai demandé aussi, pour la même époque. Au cas où il y aurait impossibilité matérielle de s'en aller pour elle, à ce moment, je regarde comme certain que, pour le printemps, nous serons plus heureux. Ce sera, cependant, un hiver encore qu'il lui faudra passer à Téhéran. La consolation, s'il y en a, est que la ville n'est nullement malsaine l'hiver, mais nous vivons au jour le jour, attendant les ordres de Paris. Le second secrétaire, qui était un drôle, est mort, le premier drogman, qui est un autre drôle, est parti avec la mission persane qui se rend en France. L'attaché, qui était un troisième drôle, nous a débarrassé de sa présence momentanément. Il reste un écuyer de l'Empereur qui apporte des décorations et qui a une telle horreur de l'Asie qu'il brûle de s'en retourner. Voilà la situation.

Tous vos dégoûts, Excellence, trouvent bien des échos ici, et nous en voyons assez, et nous en savons de belles; seulement ce qui m'étonne, c'est que vous en soyez surpris. Je m'attends à tout, et je crois que tout au monde peut se prévoir. C'est du temps; ce n'est pas la faute de personne, c'est celle de tout le monde, et le pire d'aujourd'hui sera le moins mal de demain. Avec cela, je me dis comme vous : « Où aller? » Quant à savoir que faire, ce n'est pas difficile : il n'y a rien à faire.

Je travaille ici à votre histoire des Parthes et des Afghans[1]. J'espère pouvoir vous l'apporter terminée. Autour de notre camp, nous avons partout des ruines. Clémence n'est pas la moins ardente ni la moins habile à trouver, dans les touffes de thym et dans la terre des tombeaux, les fragments de poteries anciennes qui couvrent la terre, pendant des lieues de lon-

1. Publiée plus tard sous le nom d'*Histoire des Perses*.

gueur. Rien ne donne une idée de la destruction irréparable de l'Asie, comme ce que nous avons sous les yeux. Nous sommes sur des briques couvertes du plus bel émail bleu ou rouge ou vert, couvert de dessins d'or, dans des plaines où il n'y a pas une âme vivante, où il n'y aura plus jamais personne. Et voilà ce que le monde devient. Ce qui n'empêche pas les messieurs d'Europe de se trouver charmants.

Adieu, mon Général. Le jour où nous vous embrasserons sera un grand jour. Comme nous avons, comme nous aurons de choses à nous dire! Hercule, qui est au comble du bonheur, remue ciel et terre pour moi à Paris. Vous n'avez pas l'idée de ce qu'est ce garçon dans de pareilles circonstances, je ne sais à quoi il aboutira, mais dans tous les cas, avant un an, soit que j'aie un congé ou non, je serai auprès de vous avec ma tribu.

Je vous embrasse, Excellence, comme je vous aime et vous respecte.

COMTE A. DE G.

De Clémence. — Clémence vous embrasse, elle ne dit rien, mais elle trouve que ce sera bien long d'attendre encore un an, avec ses craintes, et l'absence de domestique-femme[1], auprès d'elle.

Camp de Gherk Boulak (Vallée du Lâr), 1er août 1856.

Mon Général,

Nous recevons ce matin une lettre de votre Excellence. Comment vous dire la joie que cela nous fait éprouver et combien nous sommes émus de votre affection? Elle trouve bien sa pareille dans nos cœurs.

Vous êtes, je pense, un peu rassuré pour Clémence et pour Diane. Nous sommes à l'abri des maladies et des chaleurs. Jusqu'ici, tout va bien; espérons que Dieu ne nous abandonnera pas.

Adolphe[2] n'en travaille pas moins à nous faire revenir et si nous ne partons pas avant l'hiver, ce sera certainement

1. La femme de chambre, Anna, était repartie pour la France; elle mourut, en route, du choléra.

2. Adolphe d'Avril.

sans nul doute pour le printemps, devrais-je me borner à ramener Clémence jusqu'à Redout-Kaléh[1].

Nous sommes si profondément dans le désert que nous ne voyons âme qui vive, que nos gens, nos soldats et nos chevaux. Clémence travaille sous la tente et s'occupe de Diane. Diane apprend l'allemand et fait ses leçons. Les journées sont trop courtes; pour moi, j'avance beaucoup dans mon histoire des Parthes et des Afghans, que j'écris sur une table boiteuse en vue des montagnes. J'espère que vous ne serez pas mécontent de moi. Quand je reviendrai, je vous apporterai deux livres et beaucoup de matériaux et de manuscrits assez intéressants.

J'ai acquis ces jours-ci d'un brocanteur trois médailles d'argent sassanides et deux petits bronzes parthes assez jolis, mais tout cela devient rare et cher. Tous les Européens qui sont ici, courent après les médailles et les antiquités pour les revendre, car aucun n'a ni le goût ni le sentiment de rien d'honnête. C'est une honte. Enfin, je ne rapporterai pas tout ce que j'aurais voulu; mais au moins, je pense, rien de mauvais, et quelques bonnes pièces parmi des choses secondaires.

Je crois que les Persans auraient grande envie d'avoir ici une légation autrichienne. Je le comprends, mais voudrez-vous la leur donner? Tout dépend de l'étendue qu'on donne à la pensée politique pour juger de ces sortes de choses. Telle

1. On sait que ce voyage devait réellement s'effectuer dans les conditions les plus difficiles. Gobineau quitta sa femme et sa fille à Tèbriz. Il espérait qu'elles pourraient gagner directement Redout Kaleh, mais, par suite du débordement des rivières, les routes étaient en mauvais état et la petite caravane, après bien des hésitations et des difficultés, dut gagner le port de Poti sur la mer Noire, après avoir traversé un pays infesté par le choléra. De Poti, d'ailleurs, le séjour s'étant révélé trop pénible, madame et mademoiselle de Gobineau regagnèrent Redout Kaleh.

Diane tomba malade et souffrit d'une forte fièvre. Par suite de la guerre de Crimée, les services de bateaux étaient complètement désorganisés et les deux femmes ne trouvèrent pas le moyen de regagner Constantinople. Prokesch, qui était à ce moment là inter-nonce (c'est-à-dire ambassadeur) dans cette ville, mis au courant de la situation, devait essayer en vain de leur envoyer un navire. Ce fut finalement un vaisseau anglais de la flotte de l'amiral Lyons qui alla chercher les deux femmes à Redout Kaleh. Elles n'étaient pas d'ailleurs au bout de leurs mésaventures. En traversant la mer Noire pour regagner Constantinople, leur bateau, pris par une forte tempête qui dura trois jours, fut sur le point de sombrer. Elles arrivèrent enfin à Constantinople où elles retrouvèrent Prokesch et où elles restèrent quelques semaines avant de rentrer en France.

(N. D. L. R.)

création est inutile quand on ne songe qu'à aujourd'hui et à demain, qui pourrait être considérée comme très nécessaire si on s'occupait de ce qui arrivera dans huit jours. Ce que je crois, c'est que les Anglais qui prétendaient ne s'être étendus dans l'Inde que pour atteindre leurs frontières naturelles et pouvoir s'y défendre, en sont sortis pour annexer les Sikhs, puis ils ont fait un pas de plus, ils ont pris le Sindh. Puis, ils viennent de s'emparer du Royaume d'Oude; enfin, les voilà installés dans le pays des Birmans, tout cela depuis dix ans, et je ne crois pas qu'on s'en soit beaucoup aperçu en Europe ou, du moins, qu'on ait réfléchi au changement que toutes ces acquisitions apportaient dans la puissance de l'Angleterre. En prenant les Sikhs et les Sindhis, le gouvernement de Calcutta s'est procuré des pépinières de soldats qui ne ressemblent plus aux Cipayes du Bengale. Ils ont les moyens de lever, là, 100 à 150 000 hommes de troupes qui, suivant toutes les probabilités, valent physiquement et moralement des Européens. Si les Russes les imitent en Perse, ils trouveront la même chose et si les mêmes Russes s'emparent de l'Azerbeïdjan (qui veut se donner à eux), l'affaire turque pourra se trouver un peu plus compliquée que lorsqu'il s'agissait de trembler pour le Danube. Peut-être y aurait-il quelque intérêt à connaître toutes ces questions. Mais l'intérêt évidemment ne peut exister qu'autant qu'on serait disposé à se servir de la connaissance pour empêcher quelque chose. Ce qui fait que je n'ai pas d'avis sur ces matières.

Adieu, mon Général, pensez toujours à nous. Nous vous aimons plus de jour en jour. Nous ne pouvons combler aucun vide, je le sais bien; mais peut-être nous pouvons vous empêcher de le sentir autant. Quelle joie de vous voir à Constantinople! C'est quelque chose dans la vie que d'avoir devant soi une pareille espérance. Je vous embrasse tendrement et respectueusement.

COMTE A. DE GOBINEAU

Téhéran, 20 mars 1857.

Mon Général,

Je reçois votre lettre du 9 février. Vous êtes content des petites oboles. En voici d'autres, n'ayez aucune crainte, je

ne laisserai rien passer et je pense même que je commence à attirer. Pour Hamadan, la chose est faite et voici deux envois que je reçois. Je calcule que d'ici à un mois, j'en recevrai un autre, et peut-être un de Bagdad. J'ai fait écrire par des marchands à Hérat, à Kerman et à Yezd. Le Sadr-é-azam a aussi écrit pour moi sur tous ces points-là. Tout cela ne veut pas dire qu'il m'arrivera grand'chose, les Guèbres achètent tout, à tout prix, pour les Anglais, mais, enfin, je fais ce que je peux. Vous me dites que vous ne voulez que les doubles des Parthes et des Sassanides, parce que je dois en faire collection. Je vous reconnais bien, Excellence, et votre cœur. Vous allez au-devant de tout, grandes et petites choses. J'étais déjà livré à toutes sortes d'inquiétudes et de remords, car, au fond, c'est pour vous seul que je recueille des Sassanides, je ne m'y intéresse pas.

Je vous envoie la lecture ci-jointe. Vous verrez que je suis arrivé à déchiffrer les légendes de plusieurs médailles parthes à légendes iranes. J'en avais quelques-unes à moi. Un Guèbre de Bombay, qui est ici, en avait six autres et pendant quinze jours, ni cajoleries, ni demi-rudesses n'obtenaient rien sur lui pour qu'il me les cédât. Enfin, au moyen d'une ruse assez bien conduite par mon intendant persan, qui est un drôle indispensable, il a cédé.

Ces médailles, frappées pour l'est seulement, en apprennent bien long sur l'organisation parthe, mais elles sont rares de ce côté-ci. Je crois cependant qu'avec ce qui doit s'en trouver en Europe et qui n'a jamais été lu, nous pourrons reconstituer la *vraie* série des Parthes, au lieu de la série hypothétique dont on s'est contenté jusqu'ici. Vous verrez aussi les médailles des rois secondaires et, parmi elles, l'explication de la légende que vous m'avez envoyée.

Quand vous aurez lu ma lettre, Excellence, si vous l'approuvez, si je ne me trompe pas en ayant cru découvrir quelque chose qu'un autre peut avoir trouvé en même temps que moi, je vous prie d'envoyer ce travail au *Journal Asiatique Allemand*. Pott m'a demandé de la part de ces messieurs-là, de lui donner ce que je voudrais, il y a déjà plus d'un an, et je n'avais pas eu l'occasion de le faire. Il est bien entendu que je leur paierai les frais de gravure des médailles et des légendes

s'ils le désirent. Enfin, vous déciderez ce qui est à propos; j'ai peur qu'en attendant la publication de mon livre, Nordmann, ou tout autre, ne fasse ce que j'ai fait et que je paraisse ensuite parler seulement d'après eux.

Je me persuade que vous serez content de moi. J'ai refait ce livre trois fois[1]. Comme vous le dites, le Schahnameh n'a été qu'effleuré, je lui dois beaucoup, mais au Kouschnâmeh plus encore. Le chapitre sur Cyrus vous plaira, je crois. Enfin, au lieu d'une histoire des Parthes et des Afghans, c'est donner une *Histoire généalogique des Mèdes, des Perses, des Parthes et des Afghans*, et je pense être parvenu, sans violenter rien, à montrer, comme au fond et en vérité, Grecs et Orientaux sont d'accord sur tous les points essentiels. Enfin, il ne me reste plus que deux points très délicats et difficiles à traiter : une histoire des pierres gravées, depuis les premières, sous les Achéménides, jusqu'aux dernières sous les princes musulmans; une histoire des langues de la Perse; j'ai déjà un assez grand nombre de notes sur des dialectes très inconnus. Je ne répéterai pas, bien entendu, ce que tout le monde sait sur le zend et le pehlvi.

Quant aux affaires politiques, elles deviennent ce qu'elles doivent devenir, si mauvaises qu'au sortir de la crise actuelle, le fond caché sera bien pire que l'apparence, quelle qu'elle puisse être. Pour moi, je suis placé entre deux alternatives : ne rien faire et me faire mettre à la porte, avec la légation déconsidérée; faire quelque chose et courir la chance d'être désapprouvé. Il me semble que mon devoir est de choisir le second parti, et c'est ce que je fais.

Pour ce que vous me dites, Excellence, du silence gardé à votre égard par le ministre persan, je n'en suis nullement surpris, parce qu'on m'a juré ici, et qu'on me jure tous les jours qu'il a l'ordre de vous voir et si bien, qu'on parle de l'arrivée d'une mission autrichienne. Mais soyez-en sûr, ils sont bien coquins, mais tellement enfants qu'ils désarment et l'on finit par rire. Ils ont un journal dans lequel ils disent toutes leurs affaires; ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

Clémence m'écrit que si je veux, elle reviendra. Non, non,

1. *Histoire des Perses.*

non. Je n'oublierai jamais Tébriz[1]. Je ne l'exposerai plus, ni Diane à ces terribles climats, admirables, mais mortels. Je ne perdrai jamais de la mémoire, une matinée où je traversais à cheval, les cimetières de cette maudite ville. J'avais Diane mourante à la maison, un de mes gens était mort la veille, dix-sept autres sur vingt-trois ne pouvaient faire aucun service; des trois ghoulams qui m'accompagnaient, deux roulaient sur leurs selles comme des gens ivres, dévorés par la fièvre et ne pouvant pas tenir leur fusil; on ouvrait des tombes à droite et à gauche et des enfants criaient à côté d'une de ces tombes ouvertes. Il mourait soixante-dix personnes par jour. Non, je ne recommencerai pas cela, pour Clémence et pour Diane assurément. Je sais bien que, revenu en Europe, je pleurerai l'Asie tout le reste de ma vie. Si je ne les avais pas, je ne reviendrais jamais, que pour vous voir de temps en temps. Mais, avec elles, je passe sur mes goûts, et, aussitôt cette affaire-ci finie, je m'en reviens.

Dans ce moment, je ne peux pas et je ne veux pas témoigner la moindre envie de m'en aller. Après la crise, je m'en retourne, quand même on voudrait me faire ministre. J'attendrai encore le nombre d'années qu'il faudra, car, au fond, c'est une question pour mes enfants. Pour moi, vous savez ce que je pense, mais puisqu'il faut que je continue, je peux bien être avec elles, et ne pas les exposer.

L'hiver finit. Imaginez, mon Général, qu'il a été si dur, que les chakals sont entrés dans la maison, pour fuir la neige, et montaient à la porte de ma chambre, ce qui mettait mes chiens dans le désespoir le plus drôle du monde. Pour les achever, il y a cinq nuits, une hyène est sautée dans le jardin, et est venue hurler sous la fenêtre. Nous étions encombrés de neige, ce qui n'a pas empêché qu'avant-hier il faisait vingt-trois degrés centigrades de chaleur. On n'a pas des enfants dans un diable de pays aussi excessif.

Je n'ose pas vous envoyer les grandes médailles que j'ai à vous, parce que j'ai une peur horrible qu'on ne les vole en route. Il faut bien avouer que rien n'est moins sûr que nos correspondances. Voilà une de mes lettres pour vous qui

1. Il y avait dans cette ville, où Gobineau avait passé avec les siens et non loin de laquelle il les avait quittés, une violente épidémie de choléra.

est allée à Paris, une dépêche de moi au ministère qu'on a envoyée à M. Bourée, je ne sais pas au monde pourquoi; c'est très bien, mais si les médailles se perdent, on ne les retrouvera plus. Prenez patience, Excellence; j'ai quelques Bactriennes en bronze; je vous envoie des oboles d'Eukratides et d'Alexandre et des trioboles Sassanides. Pour les Alexandre, je suis tout yeux; malheureusement, les tétradrachmes et au-dessus ne me sont jamais venus dans les mains. Une tâche délicate, ce serait de classer les dariques; la chose ne me paraît pas impossible, mais je n'en sais pas encore assez long sur ce point-là. Un grand bonheur, c'est de n'avoir plus M. Bourée sur mes pas. Il n'aime pas les médailles, il n'y entend rien; il a fini par en demander à Bagdad (des Démétrius), pour quoi faire? Des *jetons de Whist*, ayant entendu quelqu'un lui parler de cette ingénieuse invention. Avec tout cela, il se jetait en travers de tout, se faisait tout apporter et me contraignait de payer le reste des prix absurdes. Le tout par désœuvrement. Enfin, je suis libre et cela va moins mal. J'ai quelques bronzes séleucides qui vous plairont. Enfin, mon Général, prenez un peu patience. Si je vous les envoie autrement que je ne l'ai fait jusqu'ici, j'ai une peur affreuse de les perdre.

Adieu, en voilà bien long. J'ai bien le désir de savoir ce que vous aurez pensé de ma découverte. Je suis aux pieds de madame de Prokesch. J'embrasse les enfants, mademoiselle Marchal va être bien utile à Clémence : c'est encore de vous. Adieu, avec mes respects et mon affection.

A.

Téhéran, 23 avril 1857.

Mon Général,

J'ai par vous la nouvelle de la naissance de ma fille Christine[1]. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis transporté de joie. Je ne tenais pas tant à un fils que vous pouviez le croire. C'est trop chanceux chez nous.

Ces imbéciles de Persans m'avertissaient ce matin qu'ils font

1. Christine de Gobineau (qui devait devenir madame Maxime Serpeille) était née à Paris. Un télégramme avait averti Prokesch qui avait transmis la nouvelle à son ami.

partir un courrier à midi. Je n'ai donc que la possibilité de vous embrasser et de joindre quelques médailles à ma lettre.

J'ai bien de l'impatience de savoir ce que vous avez pensé de ma découverte qui n'en est peut-être pas une du tout. Enfin, dans un mois, je le saurai.

Mon mémoire sur l'origine des Afghans, est devenu l'été dernier une histoire généalogique des Afghans et des Parthes.

Cet hiver, c'est devenu l'histoire des dynasties Mèdes, Perses, Parthes et Afghanes et ça aura deux gros volumes.

Maintenant, c'est l'histoire généalogique des nations iraniennes et ça a trois forts volumes. Mais nous sommes à la fin, quoique j'aie encore beaucoup, mais beaucoup à travailler.

Je suis très content de savoir Clémence bien et ma fille aussi, et Diane aussi. Pourvu que je n'attrape pas la fièvre ou le choléra cet été, ou que les Anglais ne m'étranglent pas, et ils en ont bonne envie, mon voyage de Perse aura été une bonne chose.

Adieu, Excellence, après les miens, vous. Mille tendres respects.

COMTE DE GOBINEAU

LA MAIN TENDUE[1]

On répéta. Plusieurs fois. A la cinquième, cela fut jugé suffisant. Le jeune homme dit, avec une patience un peu monotone :

— Monsieur Volny, vous irez jusqu'au bout de votre réplique. — Et au Professeur : — M. Volny va vous expliquer qu'il n'y aura pas de distribution de soupe aujourd'hui, les services municipaux étant interrompus parce que l'état de siège vient d'être proclamé.

— Pourquoi? — dit le Professeur, — c'est la guerre?

Pierrot s'emporta : « T'as pas de questions à poser, nom de D...! t'as qu'à... »

— Laissez, — dit le jeune homme, — vous n'arriverez à rien si vous le brusquez.

Pierrot s'éloigna en maugréant. Le jeune homme observa le Professeur. Le Professeur ne disait plus rien, tout surpris lui-même que cette question lui eût échappé. Mais il y avait si longtemps que personne ne s'adressait plus à son esprit! Aussi, à entendre ce jeune homme parler poliment et clairement, la pensée enrouillée du Professeur s'était émue, détendue, ranimée, comme ces pendules arrêtées dont le mouvement reprend parce qu'on les a frôlées par hasard.

— Ce n'est pas la guerre, — dit le jeune homme, — il n'y a pas la guerre. Il s'agit d'une affabulation. Vous savez bien ce que c'est qu'un film?

— Oui, — dit le Professeur, — je sais bien : c'est une

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février.

histoire. Je vous remercie. Je vous demande pardon. C'était pour comprendre. Excusez-moi...

— Mais vous avez raison, monsieur, votre curiosité est légitime. Eh bien, voilà : il y a l'état de siège parce que les Martiens attaquent Paris. Mon film est un film fantastique, un film d'imagination. Vous saisissez?

— Très bien, monsieur, — dit le Professeur. — Merci.

Vers quatre heures du soir :

— Si nous avons encore besoin de vous pour un raccord, — dit le jeune homme, — nous vous écrirons, monsieur. Je vous remercie. Cela a très bien marché. Vous donnerez votre adresse à mon assistant.

Ce ne fut pas Pierrot, mais un autre jeune homme qui s'occupa alors du Professeur. Ce jeune homme-là était encore plus élégant que celui qui donnait les ordres, et presque aussi poli. Il remit au Professeur, en invoquant le tarif syndical, un bon de cinquante francs pour le caissier, et lui dit :

— Votre nom? »

— Mon nom? — répéta le Professeur. Il y avait des mois et même des années : peut-être deux ans, trois ans, davantage... que personne ne l'appelait plus par son nom.

— Martin, — dit le Professeur; puis il ajouta :

— Monsieur Martin.

— Votre adresse? — dit le jeune homme, le stylo sur son carnet.

Son adresse? Mais il n'en avait pas... Ah! mon Dieu! laquelle donner?... Il ne s'en présenta qu'une à l'esprit un peu bousculé du Professeur.

— *Hôtel de la Haute-Loire*, — dit-il. — C'est dans la Quincampe... enfin, rue Quincampoix.

Dehors, il se ressaisit. Et sa première pensée fut pour le patron de la *Haute-Loire* :

— Ce soir, — se dit Martin, — je lui paierai ce que je lui dois, à M. Georget : j'ai plus qu'il n'en faut. Ce soir, je coucherai dans un lit.

IX

Peu à peu, Martin avait pris plaisir à venir respirer l'air du soir, à la terrasse de l'hôtel Vaquier. C'était un petit hôtel,

et qui ne ressemblait guère à la *Haute-Loire*. On y faisait aussi le restaurant et le café-bar. Les prix étaient modestes, car la clientèle se composait surtout de journaliers. Un soir que Martin, rentrant tard d'un studio de Joinville, s'était mis en quête, près du terminus de son tramway, d'un endroit où dîner sans dépenser trop, il avait tourné dans les ruelles aux abords du cours de Vincennes, et il était entré dans ce petit hôtel. Après le dîner, il avait demandé à voir une chambre. Celle qu'on lui avait montrée, simple, s'ouvrant sur une courette — car les chambres qui donnaient sur la rue n'étaient pas dans ses prix — lui avait plu. Au demeurant, la vie lui pesait à la *Haute-Loire*; même, un matin, le studio de Billancourt ayant eu besoin de lui à l'impromptu, un garçon de courses était venu le demander rue Quincampoix; et Martin, trouvant dehors l'homme qui attendait dans un taxi, avait eu honte à imaginer les réflexions que la façade de la *Haute-Loire* pouvait inspirer. Il avait donc retenu sur-le-champ le cabinet meublé de l'hôtel Vaquier. Et, s'il avait attendu la fin de la semaine pour déménager, ce n'avait été que pour ne pas désobliger Georget par un départ inopiné.

Aux yeux de Martin, l'hôtel Vaquier, comparé à la *Haute-Loire*, présentait maints avantages : confort, salle de restaurant en bas de l'hôtel, prix de pension complète, et surtout, la « chambre seule », luxe dès longtemps oublié. Et l'hôtel Vaquier avait encore la supériorité de sa situation : proche de la porte de Vincennes, il était donc proche de la tête de ligne des tramways menant à Joinville. Or, c'était aux deux grands studios de Joinville que Martin pouvait espérer être appelé le plus souvent.

Martin, en effet, peu de temps après les événements de Billancourt, avait reçu à la *Haute-Loire* une convocation pour un studio de Joinville. *Costume : comme vous êtes*, disait la carte-lettre, *cachet :* 50 *francs*. Martin avait cru que Pierrot, ou le jeune homme poli, travaillait là. Il s'y rendit. Avec une vingtaine d'autres « convoqués individuels », il se trouva constituer l'élite d'une figuration d'ensemble, aussitôt manœuvrée par des gens qu'il n'avait pas vus à Billancourt, mais pour des fins à peu près semblables.

Il travailla deux journées; après quoi, le régisseur du studio

lui demanda une photo à mettre dans ses dossiers. Martin n'en avait pas, mais promit d'en envoyer une.

— Une petite, — dit le régisseur qui ne prétendait pas que Martin fît une trop lourde dépense, — une photo de passeport. Allez vous la faire prendre n'importe où. Sans ça, comment voulez-vous qu'on se rappelle votre tête? Moi, j'ai demandé des noms à Pierrot parce qu'on boit l'apéritif ensemble, mais il faudrait que je puisse à mon tour vous envoyer chez des confrères, s'ils me demandent quelqu'un dans votre genre.

Et, bonhomme, heureux, pour une fois, de n'être pas obligé d'écarter du métier un débutant mal doué, il livra son pronostic qui, dans les studios, faisait autorité :

— Il n'y en a pas des tas, vous pouvez me croire, qui soient capables de faire les mendigots, les miteux, les petits vieux, surtout dans les cachets faibles. Avec ça, vous avez l'air de comprendre ce qu'on vous dit, vous n'êtes pas trop maladroit. Enfin, si vous êtes sérieux, vous pourrez travailler de temps en temps. Et vous savez, je ne dis pas cela à tout le monde : demandez-leur.

Carré dans son fauteuil à pivot, le ventre à l'aise, le chapeau sur la nuque, il désigna du menton un scribe courbé sur des listes qui grogna un acquiescement, et un garçon de courses aux quinze ans efflanqués et affreux, dont tout l'espoir était de devenir un jour vedette, et qui répondit avec une considération infinie : « Oh! oui, M'sieur Chapuis! »

Ce monsieur Chapuis, connu pour dénicher des figurants qu'on n'avait pas encore trop vus, fit travailler Martin en le recommandant ici ou là; et une recommandation de M. Chapuis avait du poids.

Martin ne savait que faire pour le remercier. Mais, un jour qu'un régisseur de moindre importance, auquel M. Chapuis l'avait adressé, lui disait de revenir le lendemain pour tourner un petit rôle, Martin, en passant la porte, l'entendit qui déclarait à un voisin de bureau : « Ce Chapuis, tout de même, il vous dégote toujours le numéro qu'il faut!... » Et Martin se demanda (réflexion bien nouvelle pour lui) : « Est-ce qu'après tout M. Chapuis, quand il me recommande, ne rend pas service autant à ses confrères qu'à moi? Et est-ce qu'ainsi il ne soigne

pas également sa réputation? » Martin apporta néanmoins à M. Chapuis une boîte de cigares, qui fut acceptée.

— Vous êtes gentil, mon vieux, — dit le bienfaiteur, — mais je ne veux pas que vous recommenciez. Moi, ce que j'en fais, c'est pour vous être utile, c'est pour vous donner votre chance, voilà tout.

Mais Martin en était déjà à ce point, qu'il ne crut pas aveuglément à cette manifestation d'altruisme.

Il commençait à changer. D'abord physiquement.

Au début, cela n'eut rien d'une rééducation volontaire, ni même acceptée de bon gré. Elle fut imposée par les circonstances, l'homme la subit. Un matin de travail, Martin, déjà dans son décor, au milieu de huit ou dix autres « silhouettes », attendait le metteur en scène, qui parut enfin et indiqua que les personnages à représenter devaient se trouver au dernier état de la misère et du dénuement.

— On va vous donner, — dit-il, — des vêtements déchirés. L'habilleuse vous arrangera sur le plateau. Je veux surveiller cela, c'est très important. — Et quand chacun fut tel qu'il le désirait : — Seulement, j'en veux la moitié pieds nus. Ceux qui « font » le plus pauvres : vous, vous, vous deux et vous.

Martin n'avait pas été désigné parmi ceux-là. Pourtant, depuis ce jour, jamais il ne se rendit au studio sans s'être scrupuleusement nettoyé. Mais, au bout de peu de temps, cette politique d' « on ne sait jamais » céda devant l'usage repris, renoué par ce fil occasionnel.

Et de même pour le visage : la nécessité d'acquérir et de retenir les rudiments du maquillage replaça un miroir aux mains de Martin, et replaça devant ses yeux son visage.

Mieux qu'en se rasant (ce qu'il avait réappris à faire une fois par semaine, dès le lendemain même de son quatrième jour de Billancourt), il redécouvrit la forme de sa figure et le dessin de ses traits. Il examina son visage et le trouva vieilli.

Puis, lentement, la résurrection se propagea, poussant ses ramifications vers l'esprit. Reprendre contact avec le savon et l'eau chaude, avec les chaussettes et les mouchoirs de

poche, avec les draps, connaître à nouveau le goût du pain frais, du bouillon de pot-au-feu, de la limande-sole bien frite, du vin en mangeant et du café-filtre, et l'agrément encore plus oublié d'une cuiller sans arrière-goût : ce n'étaient encore que le rappel des sens à leurs plaisirs et à leur dignité passés.

Mais Martin recouvra la paix, la quiétude. Il la recouvra, du même coup qu'il constata l'avoir autrefois perdue et avoir, des mois, des années, vécu sans elle. Il cessa d'être dans cet état de qui-vive hébété qui ne lui laissait de trêve qu'à l'heure du sommeil. Et ses sommeils se firent à la fois plus légers et plus profonds. Il vit sans angoisse le jour teinter sa fenêtre. Il s'abandonna à la joie de se rendormir alors. Il aima rester parfois tard au lit, tout éveillé, par luxe. Il se surprit à penser : « Je suis libre, je fais ce que je veux. Pourvu que ça dure! » : et dans ce « Pourvu que ça dure », était impliqué : « Je suis heureux ».

Et, un jour, il recommença à lire.

Enfin l'esprit tout entier fut gagné, et la conscience s'éclaira du même jour que les choses extérieures; Martin se sentit les yeux dessillés; il vit clair.

Si bien qu'un soir, prenant le frais à la terrasse de l'hôtel Vaquier, il put se dire :

« Mon Dieu, je le sens, je remonte la pente. Le hasard m'a placé devant la circonstance qui pouvait me relever. Je n'ai eu qu'à me laisser mener, et les choses m'ont mené là où je suis, tellement au-dessus de là où j'étais, tellement que j'en ai le vertige et que j'en demeure étourdi.

» Mais si je cherchais bien dans ma mémoire, n'y retrouverais-je pas le souvenir d'un rétablissement comparable? Allons! C'est dans le passé d'abord qu'il faut voir clair... La première fois, je n'étais pas parti d'aussi bas, et pourtant, à peine l'ascension commencée, je suis tombé de mon haut. Alors? Vais-je tenter à nouveau l'aventure, aujourd'hui que je suis seul?

» Eh oui, mais c'est que voilà le mot lâché : seul... et c'est par là qu'à présent tout est nouveau. Si, naguère, j'ai pu remonter une première pente, ce n'était pas par sursaut

d'énergie, ni par réveil de conscience, Dieu non! C'était parce que cette main que je croyais secourir en la prenant m'entraînait au contraire plus avant et plus haut. Et si je me suis retrouvé tout en bas, c'est parce qu'elle m'avait été retirée.

» Quand j'y pense!... Comment? Par extraordinaire j'avais rencontré plus défavorisé que moi, plus vulnérable encore... Qui donc à ma place ne se serait cru en droit de secourir une faiblesse ainsi exposée? Et cela même me fut repris? Quoi? Pas même la main la plus débile et la plus ignorante? Pas même une main de douze ans? Allons... C'est que les choses ne peuvent être qu'ainsi. C'est qu'il y a derrière elles quelque nécessité que je ne connais pas, quelque loi cachée.

» Se résoudre donc à rester seul. Et, puisque la vie prétend tout recommencer avec moi, et puisque aussi bien je ne suis pas mort, eh! bien je recommencerai, je serai l'homme de bonne volonté! Mais seul. Hélas! ne laissons plus s'égarer la chimère. Qu'elle ne s'éloigne plus de nous. Attachons-la, tenons-la ferme. Et, si elle tire, donnons un coup sec à la laisse. Triste besoin de protéger! Il faut reconnaître que tout marche bien, dès que l'on ne s'avise plus de protéger que soi.»

TROISIÈME PARTIE

HIGH-BROW

X

Martin désormais était connu dans tous les studios et par toutes les compagnies de production. Il s'était arrêté à l'échelon professionnel des « silhouettes », mais il s'y tenait : depuis un an déjà, on ne le dérangeait plus pour la figuration. On savait par expérience qu'on pouvait le faire jouer en premier plan et lui faire dire une phrase ou deux. C'était toujours lui que l'on convoquait si, parmi les personnages secondaires d'un film, se trouvait un petit boutiquier, un clerc de notaire ou un greffier de tribunal, voire un médecin, pour autant que

le milieu où il donnât des consultations fût modeste. Martin se montrait ponctuel, n'était jamais en faute et ne faisait point d'intrigues. Il savait rester bien avec tout le monde, sans se pousser en avant. A le voir descendre de son tramway et approcher du studio, le chef pourvu d'un de ces chapeaux trop petits dont il avait, comme par destinée, repris l'usage, un bras serré sur un parapluie généralement déplié, et l'autre, sur une serviette de moleskine « façon cuir » renfermant les sandwichs et le flacon plat, rempli de bière, de son déjeuner — (il préférait éviter la cantine, si bruyante à midi) — on l'eût pris pour M. Martin, maître répétiteur de la cinquième étude, se rendant au lycée à l'heure dite. Il s'était inscrit au Syndicat des Comédiens, mais moins par esprit frondeur ou antipatronal que par goût de la règle et pour faire comme les autres. Et chacun le prenait bien pour ce dont il offrait l'apparence : un modeste fonctionnaire, un petit rond-de-cuir mêlé aux gens de cinéma.

On ne voyait cependant pas en lui un amateur : pris par un rouage, il s'était engagé à fond dans la profession, avait dépassé les trois ou quatre mois au bout desquels on voit, d'ordinaire, les comédiens improvisés les plus tenaces se lasser, faiblir et disparaître des antichambres cinématographiques. Il avait fourni ses preuves, et, dans un monde où chacun travaille sur le travail des autres, et où la réelle valeur professionnelle s'oppose souvent à la malchance, soulève parfois l'envie et l'hostilité, mais ne rencontre jamais de déni général.

Force fut donc à Martin d'admettre qu'il y avait en lui quelque qualité qui ne courait pas tellement les rues, puisqu'on faisait appel à elle et qu'on l'appréciait là où l'on en avait besoin, quelque étroit que fût ce lieu et artificiel ce besoin.

A une telle constatation se mêla bientôt une sorte d'orgueil. Martin avait toujours nourri pour ses dons de sensibilité une considération qui n'allait pas sans respect. A ses heures les plus naïves, il se disait : « Moi, du moins, j'ai du cœur ». Et à ses moments de sérieux, il apercevait bien que le peu d'efforts ou de pensées à quoi il pouvait être propre n'étaient jamais que ceux où la sensibilité est nécessaire et peut suppléer au jugement ou à l'énergie. Quoi d'étonnant, en conséquence, que Martin eût aussitôt trouvé l'emploi de ses dispositions,

jusqu'alors inutiles, dans une forme d'activité et un métier où la sensibilité peut tenir la place d'une autre faculté?

La notion obscure que Martin possédait de son insuffisance intellectuelle, de la pauvreté de son esprit en comparaison des ressources de son cœur, lui fit donc attribuer à son nouvel état des vertus qui n'en étaient peut-être pas absentes, mais qu'il sut d'autant mieux y voir que lui-même ne possédait que celles-là. Ainsi il opérait à la fois la glorification tardive d'un déséquilibre intérieur qui naguère eût pu le désoler, le virement d'une humiliation en orgueil, le travestissement d'une déficience en richesse.

Un sentiment de bravade, encore que vague et prudent, le soutint aussi : puisque Martin était bien obligé de constater que les cadres de la société l'avaient rejeté (car, avant tout, passif, il ne se tenait jamais pour responsable de ses propres mésaventures), et puisque aucun refuge ne s'était ouvert à lui que dans une carrière située en marge, il consentait qu'un juste état de choses ne se pût rencontrer que chez les comédiens. Il ne craignit pas de convenir que ces gens gagnaient à être connus, ne présentaient guère plus de déformations professionnelles qu'on n'en observe ailleurs, et qu'en un mot, ils étaient bien plus sérieux et naturels qu'on veut bien le dire.

A toutes ces justifications tacites, la vanité prenait sa part. Martin était extrêmement sensible aux compliments. Or, pour la première fois de sa vie, on lui en faisait, et de nombreux, et de fréquents. — Vous êtes un artiste, — lui disait-on... Il y avait des jours où il n'en doutait point; il se voyait en route vers les plus hauts sommets; car, s'il était dépourvu d'ambition, il était du moins constamment et dangereusement livré au songe.

Parfois cependant, il souriait de lui-même et son doute le ressaisissait, son incrédulité devant sa destinée cocasse, et il se retrouvait face à face avec cette idée fixe, vieille compagne : « Mais cela ne va pas durer, il va se faire que tout changera. »

Tout changea, en effet.

Il reçut un matin une convocation écrite entièrement

de la main de M. Chapuis. Le fait n'était pas fréquent. Martin en conclut qu'il ne s'agissait pas là d'un service d'ensemble, et espéra que ce serait peut-être un rôle. *Costume de tous les jours*, avait pris soin de préciser M. Chapuis, *pardessus usagé, chapeau melon. Pour un essai avec défraiement. Si faites l'affaire, cachet à débattre.* Ces formules toutes nouvelles pour Martin paraissaient pleines de mystère, grosses de risques, mais aussi de chances. Le pneumatique aux doigts, Martin murmura, à mi-voix, ainsi qu'il faisait parfois dans son existence solitaire : « Tiens! il va se passer quelque chose. Qu'est-ce qu'il va m'arriver demain? »

Et dans cette question que Martin s'était si souvent posée avec crainte, il y avait cette fois assez peu d'inquiétude, beaucoup de fatalisme et un commencement de prétention.

— M. Chapuis a dit que vous deviez l'attendre, il veut vous parler avant que vous alliez sur le plateau, — dit le garçon de courses; perché sur un tabouret, il ne s'était pas dérangé pour Martin, et restait penché sur un magazine cinématographique emprunté au Service de Publicité, qu'il dévorait avec angoisse, en se rongeant les ongles.

Vers huit heures et demie, M. Chapuis parut dans la cour. Martin se leva, prit son parapluie et sa serviette (elle était à présent en cuir véritable) et, pour ne pas le retarder, se tint prêt à suivre M. Chapuis.

— Bonjour, Martin. Vous en faites pas, nous avons le temps.

Il s'assit, alluma une cigarette et dit : « Gustave, va sur le Studio *D*. Quand M. Desvergers descendra de sa loge, tu viendras me le dire. » L'adolescent lymphatique, arraché à ses interviews de vedettes et rendu à son esclavage par la voix de celui qui, depuis un an, refusait de lui laisser faire de la figuration, disparut.

— Voilà, — dit M. Chapuis, — c'est assez délicat, je vous parle entre nous. Le metteur en scène allemand a engagé M. Desvergers, vous savez, le vieux Desvergers de la Comédie-Française. Malheureusement, il y a un petit ennui : oui, il est mauvais, le père Desvergers, en un mot comme en cent, il est mauvais. Il beugle comme un âne, ne supporte aucune remarque, et puis il ne veut pas jouer sans sa perruque. Le

rôle est celui d'un pauvre vieux que son fils ne veut pas reconnaître, et c'est le pauvre vieux qui bombe le torse et qui prend une voix de trombone : vous voyez le tableau. Et vous ne savez pas ce qu'il a dit, le Sociétaire? : « Il ne fallait pas venir chercher Desvergers si vous aviez besoin d'un gâteux! » Enfin, imbuvable! Alors, écoutez : les Allemands font ce matin leur dernier essai, de bonne foi. Si le vieux s'obstine, on lui paye son dédit et on recommence les scènes d'hier avec un autre. Seulement il faudra choisir tout de suite le remplaçant. Aussi, le coup est paré d'avance. Il y a deux impresarios qui vont venir ici avec chacun son poulain; je sais qui c'est, leurs poulains : d'abord un chanteur de l'Opéra; celui-là, ça ne va pas mieux, je le connais; le second, c'est Parent, des *Variétés*, ça, c'est plus sérieux, mais moi, je le crois trop comique. Enfin, bref, j'ai parlé de vous. Les Allemands m'ont tout de suite répondu qu'ils voulaient un nom. Seulement ce qu'ils voudraient surtout, c'est ne pas perdre d'argent en cherchant pendant trop longtemps. Votre chance, c'est que Parent et le chanteur ne fassent pas l'affaire. Les Allemands m'ont promis que, dans ce cas, ils vous prendraient un essai... Oui, ça va. Vous me remercierez si ça réussit.

L'adolescent reparut. M. Desvergers venait de faire son entrée sur le plateau. M. Chapuis se leva.

— Venez, — dit-il à Martin, — vous allez rester près du chef de plateau, sans vous faire remarquer. Comme ça, vous verrez la scène.

Le scénario comportait cette situation hardie : un père miséreux, qui n'a pas revu son fils depuis vingt ans, le retrouve devenu ténor célèbre, au milieu d'une soirée mondaine; son fils ne le reconnaît pas, puis le reconnaît, en a honte aussitôt, et, pour prouver aux assistants que ce vieux n'est pas son père, l'éconduit.

La figuration était là, et la vedette masculine, qui jouait le fils. Car on gardait l'espoir que le père Desvergers s'amenderait au dernier moment, et qu'on pourrait poursuivre avec lui la réalisation. Mais il persista dans sa conception du rôle. Dès le premier coup de sifflet, le vieillard pitoyable du scénario se campa un pied en avant, effaça les épaules, et, quand il fallut qu'il risquât timidement : « Mon petit,

mon Édouard », on crut entendre un Dieu marin, à qui son état divin épargne les inconvénients du grand âge, et qui souffle dans une conque invisible, mais retentissante.

Consterné, et convaincu, le metteur en scène fit signe à son administrateur, qui entraîna le père noble vers les bureaux. On voulut essayer incontinent le chanteur de l'Opéra. Mais ce fonctionnaire avait reconnu dans la vedette masculine un autre chanteur, plus jeune, mieux doué et mieux payé que lui, et qui avait, plusieurs années auparavant, déserté, pour les théâtres d'opérette, l'Académie Nationale de Musique. Ceux qui vieillissaient dans les rôles et les hardes du grand répertoire, pour des appointements de balayeur et pour l'honneur du titre, considéraient avec dédain et envie ce dissident chéri des foules. L'homme de l'Opéra, avant de consentir à s'avancer vers son fils éventuel, prévint loyalement qu'il demanderait que son nom, sur la publicité, figurât avant celui de ce « roucouleur de tangos ». Les Allemands impatientés le prièrent de se retirer, et le gros homme effectua une sortie théâtrale mais peu remarquée.

Parent, lui, ne posa point de condition, assura, aux trois premiers mots d'explication, qu'il avait tout compris, demanda à tourner sans répéter, improvisa son texte, exécuta une manière de sketch, de morceau de bravoure où tous ses procédés de théâtre étaient réunis et combinés, se montra plein d'assurance et de brio, éblouit les figurants, et désola le metteur en scène. On lui demanda de jouer « plus retenu, plus intérieur, et moins comique ». Cordial, il accepta et recommença sa démonstration, sans en rien omettre, mais en y ajoutant d'autres trucs maintes fois éprouvés dans les comédies où la pointe d'émotion doit se faire sentir. Martin restait confondu devant ce débordement de virtuosité, et découvrait que, pour exprimer des sentiments, dire un texte et reproduire une situation, il existait un vocabulaire tout fait dont il n'avait jamais eu le soupçon. Il ne fut pas éloigné de s'accuser d'ignorance, et, pour un peu, eût ajouté ses applaudissements à ceux que l'assistance prodigua au comédien, son exhibition terminée. Parent s'éloigna satisfait, ne doutant pas de la suite favorable. Mais les Allemands restaient soucieux.

M. Chapuis fit alors entrer Martin dans la lice. Martin n'eut pas le temps de poser son parapluie et sa serviette. Il se sentait extrêmement intimidé; mais il ne s'en alarma point outre mesure, se disant que, dans la situation indiquée, sa gêne le servirait. Il laissa l'assistant (car le metteur en scène se lassait) lui fournir les indications déjà entendues. Quelqu'un dit un mot étranger : « Prôbe ». Et l'assistant traduisit : « Répétons ». Martin gagna sa place, prit ce qu'il crut être l'attitude juste, regarda le bout de ses souliers et pensa au pauvre bonhomme au seuil du salon de son fils.

Le metteur en scène s'était approché, et tout le monde s'était tu. Une voix cria : « Allez-y ».

Et l'on vit ceci : un petit homme piètrement vêtu, d'âge incertain, de maintien mal assuré, s'avançait dans un salon. Il s'arrêta. Embarrassé par le parapluie et la serviette qu'il avait contre lui, il s'y prit maladroitement pour ôter son chapeau. Il salua. Un sourire humble et forcé laissait percer son inquiétude, son émotion. Soudain, devant lui, il parut apercevoir ce qu'il cherchait, quelqu'un sans doute. (Le metteur en scène à ce moment, à mi-voix, comme pour lui-même, se mit à ponctuer les étapes du jeu en hochant la tête : « So... so... so... »). Le petit homme fit deux pas en avant. « So », disait l'Allemand. Les yeux du petit homme s'attachèrent à quelque chose, et le sourire contraint s'illumina de bonheur. « So ». Les lèvres tremblèrent, hésitant à parler; les mains, tenant chapeau, parapluie et serviette, s'avancèrent. « So ». Et le petit homme parla enfin, petitement, et dit : « Mon petit... mon petit... Édouard... mon tout petit... » Le visage se tendait, pour en dire davantage, ou pour implorer. « So ». Mais une stupeur mortelle, comme une crampe, noua les traits, distendit les paupières et les lèvres. « So ». Le front hésita à comprendre, puis comprit, se rendit à l'évidence. Les bras retombèrent. Et il sembla que la plus grande des détresses submergeait, roulait ce petit homme pourtant immobile, figé, hagard, qui eut juste assez de force encore pour murmurer une fois de plus : « Mon petit... »

L'Allemand s'exclama : « So! Gut ist! », puis se reprit et parla en français avec lenteur et courtoisie :

— Oh! je vous remercie, monsieur, c'est absolument ce que je

désirais. Maintenant, monsieur, dites-moi, il n'est pas utile de faire une preuve nouvelle : vous allez converser, je vous prie, avec mon administrateur, nous sommes pressés.

L'affaire fut conclue. M. Chapuis affectait de n'être pas surpris, d'avoir été sûr d'avance du résultat, mais, en réalité, il triomphait. On le questionnait. On entourait Martin déjà livré au maquilleur, car le costume était jugé parfait, et rien n'empêchait que l'on commençât aussitôt.

— Eh! bien, quoi? — disait un figurant. — C'est le petit père Martin. En voilà une révolution! Moi, je le connais depuis un an; il est au même prix que moi.

L'impresario responsable du chanteur de l'Opéra n'avait pas suivi son gros poulain : resté là, il cherchait à prendre sa revanche sur un fâcheux début de journée. Il remit sa carte à Martin et le pria de venir le voir avant peu.

L'administrateur mena jusqu'auprès de Martin un monsieur tout chauve qui ne parlait pas français : le directeur technique de la firme, lequel tendit la main à Martin.

Tout fut prêt. On tourna. Vers la fin de la matinée (le rôle de Martin était important, le ferait paraître dans de nombreux décors, mais cette scène-ci était capitale), toutes les lumières furent déplacées : il fallait à présent enregistrer le départ du père méconnu.

Pour abuser complètement les amis qu'il avait chez lui, le ténor célèbre devait bousculer son père, prétendre en riant que c'était un mari trompé par ses soins, et, pour mettre enfin le comble au pathétique de ce reniement et terminer la scène sur un temps fort, botter le derrière paternel.

Martin, dans les prises de vues d'ensemble qui avaient précédé, n'avait pas eu affaire à son pseudo-fils plus directement qu'aux autres acteurs. Mais, comme il leur fallait se placer maintenant l'un auprès de l'autre pour le repérage du jeu de scène, Martin le regarda.

C'était un garçon d'un mètre quatre-vingts, un peu sanglé dans son gilet d'habit, mais découplé comme un athlète. Ses ongles témoignaient de la sollicitude des manucures, mais ses poignets étaient hâlés et pleins. Son visage, adonisé par le maquillage, conservait quelque chose d'avide et de volontaire. Les fortes dents blanches, souvent découvertes par les

lèvres grasses, disaient le grand gars de plaisir, le gaillard aimé des femmes, le vainqueur.

Après les répétitions, où le jeune premier avait retenu son mouvement, il administra le premier vrai coup de pied au cul si rudement que Martin en demeura tout suffoqué, et ne reprit le fil de la scène que quand le second coup de pied le secoua de nouveau. Il n'eut aucun effort d'imagination à fournir pour feindre le manque de souffle, la douleur et l'égarement.

Le metteur en scène oubliait son flegme.

— Parfait, je vous dis! Parfait! voilà ma scène. *Noch ein Mal!*

On recommença.

La galerie s'esclaffait. Le jeune premier riait de ses belles dents, en assurant qu'heureusement il savait appliquer son pied de flanc, comme les clowns, pour faire moins mal. Le metteur en scène était charmé.

— *So*, — dit-il, — je veux ici un gros plan, pour qu'on voie bien la douleur du père. C'est une prise de vue muette : le bruit du jazz sera raccordé dessus. Je vais vous guider avec la voix, monsieur.

Il s'assit devant Martin, sous l'appareil. Le jeune premier ne se verrait qu'au second plan, mais devait rester là; sa présence était indispensable; il avait le coup de pied voulu.

On recommença.

— *So*, — disait le metteur en scène avec force, — vous souffrez, monsieur, vous avez mal et aussi vous souffrez dans votre cœur. Frappez, le fils, frappez! Plus fort!

Martin en avait assez, mais les appareils enregistraient, il fallait continuer; les coups se suivaient, résonnant dans sa poitrine et dans sa tête. Il se sentit les larmes aux yeux. Le metteur en scène admira et renchérit :

— Oh! bravo, bravo, monsieur... Frappez, le fils! Plus fort, donc, plus fort, plus fort!

Le visage de Martin ruisselait de larmes. L'esprit en déroute, il se demandait si cela s'arrêterait jamais, s'il pourrait jamais échapper à ce jeune dieu de la force, de la beauté et de la réussite, qui, en riant aux éclats, lui lançait des coups de pied au cul...

XI

Le Matinal, 15 *juin. Rubrique du cinéma.*
Etoiles filantes.

Gare Saint-Lazare. Le quai du train du Havre est noir de monde. Les porteurs, chargés de lourdes valises, se frayent difficilement un passage. De belles voyageuses ont les bras couverts de fleurs. C'est un chatoiement de couleurs, un pépiement d'oiseaux. Nous cherchons Daphné Malycia, l'exquise vedette tant aimée du public et qui nous quitte, la cruelle, en posant son petit pied cambré, sa jambe de reine sur le pont d'or qui relie, hélas! à Hollywood, les loges de nos plus grands artistes... Mais où est-elle? L'affluence est incroyable. Un éclair de magnésium, un panache de fumée qui monte au-dessus de la foule guident nos pas. Nous nous empressons, bousculant les voyageurs dans notre hâte de la voir. Enfin la voici! C'est bien Elle, frileusement emmitouflée dans ses renards blancs, pressant entre ses bras une gerbe d'orchidées rares et son loulou de Poméranie si souvent primé. C'est bien Elle, l'adorable interprète de tant de films célèbres, depuis l'Escalier du septième ciel, Ninouche, gosse de Paris, Mes jambes et ton cœur, *jusqu'aux grandes productions où le talent de Daphné Malycia se haussa au sommet du grand art, j'ai nommé* : L'enfant violée (*le film freudien dont tout le monde se souvient*), Une aventure de la Grande Mademoiselle *et* la Reine des Entôleuses.

Oui, c'est bien elle. Sitôt qu'elle nous voit, elle s'élance vers nous, et, ne cherchant pas à dissimuler son émotion communicative : — Ah! cher ami, nous dit-elle, avec cette adorable voix enfantine qui a fait son triomphe au parlant, — vous voici! Quelle joie de vous voir avant de quitter ce cher Paris! Joie cruelle, croyez-le! Ah! cher ami, si je ne me faisais pas violence, je crois que je ne partirais pas, que je paierais mon dédit. Mais non! que voulez-vous, cher ami! il faut partir, il le faut! » Et la si émotive artiste, faisant une moue qui ne la rend que plus jolie, essuie furtivement une larme, de son mouchoir de dentelle.

Pour la distraire de son chagrin, que nous constatons sincère, nous la questionnons sur son contrat, sur le genre de rôles qui l'attend là-bas, sur le temps que durera son absence. Avec une inlassable complaisance, Daphné répond à nos questions, elle

nous dit toute son ardeur pour le travail, toute sa foi en ce métier qu'elle adore et qui le lui rend bien. Nous donnerons demain plus à loisir les détails de son programme.

— Partez-vous seule? lui disons-nous. N'y a-t-il pas d'autres artistes qui soient engagés avec vous? Votre firme, la First Columbus, *a communiqué à la presse un nom tout à fait ignoré, un M. Martin. La grande artiste avoue qu'elle ne le connaît pas non plus.*

Et nous nous demandons en nous-même si ce second engagement, conclu d'ailleurs, paraît-il, par impresario, présente bien toutes les garanties d'opportunité que nous pouvons à bon droit désirer : un acteur inconnu et probablement plus ou moins improvisé est-il bien désigné pour aller représenter à Hollywood les comédiens de l'écran français, et donner aux Américains une juste idée de notre art cinématographique?... Mais nous nous gardons d'exprimer nos réflexions à la délicieuse star dont chacun sait la bienveillance à l'égard des petits, et qui, l'an dernier, par un referendum organisé dans les studios, fut couronnée Reine des Camarades.

D'ailleurs, hélas! l'heure est arrivée. Des sifflets strident. Les employés impitoyables hâtent les adieux, font monter les retardataires, ferment les portières à grand fracas. Daphné apparaît à une vitre qu'elle se fait abaisser par sa camériste. Le train s'ébranle. Des larmes perlent aux yeux rêveurs de la vedette. — « A bientôt! crie-t-elle. Je reviendrai!... » Stoïquement, elle sourit et, de ses doigts gantés, nous envoie des baisers. Le train s'éloigne. Nous avons encore le temps de voir s'agiter sa main au poignet de laquelle étincellent des bracelets. Mais un virage nous dérobe cette dernière vision...

Nous restons immobiles. Le quai se dégarnit déjà. Mais nous regardons encore décroître le feu rouge de ce train, qui emporte loin de nous, au pays des dollars, le plus beau sourire de Paris.

WILLY STENDHAL

La Gazette, 10 *mai*[1]. *Propos d'un homme de livre.*

Le bruit court que nous aurons bientôt parmi nous M. Martin. Il se trouve pour l'heure chez nos amis anglais, après quoi ce

1. Trois années après la date du précédent extrait de presse.

sera notre tour. Nul doute que le peuple de Paris lui réserve un accueil plus tendre et plus brûlant qu'à tel boxeur, tel aviateur, tel leader politique. Quoi qu'on dise, il est des mouvements où le peuple ne s'égare point. Mais j'aimerais que, pour une fois, l'élite lui donnât la main ou même le suivît. Ce faisant, elle s'inclinera devant l'homme qui, aujourd'hui, connaît le mieux la douleur humaine.

Hé quoi! il faut dire les choses, il faut être de son temps, il se faut rendre aux évidences.

Mais on aperçoit bien, je l'espère, sur quel terrain je porte mon admiration. Ni les coups de tam-tam donnés par l'Amérique entière pour célébrer M. Martin ne m'ont dérangé la tête; ni ce surnom de High-Brow, *qu'il a récolté là-bas, moins, paraît-il, pour la conformation de son frontal que pour sa haute culture, ne m'a « bluffé »; ni ses démêlés conjugaux avec la jolie star de Broadway, miss Stella Brandt, ne m'ont fait voir en cet illustre divorcé un opprimé qu'il faut défendre. La seule gloire de M. Martin est à mes yeux, et je le répète, qu'il connaît comme personne la douleur humaine.*

Le visage de High-Brow, *avec ses sillons émouvants, ne propose rien moins que l'écriture cunéiforme de la détresse éternelle, l'esperanto que d'une même oreille entendent l'Ibérique et le Gallois, le Transvaalien et le Tcherkesse, l'Iakoute et le Fuégien.*

On sera peut-être étonné de voir le nom d'un mime occuper ici des lignes où ceux de Malherbe et de Voiture sont plus accoutumés. Et pourtant je ne crains pas de l'aventurer : il convient de célébrer M. Martin en qui confluent Aristophane et Plaute, Shakespeare et Molière, M. Martin qui haussa à la dignité de sacerdoce esthétique la ci-devant histrionnade de Bathylle et de Tabarin.

Allons! j'achève ce billet en espérant qu'aujourd'hui mes jeunes confrères m'épargneront leurs brocards : serai-je encore traité de pédant, accusé de jouer vieux jeu, si je demande ici même, pour M. Martin, la croix de la Légion d'honneur?

Parfaitement, tout de bon, je la demande et non point par boutade. Monsieur le Président du Conseil, vous qui êtes aussi un véritable ami des lettres, décorez cet homme, et vous aurez montré que l'on peut avoir des humanités à la fois et l'esprit moderne.

LE ROI ARTUS

Daily Post, même jour. Première page.
M. Martin et M. Gandhi.

M. Martin, assis dans un silence révérentiel, sur un sofa dans une petite maison de l'East End de Londres, tandis que M. Gandhi était accroupi sur le sol à côté de lui, chantant ses prières du soir.

Ils se rencontrèrent dans la maison du Dr C..., à Canningtown. Le Dr C... qui est un ami de M. Gandhi avait entendu dire que M. Martin désirait le rencontrer, et arrangea une entrevue chez lui, entre deux des hommes les plus célèbres dans le monde aujourd'hui. La réputation de M. Martin n'avait pas atteint M. Gandhi, mais quand on lui eut dit quelque chose de la vie de M. Martin, il consentit à le recevoir.

Il se produisit des scènes étonnantes lorsque les deux hommes arrivèrent à la maison.

Tous deux furent environnés de centaines d'enfants sauvagement surexcités.

Peu après que M. Martin fut entré dans la maison, il apparut à la fenêtre du premier étage et une tempête d'acclamations monta vers lui de la foule.

Un quart d'heure après, M. Gandhi arriva de St James Palace dans une grande auto officielle précédée d'une voiture de la police.

Un peu plus tard, M. Gandhi et M. Martin apparurent côte à côte à une fenêtre et sourirent à la foule délirante.

Puis, assis côte à côte sur un divan, ils furent photographiés par vingt photographes qui remplissaient presque entièrement la petite pièce.

XII

L'émotion bien légitime que ressentit Martin quand le Ministre lui épingla la Croix au revers du veston et lui donna l'accolade, ne put se prolonger, quelques délices qu'il en attendît. Les bravos, les cris de femmes, et les effusions le submergèrent.

Clotilde Armaillé se jeta en avant et arriva la première. Elle était empennée, enturbannée, enjuponnée, prête à entrer en scène pour les *Indes Galantes*. Son grand style de théâtre et son sens du mouvement étant célèbres, elle

se montrait depuis un temps fort long au public de toutes les capitales et à l'intimité des grands de ce monde dans un appareil composé pour déplacer l'air, et qui tenait du harnachement de tournoi, du baldaquin et de la frégate. Malheureusement, le visage, moins immuable, avait suivi son époque. Mais, en toute circonstance, même quand elle jouait les Princesses de Racine à la Comédie-Française, elle poussait des cris d'oiseaux, comme si elle eût voulu se rajeunir par des fards sonores.

— Iou, ïou, ïou! — dit-elle à Martin en lui parlant dans le nez. — Que je suis heureuse! Cher ami que j'aime tant! (Elle le voyait pour la seconde fois.) Ah! ce déjeuner, quel souvenir pour moi! Il faut que nous nous voyions! Si, si! Iou, ïou, ïou! Où êtes-vous descendu, cher? Oui, c'est vrai, au Crillon. Mais vous aurez bien quelque pied-à-terre, quelque coin privé où nous puissions bavarder à loisir? Oui, n'est-ce pas? Voilà qui est dit! Ah! c'est que j'y tiens beaucoup!

» Je vais à Daphné! — ajouta-t-elle d'un ton complice. — Que vous avez donc été bien inspiré, cher, de divorcer d'avec l'affreuse Américaine et d'épouser cette adorable créature! Je vais à elle, je vais à elle! Il n'est pas mauvais que nous soyons bonnes amies... »

D'autres convives attendaient leur tour, pour congratuler le grand homme et pouvoir publier ensuite qu'ils lui avaient parlé personnellement.

C'est ainsi qu'il eut les mains pressées par un cheik récemment soumis, par le commanditaire d'un grand quotidien, un coiffeur célèbre, un Américain roi des lits-armoires, un avocat spécialiste des crimes du « milieu », un prince serbe mari de la directrice d'un institut de beauté, et un danseur espagnol amant de la même.

Il eut les joues baisées par une romancière illustre, une marquise italienne notoirement attachée au Deuxième Bureau, une championne de tennis, la grande-maîtresse de beauté propriétaire du prince et du danseur, une petite-cousine de Sir Bazil Zaharoff, une vieille femme peintre, deux jolies filles sans références, et un théosophe fameux par les conversions qu'il provoquait dans le monde du plaisir.

Le Ministre était assez fier de cet ensemble. Mais, comme les invités avaient pu, par les fenêtres des salons, voir les opérateurs de cinéma et les photographes qui patientaient dans le jardin, personne ne s'en allait : chacun tenait à figurer auprès de Martin dans les actualités filmées et les magazines, et Martin n'osait pas se retirer le premier; le Ministre ne savait que faire : quatre heures venaient de sonner. Enfin, l'une des filles sans références demanda à Martin si cela ne lui ferait pas, malgré tout, « quelque chose » de passer avec sa Croix devant les appareils; et Martin s'aperçut à son tour que les opérateurs attendaient. Au milieu de cette assistance, ce fut d'eux qu'il se sentit le plus proche. Pour eux, par égard professionnel, il se décida à prendre congé.

En haut du perron, Armaillé le mit de force entre elle et Daphné. Prévoyant le premier plan, elle les embrassa tous deux à maintes reprises.

— Vous me lancez chez mon couturier! — dit-elle ensuite avec décision. — C'est à côté, aux Champs-Élysées.

Elle escomptait l'attroupement quand on stopperait au bord du trottoir : elle prolongerait au besoin les au-revoir. Mais elle craignait que Martin et sa femme ne la prissent pour une cabotine sans voiture. Elle ajouta :

— Mon auto suivra, ïou, ïou, ïou!

Elle monta la première et s'assit à droite, moins pour affirmer un droit de préséance que pour être mieux vue des foules.

La voiture passait déjà la grille, derrière laquelle les curieux se pressaient en criant; puis, protégée par les agents, elle fila dans l'avenue Marigny.

— Oh! — s'écria Armaillé en levant les mains avec désespoir, comme si on lui eût annoncé qu'elle n'avait plus qu'un quart d'heure à vivre. — Oh! Daphné chère, le chauffeur va trop vite! Non pas que j'aie peur : j'adore la vitesse, vous savez bien! Mais nous serons arrivés en trois secondes! Et j'ai tant à vous dire, ïou, ïou, ïou! Donnez l'ordre, chérie, pour l'amour de Dieu, donnez l'ordre! Qu'il aille doucement et surtout qu'il longe les arbres!

— Écoute, petit chéri, — dit posément Daphné...

Elle s'interrompit pour glisser son bras par la portière et

faire les adieux de main que l'on enseigne aux bébés. C'était à l'intention d'Armaillé qui, au seuil de la maison de couture, se retournait vers la voiture; elle éparpillait des baisers et des cris, en s'ouvrant un passage dans la foule interdite; puis elle se jeta dans la porte tournante.

— Écoute, — redit Daphné, — quelle vieille raseuse!

Daphné parlait à la manière d'une petite fille sage de sept ans, d'une voix cristalline et monotone : ce qui ne l'empêchait pas, dans l'intimité conjugale, d'exprimer des pensées de grande personne. Elle reprit, en « bêtifiant » de plus en plus :

— Qu'est-ce que tu dis de ce trumeau? Eh bien, vrai! Je la leur donne, moi, leur Armaillé. Dis, petit chéri, on va prendre l'air, n'est-ce pas?

Et, sans consulter Martin davantage, elle poussa pour se faire entendre du chauffeur, les cris d'une enfant qui joue à cache-cache au milieu d'une forêt : on irait à Saint-Germain, et puis plus loin encore, aussi loin qu'on pourrait. Il fallait prendre l'air et le faire prendre aux petits chiens.

Ils étaient cinq. Cinq loulous de Poméranie, nains, invraisemblablement nains et qui, tintinnabulant près du chauffeur de leurs médailles gagnées en trente concours, jappaient sans relâche et sans faiblesse depuis la Place Beauvau.

Or, le sous-bois de la forêt de Marly, où l'on stoppa pour eux, ne leur plut point. La mousse leur parut grasse, et les charrois de bûcherons avaient fâcheusement défoncé les allées. Minuscules, les cinq champions ne s'écartèrent pas de la voiture, expédièrent leurs besoins avec dégoût, et insistèrent pour remonter. Cela changeait un peu les projets de Daphné : elle pensait en effet charger Martin du soin de promener la meute, et consacrer elle-même cette demi-heure au léger somme qui, à ce moment de la journée, lui reposait toujours le visage. Cet arrangement lui avait semblé d'autant plus souhaitable avant le gala du soir, pour lequel elle avait résolu d'être en beauté. Mais elle se serait crue une marâtre si elle avait contrarié les Poméraniens. Pour tout concilier :

— Petit chéri, — dit-elle à Martin, — veux-tu marcher un petit peu? Il n'y a personne dans la forêt : tu pourras

répéter tout haut ton petit discours de ce soir, tu sais. Je t'attendrai, voilà tout, je t'attendrai ici le temps qu'il faudra.

Elle aurait ainsi son temps de sommeil.

— Ah! dis encore, petit chéri; avant, je voulais te demander quelque chose : ce Ministre chez qui on a déjeuné, c'est le Ministre de l'Intérieur, n'est-ce pas? Oui, je me rappelle : je l'ai lu sur la carte d'invitation. Alors, pourquoi ce n'est pas le Ministre des Beaux-Arts qui t'a décoré?

— Parce que le Ministre de l'Intérieur est en même temps Président du Conseil, — dit Martin.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait, depuis les paroles dites sur le perron, pour les microphones des actualités.

— Ah! oui, voilà... — dit Daphné. — Et comment s'appelle-t-il?

— Marius Bidan.

— Ah! très bien. Comme ça je saurai pour une autre fois, — dit-elle. — Marius Bidan...

Après quoi, elle prit la place quittée par Martin, et quand Martin eut quitté sa place, elle s'enveloppa dans la couverture de fourrure. Spontanément, de cinq détentes pareilles, les cinq petits corps hargneux y sautèrent, rapides comme des poux de sable. Ils grouillèrent, se disputant la place d'honneur, constituée par les genoux de Daphné qui en voulait bien un sur elle, mais un seul. Elle élut le plus nain, qui ne pesait pas trois livres, et apaisa les autres en leur assurant qu'ils étaient tout de même ses bouquets, ses zoupiquets et ses tournibouliquets.

Debout près de la portière, Martin considérait cet ensemble, de l'air absorbé qui naguère gênait parfois Daphné et qu'à présent elle ne remarquait même plus. Elle ne pensait qu'à son petit somme, et, dans cet esprit, esquissa un sourire résigné :

— Va, petit chéri, ne te préoccupe pas de moi. Ferdinand ne s'éloignera pas trop et les petits chiens me tiendront compagnie.

Il choisit l'allée qui lui parut la plus solitaire et s'y engagea. Un poteau indicateur promettait qu'elle menait au « Belvédère ».

C'était le printemps. Le sol du chemin, peu battu, conservait un velouté vert et mince. Une eau odorante reposait dans les ornières. Mais, par endroits, une plaque d'humus noirâtre et imbibé rendait sous le pied un gargouillement d'éponge.

L'heure tourna. Martin parvint au Belvédère. Il eut l'impression que ce point de vue, depuis une demi-heure, l'attendait, pour lui montrer Paris.

Martin était arrivé du Havre huit jours auparavant. Il était maintenant le voyageur, qui, rentrant dans sa ville, sent son cœur battre et sa vie s'accélérer, cependant qu'il identifie les visages et les choses et que, bon gré, mal gré, il les confronte avec ses souvenirs. Or, c'était ici qu'après des reconnaissances de détail, Paris s'était réservé, recueilli, disposé pour cette bienvenue. Martin en pressentit les risques. D'un regard distrait, il parcourut du regard l'arc d'abondance qui, de Saint-Germain aux coteaux de Marly, fléchissait, à peine relevé, aux deux tiers de sa course, par le Mont Valérien. Ainsi se présentait, dans la paix de l'après-midi, la mer inégale, polychrome et confuse des maisons.

Mais c'était là que le danger guettait Martin. Déjà les tours du Trocadéro lui rappelaient le gala du soir, qui devait s'y tenir sous la présidence de personnages illustres.

Martin sourit. Et les dirigeants de la *First Columbus*, qui ne le croyaient capable que de jouer les personnages falots et crédules, eussent été stupéfaits devant ce sourire-là.

Il déplia une carte et s'attacha à découvrir le clocher de Marly qui, seul au-dessus des arbres, révèle la petite ville. Un peu à gauche, cet aqueduc qui se voyait très bien devait dominer Louveciennes. Sans la carte, Martin n'eût jamais soupçonné que la forêt de Marly se dispersât ainsi : est-ce qu'une de ses pointes ne s'en allait pas jusqu'aux confins de Versailles? De même, pouvait-on croire que Paris fût entouré de tant de forêts différentes? Le Bois de Fausses-Reposes et le bois de Meudon étaient très connus. Mais le bois de la Geneste? Mais le bois des Gonards, le bois des Metz, le bois de l'Homme-Mort et le bois du Loup-Pendu? Et quels jolis noms! Le bois du Loup-Pendu, à en croire la carte, jouxtait le bois de Verrières. Un long moment, Martin garda les yeux attachés sur le feuillet de la carte qui con-

tenait le bois de Verrières et les localités voisines. L'esprit absent, il lisait : *Antony, Robinson, Sceaux, Fontenay, Bourg-la-Reine.* Il demeurait le front penché, dans sa pose familière, celle de ses meilleurs portraits. Et tout à coup, il tressauta : là, de ces taches blanches, vertes et jaunes, de ces entrelacs rouges et noirs, avait surgi, découverte comme d'un avion, ou comme d'un point de vue pareil à celui-ci, une campagne heureuse et pleine de villas, un pays joli, une contrée connue...

Martin replia la feuille en hâte. « Il doit se faire tard, — pensa-t-il, — je suis fou de laisser Daphné attendre ainsi. »

XIII

De loin, il constata que le chauffeur avait abandonné la voiture, et qu'à l'intérieur Daphné reposait. Il présuma que les loulous imitaient leur maîtresse, et fut heureux que la mollesse du sol permît d'approcher sans les éveiller.

En quoi il eut tort : car Hermann, Prinz von Dittersbach, des cinq champions le plus nain, le plus célèbre et le plus scélérat, et, sans doute pour ces raisons, le préféré de Daphné, veillait, tapi dans le giron de la dormeuse. L'œil inexorable, de bas en haut, sans lever la tête, il épiait les mouvements de Martin, qui le sentait prêt à japper dès que la poignée de la portière tournerait. Martin prit plaisir à décevoir l'animal : il ne bougea pas. Hermann feignit de s'y fier et de se rendormir mais, par intervalles, il dardait son regard d'ennemi.

Martin n'était point aimé de la meute. Au demeurant, à part Daphné, qui donc avait réussi à amadouer ces avortons féroces, qui refusaient d'être des petits chiens ordinaires? Coalisés contre le genre humain, ils ne se battaient jamais entre eux et attaquaient la terre entière. Leurs méfaits ne se comptaient plus et valaient à Martin les pires désagréments. Un sûr instinct portait d'ailleurs ces animaux vers les êtres sans défense par complexion ou par état. Ils persécutaient les enfants, les grooms, les porteurs de bagages. Ils mordaient les pauvres.

Pour Martin, ils le dédaignaient plutôt, et ne lui montraient les dents que s'il faisait mine d'embrasser Daphné en leur

présence. Et ce geste, Martin l'avait désappris, car il ne savait jamais si un Poméranien n'allait pas surgir de sous un meuble.

La seule Daphné échappait à cette haine d'espèce, à cette vengeance d'une race domestiquée par l'homme. Les champions lui obéissaient, en aboyant, mais sans colère.

— Il n'y a que leur petite mère qui sache leur parler, à ces petits trésors — disait Daphné.

Et Martin se demandait parfois si elle n'avait pas raison; et s'il ne fallait pas en effet, pour se faire entendre de ces phénomènes, recourir à l'espéranto misérable que Daphné inventait à coups de diminutifs et qu'elle-même nommait la langue « petit-loulou ». Il se demandait aussi, à les voir partager les fourrures, les coussins, les lingeries de sa femme, et à voir comme elle-même se montrait délicate, impeccable, précieuse, il se demandait si, par l'hommage qu'elles rendaient à Daphné, ces créatures de luxe ne cherchaient pas à manifester qu'elles s'inclinaient devant plus forte qu'elles, qu'elles avaient trouvé leur maîtresse.

Cet air de famille, cette parenté profonde, s'éclairait mieux encore dès que Daphné parlait. Son babil était celui d'un animal savant, coûteux, sophistiqué et mièvre.

C'est que naguère Daphné Malycia avait accédé à la vogue parisienne, au moment où quelques actrices en mal de personnalité jetaient sur le marché le type de la « Femme-bébé ». La future vedette, bien qu'elle eût passé l'âge de raison, s'était, aussitôt, fait photographier servant la dînette à ses poupées, ou bien son ours en peluche entre les bras, ou bien un grand nœud de ruban aux cheveux; une fois même en chemise de nuit et mettant ses souliers dans la cheminée. « Que m'apportera le petit Jésus? » pouvait-on lire en travers d'un portrait reproduit par maints magazines. Mais, pour tracer ces mots de sa propre écriture, Daphné avait eu recours à des jambages de femme très lancée qui contredisaient l'innocence de la question et du déshabillé.

Elle s'était donc mise à « bêtifier », comme Une-telle et Une-telle qui avaient tant de succès dans les rôles de petites femmes. Ce fut une nouvelle enfance, qui assura à la vedette, au moment même où le cinéma muet accusait la maturité de son visage et de son succès, un rajeunissement public.

Mais à présent que le genre « gamine » se démodait, à présent que Daphné Malycia ne tournait plus, qu'elle s'appelait Mistress Martin et qu'elle engraissait doucement, elle composait, avec cette voix de certificat d'études, une inquiétante fausse mineure qui deviendrait, quelque vingt ans plus tard, un vieux poupon effarant.

Mais, de même que les Poméraniens, si jaloux de leurs aises et de leur tranquillité, devenaient provocants et batailleurs envers ceux à qui ils se jugeaient supérieurs, de même la douceâtre Daphné portait dans son sein, non pas le Dieu des batailles, mais le Dieu du commandement. Sans coup férir, elle avait asservi la meute indomptable. Ainsi régnait-elle sur ses domestiques. Elle qui, à toute heure du jour, témoignait un naturel paresseux, elle faisait preuve, pour diriger son personnel, d'une vigilance fort éveillée. Elle ne se fût pas coiffée elle-même, mais elle s'emparait avec ardeur des comptes des secrétaires, du chauffeur ou de la première femme de chambre, elle envoyait querir les pièces justificatives, elle exigeait des éclaircissements.

Elle feignait de ne point vouloir se mêler des affaires de Martin, ces affaires auxquelles, disait-elle sans le penser le moins du monde, « une femme n'entend rien ». Peut-être, au fond de son cœur, conservait-elle une admiration humiliée, mais surprise à l'endroit de ce petit homme. Car enfin, ils s'étaient embarqués sur le même paquebot, elle célèbre et lui obscur; ils avaient exercé le même métier, dans le même pays, pendant le même laps de temps; et ils avaient repris le bateau ensemble, mais elle obscure et lui célèbre... En tout cas, elle réservait ses interventions pour les grandes circonstances, ou pour les occasions qui la mêlaient à l'activité professionnelle de Martin. Son goût du contrôle et de l'autorité la ressaisissait surtout dès qu'entrait en jeu la popularité de cet homme.

Dès que l'on arrivait quelque part, capitale, station à la mode, plage, voire sur un quai de gare, Daphné jetait d'abord Martin, en pâture à l'avidité des multitudes. Sur lui s'épuisaient les premiers vivats et les plus violents remous. Ensuite, on produisait les cinq champions, telle une seconde preuve de gloire et de richesse. Daphné ne se laissait voir

elle-même qu'en dernier lieu, après ces deux détachements d'avant-coureurs, et comme si c'eût été elle qu'eût enfin réclamée la foule. Sa beauté et la disparate éclatante qu'elle formait avec Martin, plus encore que les restes de son renom d'actrice, distrayaient d'ailleurs sur elle, sitôt qu'elle se montrait, la moitié des regards, des admirations et des appareils d'actualités.

Tout cela était fort bien conçu. Malgré ses airs d'enfant, Daphné n'était point si naïve qu'elle cherchât à se mettre ouvertement au premier plan. Au contraire. Elle s'était, par exemple, empressée d'abandonner son nom de Malycia (qui, bien entendu, n'était pas le sien, car elle s'appelait, comme tout le monde, Léonie Rouget). « Malycia », cela vous avait quelque chose de démodé et qui ne rajeunissait pas : elle s'en rendait bien compte.

Bref, cet oiseau accoutumé aux changements de plumage avait définitivement adopté Daphné Martin. Cela faisait bien, surtout si cela se prononçait avec l'accent américain : Daphné Mârtin' ! Et cela s'était imposé. A la première page des quotidiens et sur la couverture des magazines, sur les passeports et les registres des transatlantiques et des palaces, à la face du monde, ce nom s'était donc inscrit avec la négligence dépourvue d'inquiétude que donnent à la fois la célébrité et la libre disposition de l'argent gagné par un autre. Daphné était devenue Daphné Mârtin', Mistress Mârtin', la femme du grand Mârtin', l'épouse et la compagne de *High-Brow*. Et cet effacement volontaire et apparent devant la personnalité de l'illustre *Petit Homme en Gris* avait été déclaré par les Américains sympathique et digne d'approbation.

« Daphné Martin »... Dès les premiers succès de Martin, ah ! comme elle avait surveillé, mesuré, visé ce nom. L'idée avait grandi derrière ce front innocent, quand elle s'était vu absorber dans l'ombre faite autour de lui par la gloire subite de Martin, quand son crédit à elle avait baissé,... et que Martin s'était détaché de Stella Brandt.

Lorsque Daphné l'avait reconnu mûr, elle s'était rapprochée. Elle avait fait la discrète, la compréhensive, la consolatrice, celle qui vient du même pays, qui possède la même façon de penser et de sentir. Ne tournant plus que rarement

et pour des compagnies de second ordre, elle n'avait pas craint de dire qu'elle ne s'accoutumerait jamais aux Américains, que, décidément, les cloisons étanches, cela existait entre les peuples, et que Martin et elle seraient toujours du même camp. Elle avait fait une furtive allusion à l'arrivisme et aux intrigues matrimoniales des girls. Elle avait fait remarquer que, par contre, Martin lui était apparu comme un esprit exceptionnel dès le premier jour, sur le bateau même; qu'elle, au moins, n'avait pas attendu, pour l'apprécier, qu'il eût conquis cette gloire universelle; mais qu'elle n'avait pas voulu s'y insinuer en importune, qu'elle l'avait laissé s'abandonner aux mirages d'amours indignes de lui, qu'elle avait pris le temps en patience. Mais, avouait-elle enfin, elle se sentait à présent sans illusions et sans ressort; elle ne croyait plus en elle-même ni en rien; elle aurait eu bien besoin d'un secours moral, d'un appui, d'un bras ami... Il l'avait épousée.

Une fois en place, sans dépouiller ses mignardises qui désormais collaient à elle comme une peau, elle avait pris en main la régence et centralisé les services. Son premier acte avait consisté dans l'exhumation, le rappel et l'exploitation de celles qu'elle appelait « les petites jumelles ». Dans l'escorte de Martin, ce bagage vivant formait le pendant de la meute des loulous nains. Mais les gens se seraient trompés, quand on leur parlait des jumelles, en imaginant des babies. (D'ailleurs Daphné se refusait à la maternité.) Non. C'étaient deux pauvres êtres d'une vingtaine d'années, deux grandes filles « demeurées » végétatives et légèrement goitreuses. Elles étaient incurables. Mais elles avaient eu la chance insigne, dans leur triste destin, de naître, enfants de vieux, dix-huit ans après leur sœur. Quoique infirmes, elles n'étaient point repoussantes et ne paraissaient pas plus que leur âge. A cet heureux concours de circonstances, elles devaient à présent de n'être plus murées vivantes dans un asile, et d'être au contraire présentées au grand jour par leur aînée, et promenées. C'est qu'elles détenaient sans le savoir une vertu double : hébétées mais prospères, elles prouvaient le bon cœur de cette parente comblée des Dieux; gâteuses mais juvéniles, elles donnaient à penser que leur sœur ne

comptait probablement pas quarante ans sonnés, comme certains journaux voulaient le faire entendre, en allant rechercher de vieux films que Daphné n'avait pas le souvenir d'avoir tournés. Inconscientes du faste qui se déployait autour d'elles, mais dociles et tenues en main par une nurse spécialiste, les jumelles se laissaient couvrir de toilettes ravissantes, pousser dans les ensembles familiaux à photographier, mêler, au bon moment, aux réceptions et aux fêtes. Miss Bush, leur chère nurse si dévouée, était parvenue à obtenir d'elles des résultats surprenants et qui avaient passé l'attente même de Daphné. Avec une patience si constante qu'elle supposait l'absence de toute sensibilité, cette personne diplômée avait appris aux idiotes un sourire, un seul sourire toujours le même, qui donnait aux deux visages une apparence de vie, et pouvait se prolonger pendant des heures entières.

Après elles, autour et à la suite de Martin, s'échelonnaient, par ordre d'importance officielle, cette miss Bush, et la première femme de chambre préposée au massage de Daphné et à l'entretien des champions. Puis venait le premier secrétaire, M. Sandford, qui, mis par la *First Columbus* à la disposition de *High-Brow* pendant les déplacements, n'avait la responsabilité que des réceptions, des entrevues importantes et des rapports avec la presse. Ensuite, le second secrétaire, chargé des hôtels, des voyages, du courrier, et qui recrutait sur place ses dactylographes. Enfin, la seconde femme de chambre, le chauffeur, et le valet de chambre de Martin.

En tout, une traîne de dix personnes que l'argent gagné par *High-Brow* nourrissait, vêtait et enrichissait. Mais hommes, femmes, goitreuses et animaux ne se sentaient justiciables que de Daphné : c'étaient ses clientes à elle, ses courtisans, sa cour et son domestique, sa maison.

Martin n'ignorait rien de tout cela, mais il feignait d'ignorer. Un sentiment l'affermissait sur cette position : le respect, le respect ébloui que Daphné lui inspirait encore. La beauté excessive dont elle rayonnait, l'indifférence olympienne où elle se maintenait suspendue, et le raffinement de ses

habitudes, de sa toilette, de son hygiène, rétablissaient cette mortelle en des hauteurs où Martin n'eût pas osé porter ses jugements. Elle l'intimidait, elle l'avait de tout temps intimidé. Il ne l'avait jamais atteinte, jamais prise vraiment, jamais possédée. Et c'est par là qu'elle le tenait.

Peut-être le démêlait-il, en cet instant où il la regardait dormir, le nez dans un renard argenté, douillettement rencognée contre la vitre, et le prince de Dittersbach sur les genoux.

— Et dire, — pensait Martin, — dire que tout à l'heure, quand elle cherchait à m'éloigner pour pouvoir s'endormir, elle prenait des airs sacrifiés! Dire qu'elle soupirait!

A présent elle dormait : son petit visage trop parfait et qui commençait à s'empâter demandait à ce sommeil un supplément de fraîcheur.

— Son petit visage, — pensait encore Martin. — C'est bien l'épithète qui convient, puisqu'elle-même ne peut pas parler sans employer le mot « petit ». Ce sont ses petits chiens, les petites jumelles, mon petit discours. Je suis son petit chéri.

Et, de l'imaginer qui lui parle, voilà Martin qui prévoit une remontrance. Car il est resté longtemps absent, il l'a laissée attendre. Quelle faute! Vite, il saisit la poignée de la portière.

Hermann aboie. Daphné, sans bouger sa tête, déclôt ses yeux, et regarde pendant un moment son mari.

— Eh bien, j'espère! — dit-elle avec son ton de petite fille modèle. — Tu as eu tout ton temps pour répéter, petit chéri! Ah! Je suis bien contente!

Il faut rappeler Ferdinand à coups de claxon.

La voiture manœuvre pour reprendre la direction de Paris.

— Pourvu, — dit Daphné, — que la petite femme de chambre ait fait resserrer ma robe pour ce soir! Tu sais, petit chéri, moi, je la fous à la porte, si elle a oublié!

Il pense à la forêt.

PHILIPPE HÉRIAT

(*A suivre.*)

CRISE FINANCIÈRE ET POLITIQUE

Les questions financières se distinguent des autres préoccupations gouvernementales par leur précision, leur urgence, et surtout la quasi-impossibilité de ruser avec elles. Le spectacle affligeant qui a été donné à notre pays pendant le mois de janvier, illustre le désarroi d'hommes politiques habitués à des compromis, ou des dosages d'influence, et qui se trouvent en face de problèmes sur lesquels leur subtilité professionnelle n'a aucune espèce de prise. La phraséologie politique suffit à tout, tant qu'il s'agit de composer des programmes. Certains aiment, paraît-il, le ronronnement des mots choisis pour endormir l'esprit. Le déficit budgétaire est plus cruel : on le creuse, ou on le comble; mais il reste splendidement indifférent aux objurgations les plus éloquentes.

Le cabinet Paul-Boncour s'est constitué le 18 décembre 1932; le problème essentiel qu'il avait à résoudre était le rétablissement de l'équilibre budgétaire. La discussion du budget de 1933 n'avait pas encore commencé devant la Chambre. Le retard mis à exercer la prérogative essentielle du Parlement était déjà une preuve du peu d'empressement que l'on apportait à aborder une question qui exige de la franchise et du courage, et non plus des attitudes.

M. Chéron créa un Comité d'Experts, présidé par M. Fournier, premier sous-gouverneur de la Banque de France, lequel déposa le 7 janvier son rapport; cette rapidité formait déjà un premier contraste avec la lenteur des procédures

parlementaires. Le ministre des Finances et le Gouvernement tout entier déclarèrent formellement qu'ils faisaient leurs les recommandations des experts, qu'ils n'y changeraient rien, et qu'ils engageraient l'existence du Cabinet sur leur adoption définitive ou leur rejet.

Le rapport des experts constitue un exposé en tous points remarquable de notre situation financière, des causes de nos difficultés, et des remèdes à y apporter. On ne saurait assez louer l'indépendance et la hauteur de vues dont fait preuve ce document. Les faits y sont analysés avec lucidité; les jugements sont empreints d'une modération volontaire; les mesures à prendre sont exposées avec clarté et précision. Le calme avec lequel sont dites toutes les choses essentielles, relève encore le mérite de cette consultation. Le Gouvernement avait eu une heureuse idée en s'entourant de tels avis.

Les experts chiffraient à 10 540 millions le déficit de l'année 1933, et ils proposaient d'y parer en recourant pour moitié aux économies et pour moitié aux aménagements d'impôts, en raison de l'impossibilité matérielle de pratiquer immédiatement une déflation budgétaire supérieure à 5 ou 6 milliards. Les économies, dont le total devait atteindre 5 325 millions, se répartissaient en : 2 milliards sur la dette viagère (pensions civiles : 840 millions, — pensions militaires : 492 millions, — retraite du combattant : 700 millions), 1,2 milliard sur les traitements et indemnités, le reste sur les dépenses militaires, les travaux, et les dépenses d'assistance.

Dans leur recherche de recettes nouvelles, les experts estimèrent impossible de relever les taux des impôts directs actuels, déjà mortels à l'économie du pays. Ils proposaient : une amélioration de l'assiette de certains impôts, qui devait rapporter 350 millions; l'augmentation de certains tarifs judicieusement et prudemment choisis qui devait rapporter 2 946 millions; et enfin, la suppression des exonérations ou des dégrèvements qui sont la plaie de notre système fiscal, et dont ils attendaient plus de 2 milliards.

Le programme était simple; il envisageait l'ensemble du problème budgétaire; il était cohérent et comportait des mesures se complétant toutes les unes les autres, sans se

contredire. Reconnaissons cependant que la médication était rude et peut-être excessive, en ce que les experts ont considéré comme un axiome qu'il fallait équilibrer le budget de 1933 sans emprunt. A vrai dire, si la plupart des causes du déficit actuel sont des causes permanentes, qui exigent un rétablissement immédiat et total, si pénible soit-il, il apparaît cependant que la baisse des recettes due au ralentissement des échanges et à la baisse des prix — qu'elle doive être temporaire ou qu'elle doive être durable — justifie dans les deux cas qu'une partie du déficit ainsi déterminé soit couverte par l'emprunt, pendant le temps nécessaire à une réadaptation plus complète de notre vie budgétaire.

Le Gouvernement n'adopta pas le projet des experts, mais se livra obscurément et anarchiquement à une « mise au point » de celui-ci, qui devait rapidement le rendre méconnaissable. Les syndicats de fonctionnaires et les anciens combattants intervinrent pour exercer sur le Gouvernement la pression la plus tyrannique, et on peut dire la plus méprisante vis-à-vis des pouvoirs publics. On s'était imprudemment flatté d'insérer le syndicalisme dans l'État : celui-ci fut instantanément foulé aux pieds par ses nouveaux alliés; l'épreuve ne pouvait pas être plus convaincante.

Quelques jours suffirent à montrer ce que devient un programme technique quand on le développe sur le plan politique. Un augure du radicalisme déclara que le Gouvernement avait mis à profit ses conversations avec les syndicats pour « démocratiser » le plan des experts. Cette passion d'infuser la politique dans tous les problèmes est la preuve certaine d'une maladie qui ronge notre État et qui, peut-être, le fera périr. L'impôt sur le café est réactionnaire, si M. Tardieu est au pouvoir, mais il devient symbolique des idées de gauche, presque à l'égal de la laïcité, s'il est proposé par un radical-socialiste. Quoi qu'il en soit, les manipulations que subit le programme financier du gouvernement avant de voir le jour, avaient déjà singulièrement adultéré ses contours. L'exposé des motifs se ressentait encore des bonnes intentions du Gouvernement, mais les propositions étaient visiblement en opposition sur deux points principaux avec les prémisses qui venaient d'être posées. En ce qui concernait les économies, les

experts proposaient un prélèvement de 5 p. 100 sur tous les traitements, ce qui est équitable et correspond à l'abaissement des prix dont tout le monde bénéficie; le Gouvernement, au contraire, s'attachant éperdument à faire accepter un « sacrifice » à des victimes qui lui dictaient leurs lois, donnait à l'opération un badigeon de progressivité, ce qui, en régime de suffrage universel, est généralement bien vu. La différence la plus grave portait sur le relèvement des impôts : le Gouvernement demandait un relèvement de 5 p. 100 de tous les impôts directs à caractère personnel, et un superimpôt sur les traitements élevés, ce qui est un paradoxe insoutenable dans un pays épuisé par la fiscalité. Désormais on avait abandonné le terrain solide des problèmes financiers, pour ouvrir la porte aux improvisations qui allaient bientôt tout emporter.

Si le projet gouvernemental présentait déjà d'étranges boursouflures, ce n'était rien auprès du monstre extraordinaire qu'il allait devenir après une semaine de triturations collectivistes par les soins de la Commission des finances. Le parti socialiste unifié prenait, dès le début, position en rédigeant un projet personnel, destiné à se substituer à celui du Gouvernement. Il proposait, cela va de soi, de ne faire aucune économie, mais de réaliser les réformes qui lui sont chères : suppression du titre au porteur, — nationalisation des assurances, — contrôle des banques, — emprunts massifs et ininterrompus. Ce programme souffrit, à vrai dire, d'être hâtivement composé et de n'être souvent qu'une ébauche, ses auteurs ayant visiblement la conviction qu'il s'agissait d'une manœuvre politique et non pas du tout de faire triompher des idées inapplicables. Mais surtout une discussion détaillée est inutile, parce que les mesures proposées sont complètement étrangères à la situation qu'il s'agissait de rétablir. Si les intérêts vitaux du pays n'étaient en jeu, on serait tenté de voir une plaisanterie dans le singulier programme proposé pour remédier à la crise, et dont l'article unique consistait en somme, sous des formes diverses, à la porter à son paroxysme. Il y a quelque chose de profondément symbolique dans cette attitude de prédilection du parti socialiste, dédaigneux de toute réalité, faisant un discours métaphysique à un homme qui se noie, et lui retirant même, par un geste de cette cruelle com-

passion dont il a le secret, la bouée à laquelle le malheureux pourrait se raccrocher. Que la suppression du titre au porteur, par exemple, soit une chose possible, et que l'on doive souhaiter et opérer une transformation radicale des habitudes françaises et de notre organisation boursière, c'est une chose que nous ne croyons pas, mais elle est discutable sans la moindre mauvaise foi. Que, par contre, au moment où le déficit atteint 1 /5e du budget, et où, au surplus, l'État est obligé d'emprunter à des conditions de plus en plus onéreuses, on propose une mesure qui, d'abord, ne rapportera quasiment rien au Trésor, et qui, ensuite, démolira à coup sûr (au moins temporairement) le marché de l'épargne, et d'autant plus qu'elle sera proposée et réalisée par un parti dont tout de même on ne peut nier qu'il soit hostile à la propriété privée, voilà qui est véritablement révélateur, et on oserait presque dire éblouissant de clarté. Si cette mesure était nécessaire *en elle-même*, et qu'elle répondît à cet idéal de gauche dont certains partis s'attribuent l'apanage, que ne la réalisent-ils dans des conditions permettant la réussite de l'opération, puisqu'ils sont, suivant l'arithmétique parlementaire, les maîtres de l'heure, quelque pudiquement qu'ils écartent les apparences du pouvoir. On pense invinciblement à un chirurgien visionnaire qui affirmerait à tout bout de champ que le foie est un organe inutile dont l'ablation s'impose, mais qui ne pourrait pas convaincre ses victimes possibles. Vienne, au contraire, un grave accident : un homme a la jambe écrasée et deux côtes brisées; il est faible, quasi exsangue; on se précipite de tous côtés pour le ranimer, le soigner, lui injecter du sérum. L'impitoyable et mystique chirurgien en profite aussitôt pour proposer de dépecer le malheureux qui ne peut se défendre. Qu'importe sa faiblesse, si elle permet l'expérience. Et puis, que vaut sa misérable carcasse au regard du progrès scientifique...

La Commission des Finances prétendit que le projet du Gouvernement, quoique démocratisé, ne pouvait encore passer pour « socialisé »; et c'est à cette seconde mutation qu'elle s'adonna allégrement, prenant un membre ici, un autre là, la tête du renard, les pattes de la cigogne, et les nageoires du brochet, pour constituer ce qui allait devenir célèbre sous le nom d' « amalgame ». Il fallait bien, en effet,

une dénomination nouvelle pour ce produit qui défiait, hélas, la classification de la tératologie la plus évoluée.

Sur le déficit de 10,5 milliards, 4 milliards restaient sans couverture, la trésorerie étant censée pouvoir y faire face, sans que l'on se donnât la peine d'entrer dans un détail gênant sur les mesures d'application. La Commission des Finances prétendait avoir trouvé 6,5 milliards : les augmentations de recettes devant fournir 3 581 millions; les réductions de dépenses 182 millions; et l'emprunt (par la Caisse des Grands Travaux et par la Caisse des Pensions) devant fournir 2 750 millions. Ainsi, au total, 6 750 millions devaient être obtenus par introduction de ressources d'emprunt dans les recettes annuelles, c'est-à-dire que le déficit subsistait à concurrence de 65 p. 100. Les économies budgétaires s'élevaient à 182 millions; ce chiffre misérable représentait tout l'effort que la Commission des Finances estimait possible, alors qu'en quatre ans le budget des dépenses s'est accru de 12 milliards. La Commission s'était montrée plus résolue en ce qui concerne les impôts nouveaux, puisqu'elle exigeait 3,5 milliards de plus d'un pays épuisé.

Aucune comparaison ne peut bien entendu être établie entre les accroissements de recettes espérés par les experts, et la surfiscalité proposée par la Commission des Finances. Les premiers ménageaient une matière imposable accablée, et ils cherchaient surtout à faire rentrer dans la loi commune les innombrables contribuables que la faveur démagogique actuelle exempte de toute contribution; la Commission des Finances, elle, n'hésita pas à bouleverser de fond en comble le système fiscal et l'organisation sociale du pays pour obtenir 3 milliards de plus, comme si on tuait un homme pour obtenir la pincée de phosphore que représenterait son corps. Il est vrai que l'on renonçait aux deux grands projets socialistes sur les banques et sur les compagnies d'assurances, parce qu'il n'était vraiment pas possible, avec les meilleures intentions du monde, de les présenter comme immédiatement productifs. Mais la fortune mobilière devait passer une fois de plus sous le couperet fiscal.

On comprendra aisément les préoccupations qui animaient les partis politiques, en constatant que les droits de succession

devaient être, une fois de plus, augmentés, et agrémentés de dispositions rendant l'État héritier au même titre que ceux du sang, ce qui entraînait le renversement des dispositions législatives sur lesquelles la France vit depuis des siècles. Or, les droits de succession sont affectés à la Caisse d'amortissement qui est incapable, constitutionnellement, d'aider à l'équilibre budgétaire; ainsi tous les prétextes sont bons pour la révolution socialiste : le budget est en déficit, tandis que la Caisse d'amortissement ne l'est pas; mais on profite d'un douzième provisoire, c'est-à-dire d'une loi essentiellement financière, et rapidement étudiée, pour ébranler la constitution sociale de la famille, sans même que ce désastre ait l'excuse d'être un sacrifice nécessaire pour accroître les recettes. Par la méthode, on peut juger de la qualité des doctrines.

L'opposition au projet de la Commission des Finances fut immédiate, et violente. A vrai dire, le monde des l'aurait affaires et la bourse n'en furent pas aussi impressionnés qu'on cru, car personne ne prit au sérieux une manifestation si visiblement en dehors de toutes les possibilités raisonnables de gouvernement. En d'autres temps, un pareil faisceau de monstruosités fiscales et économiques eût entraîné des réactions matérielles graves. Mais l'opinion publique a vraiment fait, depuis quelque temps, des progrès remarquables, et elle s'alerte avec une rapidité inconnue jusqu'à présent. Elle ne manifesta donc pas son inquiétude par la panique ou la fuite; mais elle exprima à la place sa volonté véhémente et sans réserve de s'opposer à de pareilles improvisations. L'unanimité de l'opposition populaire, et l'irritation de la foule, condamnèrent irrémédiablement le Gouvernement avant même l'ouverture de la discussion à la Chambre.

Sur les conditions dans lesquelles tomba le ministère, quelques points méritent d'être signalés. Avant d'en arriver à la chute obligatoire, la Chambre vota quelques mesures, et notamment celles qui édictent des peines sévères contre toute tentative concertée d'entraver la rentrée des impôts. Cela est assez significatif de la part d'un Gouvernement qui venait de se laisser arracher ses attributions essentielles par des syndicats de fonctionnaires, qui sont eux-mêmes illégaux. Depuis des années, des agitateurs professionnels, instituteurs

ou fonctionnaires (il faut bien se garder de les confondre avec la masse des véritables et loyaux serviteurs de l'État), déploient toute leur activité à organiser la révolution sociale, et la mort de la Société qui les emploie. L'État fait preuve de la plus extraordinaire bienveillance vis-à-vis de ces fauteurs de troubles, et accepte de voir préparer le sabotage systématique et volontaire des services publics qu'il continue à leur confier avec la plus coupable candeur. Le démantèlement de l'État par les « parties prenantes » s'opère sous nos yeux. Mais, que les contribuables, qui sont les « parties payantes », prétendent faire, eux aussi, entendre leur voix, voilà qui, paraît-il, serait proprement intolérable et marquerait la fin de l'autorité de l'État. Si le contribuable s'imagine qu'il a droit à la vie, et aux résultats de son labeur et de son épargne, qu'il se détrompe. Il n'a qu'un droit, celui d'être utilisé et consommé de la façon qui convient à ses nouveaux maîtres, et ceux-ci s'indignent qu'une révolte de sa part soit possible. Il est toujours commode de prétendre que c'est le lapin qui a commencé... Mais cette fois, les contribuables s'organisent sérieusement, et les protestations raisonnées et résolues, qu'ils ont élevées, marquent peut-être un changement important dans la direction de la politique économique.

Ayant la certitude de sa chute, mais seulement le choix de son point de chute, le Gouvernement choisit la majoration de 5 p. 100 de tous les impôts directs existants. Il est remarquable que cette disposition n'ait pas figuré dans le programme des experts. On aurait cru volontiers que le Gouvernement tombait pour avoir voulu suivre trop strictement les conseils désintéressés de la technique et de la sagesse; en dépit des apparences, ce n'est point du tout cela qui s'est produit, et il a été renversé en s'en tenant à un texte qui était de sa propre initiative et ne rencontrait l'approbation de personne.

La chute du ministère n'étonna guère, et elle amena même un certain soulagement qui se manifesta par une hausse des rentes à la bourse. On avait beau ne pas croire possible le vote des étranges dispositions dont on avait été menacé, mieux valait encore les voir écartées. Mais les hommes ont beau changer, les problèmes restent. En fait, les hommes même ne changent guère, car voilà trois cabinets successifs

qui sont obtenus par une permutation circulaire des titulaires des portefeuilles, à l'exclusion du ministre des Finances, seul et automatiquement sacrifié chaque fois. Plutôt que de parler des cabinets Herriot, Paul-Boncour, et Daladier, il serait plus juste de constater la succession de trois groupes de Ministres des Finances avec, dans l'ombre, le même « soutien » tyrannique qui impose sa marque aux Gouvernements dont ils font partie. M. Daladier, en dépit de sa réputation naissante de jacobin autoritaire, commença par proposer aux socialistes la vice-présidence du Cabinet, et cinq portefeuilles. Le parti S. F. I. O., glacé d'effroi à la pensée de perdre les personnes interposées qui dissimulent sa carence, refusa d'autorité. L'équipe radicale-socialiste s'est reconstituée sans changement appréciable, pour poursuivre les errements de la veille. La crise politique apparaît ainsi sous son véritable jour, et elle prend le pas sur la crise financière qui n'en est, en quelque sorte, que le reflet.

L'histoire du dernier mois a justifié la prophétie que formulait M. Paul Reynaud dans les tout premiers jours de Décembre : « Si le Cabinet Paul-Boncour suit la politique des faits, il sera renversé par les socialistes, et s'il suit la politique des socialistes, il sera renversé par les faits. » Tel est le drame véritable de nos finances, et le point par où les discussions financières sont connexes à un problème politique qu'il faudra bien se décider à résoudre, si on ne veut pas que la nation tout entière soit la victime innocente d'une mythomanie intolérable.

Les programmes politiques sont plus que jamais des idéologies passionnées, mais périmées. Ils eurent certainement leur temps, mais ils ne répondent plus en rien aux difficultés et aux nécessités de l'heure. Le rétablissement de l'équilibre financier est relativement simple à obtenir pour quiconque l'abordera avec un esprit libre, rigoureusement objectif, et pratique. La France a un besoin impérieux d'ordre et de tranquillité. La paix à laquelle elle aspire n'est pas seulement la paix internationale, mais aussi la paix à l'intérieur de ses frontières. Cependant, par un paradoxe étonnant, autant la première est louée en toutes circonstances, quelques concessions qu'elle doive nous coûter, autant la seconde est négligée, sinon violentée. Une mystique surannée, et un verbalisme qui

n'a rien su apprendre depuis cinquante ans, continuent à opposer les formations politiques et les aspirations réelles de la nation. La crise financière aura peut-être le mérite d'ouvrir les yeux qui ne veulent pas voir, et de faire cesser leur aveuglement avant que ne soient consommées les catastrophes dont ils seraient responsables.

Le retour à l'ordre financier et monétaire est un problème en soi, qui se joue comme une partie d'échecs. Chaque pièce y tient son rôle, y a sa démarche particulière et concourt à l'ensemble. Parmi les partis politiques, il en est qui ont pour objectif de transformer la règle du jeu et qui veulent que les pions reculent au lieu d'avancer, et que les tours suivent les diagonales. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'une pareille attitude soit inutile et toujours néfaste : la critique, au contraire, rend de réels services, et l'opposition est nécessaire en toute circonstance, mais à la condition expresse de ne pas diriger le jeu. Justement, le parti socialiste prouve avec la dernière évidence qu'il est exclusivement un parti *d'opposition* en politique, ce qui est la traduction exacte de ce que nous appelions, dans un précédent article, sa position *parasitaire* du point de vue économique. Il appuie toujours dans le même sens, qui est celui de l'absorption des efforts et des réserves d'autrui. C'est un parti pris qui a d'immenses avantages psychologiques et qui, du point de vue affectif, vaudra toujours une auréole à ceux qui l'adopteront. La politique expérimentale pense, au contraire, que le problème essentiel est de vivre et, le second, de socialiser, si toutefois on le peut, c'est-à-dire si les résultats d'un effort créateur laissent la marge nécessaire pour une consommation économiquement stérile. Il est bien évident qu'aucune technique financière ne peut être commune à deux tendances aussi complètement opposées.

Non seulement les socialistes ne peuvent pas désirer l'équilibre budgétaire, mais, si même individuellement ils faisaient un effort dans ce sens, la force de leur idéologie les repousserait vers ledéficit permanent, parce que celui-ci est leur terrain d'élection. Ils n'ont aucune raison de vouloir, *a priori*, que les recettes permanentes soient égales aux dépenses permanentes de l'État. Au contraire, il leur apparaît comme normal que les recettes d'impôt soient inférieures aux dépenses, car

la différence doit être comblée au moyen des prélèvements sur le capital. La notion de capital est, en effet, le centre chimérique de l'économie socialiste, et l'erreur fondamentale que commettent les dirigeants de l'école depuis une soixantaine d'années est le principal, mais irréductible obstacle à l'utilisation pratique, sur le plan économique, des tendances philosophiques qui peuvent inspirer le socialisme.

Ce divorce des doctrines et des faits devient chaque jour plus éclatant. Il ne l'a pas encore été assez cependant, puisque le Parlement n'a pu le réaliser. Les leaders du socialisme accordèrent, le 3 février, au cabinet Daladier le bénéfice d'un vote donné « sans enthousiasme », tout de même que leur chef, en faisant à la tribune le geste rituel qui condamnait à mort M. Chéron, déclarait en avoir « le cœur serré ». L'expérience, confirmant le raisonnement le plus évident, prouve qu'il n'est pas possible d'établir un programme socialiste et radical-socialiste qui comporte le rétablissement des finances publiques. Cela est impossible d'un point de vue que l'on pourrait dire transcendant, tellement il est supérieur aux misérables combinaisons par lesquelles on cherche à échapper à cette loi. On peut faire plusieurs programmes de redressement quelque peu différents entre eux, et également applicables, s'ils sont inspirés par une préoccupation exclusivement objective, c'est-à-dire financière. Dès l'instant où l'on a voulu faire entrer les programmes de redressement dans des moules politiques qui sont complètement étrangers à leur structure, on a introduit l'élément d'irréalité physique qui condamne toutes les tentatives de cet ordre.

On peut prendre alternativement un vers d'*Hernani* et un vers de *Zaïre*, mais on ne compose pas pour cela une tragédie qui réconcilie Voltaire et Hugo. La Commission des Finances peut de même découper à coup de ciseaux les programmes les plus divers, et coller les morceaux en les numérotant, elle ne réalise pas autre chose qu'un texte incohérent. Dans une autre direction, il est évidemment loisible de prétendre que le problème n'existe pas, afin d'excuser son impuissance à le résoudre; on réévalue le déficit, on revise les additions, et on interprète les chiffres. Le nouveau gouvernement, à l'heure où ces lignes sont écrites, a déposé ses nouveaux projets : ils ne sont pas particulièrement dangereux; ils sont simplement

déplorablement insuffisants. En face de 10 milliards et demi à trouver, on se contenterait de cinq et demi, laissant sans solution la moitié du problème. Encore les compressions de dépenses sont-elles moins que certaines, et disparaîtront sans doute lorsqu'il faudra les préciser. Quant aux recettes, la plus grosse part, les 650 millions attendus du renforcement du contrôle résultent d'évaluations trop visiblement hypothétiques pour qu'il soit nécessaire d'insister. On n'a que faire d'opérations comptables, où il faudrait des mesures résolues. Mais tant que la vie du ministère dépendra des voix socialistes, aucune décision raisonnable mais d'apparence impopulaire (quoique la nation finalement donne sa confiance à ceux qui la gouvernent bien et fort, et non à ceux qui la flattent et la ruinent) ne pourra être adoptée. Ainsi la réalité demeure, identique et menaçante. Il en sera ainsi, avec une gravité chaque jour accrue, tant que l'on ne voudra pas accomplir le geste libérateur qui affranchira la France des mortelles et inutiles souffrances qui résultent du fait que, pendant la période électorale, des rapprochements de personnes eurent lieu sous le couvert d'une vague phraséologie, passionnée et creuse, incapable de résister au moindre contact avec la vie.

Les socialistes restent irréductiblement négateurs, et critiques. Ils répondent ainsi à leur force intérieure la plus vitale. Ils ne sont capables que d'adultérer les efforts de réalisation de ceux qui acceptent les responsabilités du pouvoir. C'est un spectacle pathétique que de voir les révulsions d'un grand pays qui a toutes les possibilités de redressement, parce qu'il a toutes les qualités du cœur et de l'esprit, mais qui est condamné à une activité ataxique, parce qu'il ne peut pas échapper aux fumées qui intoxiquent son corps et frappent son cerveau d'aboulie. Il se débat, sentant obscurément qu'il lui faut repousser le narcotique, qui estompe peut-être ses douleurs, mais qui l'empêche de poursuivre le cours de sa vie; il aspire vers la bouffée d'oxygène libérateur qui assainira son sang et fera battre à nouveau son cœur.

Combien de temps les réalisateurs seront-ils les dupes des illusionnistes, et de quelles souffrances la France devra-t-elle encore payer le retour à la lumière?

ED. GISCARD D'ESTAING

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

En lisant les lettres de Benjamin Constant à Anna Lindsay [1], ce qu'on voit d'abord, c'est qu'entre eux le roman, comme on dit, n'a pas traîné. Ils se sont rencontrés chez Julie Talma en octobre 1800. En novembre, ils en sont à l'amitié. Benjamin Constant donne une recette d'emplâtre pour un mal au doigt. Madame Lindsay, après avoir commencé un billet sur un ton de cérémonie, l'achève en style familier. « Vous trouverez peut-être, dit-elle, que c'est présumer beaucoup pour si peu de connaissance. Mais voilà comme je suis : lorsqu'il m'arrive de rencontrer un esprit sympathique au mien, et des talents qui commandent mon estime, il me semble retrouver un ami dont de fatales circonstances m'ont séparée. » Aussitôt Benjamin s'empare du mot, et revendique les privilèges du vieil ami éloigné pendant longtemps par des circonstances malheureuses. Il demande des dédommagements. L'un d'eux sera de conduire madame Lindsay au bal le 21 novembre. Si elle accepte, elle lui donnera le premier sentiment de bonheur qu'il ait connu depuis bien longtemps.

Madame Lindsay traite Benjamin de coquette. « Appellerez-vous coquetterie, répond-il, ce qui est de la douleur et de la crainte? » Il montre de l'empressement, une pointe de jalousie, le désir de la voir familièrement tout l'hiver, et aussi un peu de cette terreur vague, qui grandit l'amour, et qui est un hommage plein d'effroi au pouvoir d'une femme. « Que sais-

1. *Correspondance de Benjamin Constant et d'Anna Lindsay*, publiée par la baronne Constant de Rebecque (Plon).

je? dit-il. Je marche dans les ténèbres, ne sachant où je vais, ne connaissant rien à ce qui m'entoure, me trouvant momentanément sur un terrain très doux, mais le sentant déjà s'entr'ouvrir sous moi. » Madame Lindsay n'est pas allée au bal, et Benjamin Constant y est resté isolé sur un banc, tressaillant quand un masque lui parlait anglais, et perdu dans de graves réflexions, probablement fort hostiles à l'absente. Il est rentré chez lui à six heures dans cet état d'esprit. Mais un billet de madame Lindsay a fait évanouir toute cette rancune : elle lui donnait rendez-vous. Ils seraient seuls. Il répond avec une singulière habileté, en prenant le ton d'un homme perdu, dont madame Lindsay n'a rien à craindre, tandis que lui-même court à la catastrophe. Ainsi il la flatte et il la rassure. « J'éprouve un charme inexprimable à marcher en aveugle au-devant de ce que je crains. Vous qui n'avez rien à craindre, superbe, vous me regardez, cédant à la pente inévitable, et ce qui occupera quelques-uns de vos moments, décidera peut-être de toute ma vie. »

Ayant ainsi préparé le terrain et juré d'avance un amour sans espoir, il va au rendez-vous. Que se dirent-ils? Le lendemain 23, le ton est fort changé. « Que vous écrirai-je? dit Benjamin. Que je vous aime? Vous le savez. Que vous m'aimez? Vous soutiendrez que c'est une affirmation présomptueuse. » Après ce début en anglais, il poursuit en français : « Mais pouvais-je après hier soir m'empêcher de sentir que nous sommes nés l'un pour l'autre? » Et il la couvre de fleurs : « L'élévation de votre esprit, la simplicité de votre caractère, la douceur de votre caractère, votre nature pure, forte et sincère, votre beauté, votre belle taille... » Il lui prête aussi des défauts, pour marquer combien il a peur d'elle, mais ce sont des défauts de souveraine : hauteur, caprice, inégalité et deux êtres en elle. Il joue de l'appel du destin : « Vous ne me convaincrez pas que nous ne manquions pas notre destinée. » Elle ne retrouvera pas un adorateur qui comprenne ainsi son charme. Enfin il lui demande sa vie entière, et il lui promet un bonheur complet des sens, du cœur et de l'esprit, éternellement. — Tant de promesses, de miroitements et de flammes éblouirent la pauvre femme. Dans un billet sans date, mais qui se place entre le 23 et le 26 novembre, elle écrit : « Je vous aime

d'un amour sans bornes. » Et le premier reproche aussi apparaît avec la première tendresse : « Avez-vous déjà oublié les heures consacrées à l'amour? »

Qui était cette madame Lindsay, chez qui fréquentait aussi Chateaubriand? C'était la fille d'Irlandais émigrés à Calais, et qui y tenaient une auberge, les O'Dwyer. « Anna passa son enfance dans l'auberge de ses parents, écrit la baronne Constant de Rebecque. Elle dut mettre de bonne heure la main à la pâte, sa mère ayant donné le jour à dix autres enfants en autant d'années! On devine à quelles promiscuités la pauvre petite fut exposée dans les cuisines et les salles du cabaret paternel! » Mon Dieu, comme toutes les autres filles d'aubergistes dans tous les pays. Ce n'est pas là un destin particulièrement épouvantable. La Mirandoline de Goldoni s'en tire très bien. Il est probable qu'Anna O'Dwyer eût passé une existence obscure, mais qui n'eût peut-être pas été plus malheureuse qu'une autre, si la duchesse de Fitz-James n'avait eu deux caprices : l'un fut d'adopter l'enfant; l'autre, après lui avoir donné l'instruction et fait goûter la vie de l'aristocratie fut de la reléguer à l'office. Cette nouvelle Cendrillon s'échappa de là en suivant un familier de la maison, M. de Conflans.

Un jeune officier d'une famille illustre attachée aux Stuarts, Louis Drummond, l'arracha à M. de Conflans, en promettant le mariage. Pour ménager les préjugés des parents, le mariage serait secret. Drummond installa sa conquête à Paris, sous le nom d'Anna Lindsay, dans un appartement de la rue Matignon, qui était alors la Petite-Rue-Verte. Un fils naquit en 1788. L'année suivante, Drummond, ayant perdu son père et étant devenu ainsi comte de Melfort, passa en Angleterre pour recueillir l'héritage, s'y maria et ne revint plus.

Anna, abandonnée, se retira dignement, nous dit-on, dans un petit logis, rue Neuve-des-Mathurins, et se mit en ménage, la même année, avec Auguste de Lamoignon, qui avait vingt-sept ans. En 1792, Lamoignon se réfugia en Belgique, puis à Bruxelles, où le salon de madame Lindsay devint le rendez-vous des émigrés. « Malouet, Montlosier, Lally-Tollendal s'y rencontraient avec Chateaubriand, la princesse de Poix et madame d'Aguesseau. » Celle-ci, qui était née Lamoignon, était, de la main gauche, la belle-sœur d'Anna. Madame Lindsay pas-

sait hardiment en France, pour donner et prendre des nouvelles. Elle était cultivée et traduisit en français le *Flaminius* de Cornelia Knight, qui venait de paraître. Chateaubriand nous la décrit, l'esprit sec et cassant, mais avec beaucoup de noblesse et d'élévation dans le caractère. En 1799, elle fut la première de tout ce groupe, dont elle facilita le retour. A Paris son salon resta le centre du clan des émigrés.

Elle était cependant avec Fouché en si bonnes relations, qu'elles ont paru suspectes. Elle était liée avec cette femme charmante, Julie Talma, dont les lettres, après plus d'un siècle, ont encore le mouvement et l'esprit de la vie. Le salon de Julie était tout républicain. Les membres du Tribunat, qui étaient les dernières voix libres, y venaient. C'est là qu'Anna Lindsay rencontra l'un d'eux, qui était Benjamin Constant. Il était né à Lausanne, en 1767, d'une famille de réfugiés picards. On connaît la biographie qu'il a tracée de lui-même, et que cite M. Thérive, dans une lumineuse préface que ce critique a écrite pour *Adolphe*. « Jusqu'à l'âge de quatorze ans, j'ai vécu remplissant tout ce qui m'entourait d'admiration pour mes facultés précoces et de défiance pour mon caractère... De quatorze à seize ans, j'ai été dans une université d'Allemagne, ayant de grands succès, puis faisant d'énormes sottises... De seize à dix-huit ans, j'étudiai à Edimbourg et j'y pris pour la première fois le goût réel de l'étude... Mais je me livrai à la passion du jeu et je vécus d'une manière agitée et misérable... De dix-huit à vingt ans, je fus toujours amoureux, quelquefois aimé... A Paris, je connus ce que la jeunesse peut suggérer de folies... En Angleterre, je goûtai pour la première fois l'inexprimable bonheur de la solitude... De vingt à vingt-six ans, je vécus en Allemagne, perdant mon temps et mes facultés, hébété tout doucement... A vingt-sept ans, je fus divorcé d'un premier mariage... Je commençai un attachement qui devait durer dix ans. »

En réalité, après avoir couru les grands chemins en Angleterre et rêvé d'être *farmer* en Virginie, il était devenu chambellan à la cour de Brunswick. Il avait épousé la baronne Wilhelmine de Chamm, qui était dame d'honneur de la duchesse. Divorcé après quatre ans, il était revenu à Lausanne. Le 19 septembre 1794, il avait rencontré madame de Staël. Il

l'avait conquise, non sans peine. Il lui avait fallu feindre de mourir pour elle. Après peu de mois, il en avait eu assez. Le 18 mai 1797, il écrivait à sa tante, la comtesse de Nassau : « Un lien auquel je tiens par devoir, ou si vous voulez par faiblesse, — mais auquel je sens bien que je tiendrai aussi longtemps qu'un devoir plus réel ne m'en affranchira pas et que je ne pourrai briser qu'en avouant que j'en suis terriblement fatigué, ce que je suis trop poli pour dire, — un lien qui, me précipitant dans un monde que je n'aime plus et m'arrachant à la compagne que j'aime, me rend profondément malheureux et menace du plus grand désordre une fortune qu'au milieu du vagabondage de ma vie je ne me suis acquise que par miracle, — un lien enfin qui ne peut se rompre que par une secousse qui ne saurait venir de moi, m'enchaîne depuis deux ans. » Il souhaitait de se marier, et il priait sa tante de lui trouver une femme.

C'est dans ces dispositions qu'il rencontra madame Lindsay. Auguste de Lamoignon étant absent, madame de Staël aussi, — de sorte que les nouveaux amants, si aucun des deux n'était libre, étaient du moins en vacances. Qu'ils aient employé de leur mieux le délai qui leur était laissé, c'est ce qu'on vient de voir. Mais ce délai était court. « Mon sang bout dans mes veines, écrit Benjamin le 26 novembre, et je sens un choc convulsif quand je me rappelle que chaque moment *le* rapproche. *Every moment bring him nearer. Him*, c'est Lamoignon. Et le 29 : « L'heure approche, l'heure inévitable et destructive. Elle ne sera pas terrible pour vous. Je ne troublerai point votre vie; je vous le jure; la mienne est dévorée. Votre présence, votre sourire m'avaient entouré d'une sorte de cercle magique, où le malheur avait peine à pénétrer. Le charme va se rompre : il va tomber sur moi de tout son poids horrible. » Il écrit encore le 30 : « Mon amie, les moments fuient, l'instant horrible arrive. Je ne pourrai le supporter. » — M. de Lamoignon revint dans les premiers jours de décembre. Benjamin supplie madame Lindsay de lui permettre de la voir encore : « Il faut forcer le sort à nous rendre heureux. Ce serait cruauté, ce serait crime en vous de vous résigner à mon malheur. Vous n'en avez plus le droit. Vous m'avez laissé contracter la douce habitude de vous voir. Nos liens sont sacrés... » — Elle ne

pouvait le recevoir quand Lamoignon était là. Il s'en plaint avec amertume. « Je ne sais si je vous verrai ce matin, écrit-il. L'idée de m'en retourner sans vous voir, s'il est là, me révolte. Si je vous disais quand *Elle* (madame de Staël) sera ici, que je suis obligé de rester auprès d'elle, vous seriez également révoltée. » — C'est justement ce qui allait arriver.

Ils avaient de quoi se faire souffrir. Elle était emportée et capricieuse, il était cynique et changeant. Enfin, comme ils s'aiment, tout leur est grief. Madame Lindsay répond à une lettre de Benjamin : « Je n'ai ni le temps de vous répondre, ni même de vous lire. » Le voilà glacé, et plongé dans une tristesse profonde. Deux jours plus tard, il fera encore allusion à ce mot malheureux. Elle est d'ailleurs tout aussi ombrageuse que lui. Après s'être permis de plaisanter, il s'arrête tout à coup. « Je finis à la hâte, puisque vous vous impatientez déjà contre moi et que je connais *your ferocious nature.* » Les protestations les plus tendres alternent avec les justifications et les reproches. Le 21, il a une crise de jalousie brûlante, parce que Lamoignon a emmené madame Lindsay chez lui, rue de Grenelle : « M'avez-vous trompé? M'avez-vous trahi? Comment, après les dispositions d'hier, avez-vous consenti à sortir, à aller chez lui? » Il est d'autant plus exaspéré qu'elle a passé devant lui presque triomphalement. Mais elle lui écrit une lettre tendre, et le voilà rasséréné. « Je vous remercie, ange d'amour, de m'avoir écrit cette lettre dont j'avais si grand besoin. »

Au même moment, madame de Staël arrivait à Paris, et c'était maintenant à Benjamin à calmer, au prix de son repos, les inquiétudes et les chagrins de madame Lindsay. « Quelle nuit j'ai passée! écrit-il le 24 décembre. Quelle misère et quelle angoisse! La pensée de votre douleur était intolérable, elle me poursuivait sans répit et pénétrait tous mes nerfs. » Ainsi Benjamin est jaloux de Lamoignon, madame Lindsay est jalouse de madame de Staël, madame de Staël est jalouse de madame Lindsay. « Je ne vous verrai pas seule ce soir, écrit Constant le 28 à madame Lindsay, je dois *Lui* accorder une soirée entière, pour avoir un exemple à opposer à ses éternelles plaintes. » Et en revenant d'avoir accompli cette corvée, il griffonna aussitôt : « Il est onze heures trente-cinq minutes;

vous conviendrez que la soirée a été courte. » — La pauvre madame de Staël fait figure de gêneuse. Benjamin la renie, pour apaiser l'autre : « Avec quelle impatience j'ai attendu d'être libre pour pouvoir vous écrire, douce amie et aimée. Avec quelle maladresse j'ai soutenu une conversation étrangère à mon cœur et à mon esprit... Non que la personne qui parlait (madame de Staël, évidemment) manquât d'esprit ou de bonté... Mais tout, sauf vous, m'est étranger. Le monde ne m'est plus rien. La voix d'Anna, le visage d'Anna, les baisers de mon Anna, sont mon univers. » — Pauvre Corinne!

Combien de temps, se demande le lecteur, Benjamin pourra-t-il rester en équilibre entre deux amantes furieuses? Il ment effrontément. Nous ne savons pas ce qu'il disait à madame de Staël. Mais nous savons par quels propos il apaisait madame Lindsay. Il lui disait qu'elle était un ange, qu'il l'aimerait toujours, que c'était un commencement de malheur de ne la voir qu'une fois par jour, et qu'il ne survivrait pas à n'être plus aimé. Quant à madame de Staël, elle est heureusement reprise par le monde : « Ses relations se reforment. *Elle* rentre dans la société et comme mes refus, motivés sur mes opinions, me dispensent de l'y suivre, je pourrai, sans offenser son cœur, consacrer à celle que j'aime des heures que m'enlevaient d'anciens égards et des ménagements que vous êtes faite pour comprendre, sans être blessée de ce que je me réjouis de ce que mon bonheur ne fait de mal à personne! » — Et il conclut par un appel au bon cœur d'Anna : « Oh! vous n'avez pas besoin du malheur d'une autre, pour être sûre que vous régnez seule sur toute mon existence! » Malgré tant d'habileté, les querelles ne cessent pas, tout est prétexte à une femme jalouse et inquiète. « La manière dont vous m'aviez quittée hier, ces mots : *Je ne me laisse jamais entraîner*, rien ce matin qui en répare l'effet, et ce soir quelques lignes contraintes, me forceront à sortir de l'égarement où vous m'avez plongée. » — Elle est allée l'entendre au Tribunat, et elle lui reproche de l'avoir à peine saluée : « Je suis mortellement blessée », dit-elle. Et tout de suite un nouveau soupçon : « De qui avez vous reçu une lettre étant au Tribunat? »

Nous suivons mal le détail de l'histoire, qui apparaît confusément à travers les récriminations et les plaintes. Le 19 jan-

vier, il refuse positivement de faire un éclat en rompant avec madame de Staël. Le coup fut rude pour madame Lindsay, à qui il avait cent fois promis cette rupture et la vie commune : « A cette époque, écrit-elle dans une note, finit ma sécurité... Dès ce jour, la méfiance, le soupçon s'emparèrent de moi. Sans altérer l'amour, ils firent le tourment de mon existence. »

Alors commence l'épuisant dialogue : « Vous ne m'aimez plus », dit-elle. « Jamais femme n'a été aimée comme je vous aime », répondit-il. Il lui répète qu'elle est folle. Il essaie de la convaincre par les rappels les plus brûlants, par les serments les plus désespérés. Quelquefois il y réussit. « Je tâcherai, promet-elle, de me débarrasser de mon mauvais génie qui, comme Satan, présage l'infortune à mon oreille. » Ceci est du 22 février. Deux jours plus tard, elle est revenue à ses soupçons. On lui a fait de méchants rapports de la conduite de Benjamin. On lui a dit qu'il était jaloux de madame de Staël. « Que vous êtes absurde! proteste-t-il le 25. Moi vous tromper! Moi, de la jalousie sur une autre!... quelle extravagance en vous d'y croire, quand l'intérêt du rapporteur est si évident. » Mais le 28, c'est Chateaubriand lui-même qui, sans le vouloir, rejette madame Lindsay dans ses doutes. Il tient à la main une lettre de madame de Staël, où celle-ci l'accuse, lui Chateaubriand, d'avoir répété des propos d'elle qui sont revenus (sans doute par madame Lindsay) à Benjamin, lequel lui en a fait reproche. Ainsi Benjamin, malgré toutes ses protestations d'indifférence, fait des scènes à madame de Staël! On juge quel effet a cette révélation. Julie Talma avertit en toute hâte l'imprudent. « Voilà Anna retombée dans ses anxiétés mortelles... Comment réparerez-vous ce nouveau malheur? »

Quoi qu'on pût craindre, l'orage n'éclata pas. On a une lettre de Benjamin, écrite le 15 mars, qui témoigne d'une parfaite réconciliation : « Si je vous aime! Jamais je ne vous ai plus aimée! Le souvenir d'hier est ineffaçable. » Mais à la faveur de ce renouveau, il semble que madame Lindsay ait demandé une fois de plus à Benjamin de rompre avec madame de Staël et de vivre avec elle. Il s'en défend au nom de la raison. « Si je vous entraînais dans un pas irréparable, et si je ne versais

pas ensuite sur votre existence tout le bonheur que vous méritez, et qu'il n'est peut-être pas en moi de donner malgré mes efforts, je ne me le pardonnerais jamais. » Que madame Lindsay ne dise pas qu'elle est jouée. Qui empêcherait Constant, s'il était perfide comme elle le croit, de la laisser rompre avec M. de Lamoignon et de l'abandonner ensuite? Le monde n'y verrait aucun mal. Cet argument hardi paraît avoir fait sur la malheureuse une pénible impression. Elle répond, il réplique par un mot froidement cruel, et ils ne se voient pas de quelques jours. Puis ils s'apaisent, selon l'usage, au milieu des reproches qui grondent comme une fin de gros temps. Benjamin avoue qu'il a mauvais caractère. Mais il proteste qu'il ne désire pas remplacer madame Lindsay par madame de Staël. « Je n'en suis pas à désirer que nos liens soient remplacés par d'autres. J'en suis à m'affliger que vous n'y trouviez plus de bonheur... Quant à moi, mon cœur est si plein de vous... etc. » — Une fois de plus, elle se laisse persuader plus qu'à demi. « M'aimez-vous vraiment? » demandet-elle dans une lettre que nous n'avons pas. Et il répond le 13 avril : « Vous le savez bien, méchante enfant, que je vous aime. » Mais elle n'est pas contente de cette réponse : *Je vous aime*. Pourquoi n'est-ce plus : *Anna, je t'aime*?

La brouille imminente, commencée, différée, éclata au mois de mai. Nous ignorons comment. Il y a là-dessous un mensonge de Benjamin, qui, pour calmer madame Lindsay, a feint de dire adieu à madame de Staël, puis est au contraire parti avec elle. Comment Anna a-t-elle appris cette trahison? Elle éclata. Il reste un billet de lui, assez cyniquement daté de la campagne, le 19 mai, et où il adjure madame Lindsay de ne rien faire d'irréparable avant qu'ils se soient expliqués, c'est-à-dire avant le 24, où il sera rentré à Paris. Et nous avons la réponse indignée, désespérée, de la pauvre femme jalouse. Cette fois elle fit un esclandre. Abandonnant Auguste de Lamoignon, elle s'enfuit à Amiens. Là, pour convaincre Benjamin Constant de perfidie, elle lui envoya une copie de ses lettres. C'est cette copie qui a été conservée.

A ce moment, Lamoignon, de son côté, se préparait à renouer avec sa femme, dont il s'était séparé quand il l'avait crue ruinée, mais dont il avait su ensuite qu'elle avait gardé

sa fortune. Madame Lindsay perdait tout à la fois. Elle envoyait à Juliette Talma les lettres les plus pathétiques. Celle-ci conseillait à Benjamin d'être franc, et s'il n'aimait plus, de le dire. Mais il jurait qu'il aimait toujours. Il demandait à madame Lindsay de rompre avec Lamoignon, d'exiger de justes indemnités, et, après un temps où elle aurait vécu seule, de lier leurs deux vies. Mais madame Lindsay ne voulait se réconcilier avec Benjamin que si celui-ci rompait nettement avec madame de Staël. Elle voulait en gage une des lettres de sa rivale. Quant à Lamoignon, s'il revenait à sa femme, il entendait garder sa maîtresse, et entretenir celle-ci avec l'argent de celle-là. Mais il soupçonnait l'intrigue d'Anna avec Benjamin, il était jaloux, et furieux de l'escapade d'Amiens. Un moment, madame Lindsay put croire qu'elle l'avait ainsi perdu. L'obligeante Julie Talma aida au replâtrage. Entre madame Lindsay et Constant, d'interminables discussions commencèrent. Julie elle-même ne comprenait plus rien à toutes ces explications.

Enfin, au début de septembre, après trois mois de tempêtes, madame Lindsay promit à Lamoignon de ne plus revoir Benjamin, sous la condition que lui-même, Lamoignon, renoncera à ses droits sur elle. « Ils ont fait tous deux un grand sacrifice, écrit Julie Talma, mais c'était encore le moins douloureux, le seul possible. Auguste aime mieux renoncer à posséder ce qu'il aime que de craindre sans cesse de la voir posséder par un autre! Anna préfère se séparer de vous, ingrat, à l'horreur d'appartenir à celui qu'elle n'aime plus. » — Le 5, madame Lindsay elle-même annonce cet arrangement à Benjamin, qui est en Suisse. « J'ai offert à M. de L... de ne vous voir jamais chez moi, à condition qu'il s'engagerait à renoncer à me ramener à lui, et qu'il se contenterait de l'amitié, sous peine d'annuler ma promesse. Il a souhaité que cet engagement réciproque fût écrit et fait double entre nous. On ne raisonne pas avec les fous furieux, et j'ai signé. »

L'année suivante, madame de Staël devenait veuve. Benjamin songea à l'épouser. Mais il n'était pas heureux dans ses projets de mariage. Enfin, en 1806, il réunit les deux femmes dans une même image, et des deux rivales confondues, il fit la malheureuse Ellénore.

HENRY BIDOU

RICHARD WAGNER
APRÈS UN DEMI-SIÈCLE

La presse du monde entier nous le rappelle en ce moment : un demi-siècle s'est écoulé depuis la mort de Richard Wagner, et d'ailleurs ce funèbre anniversaire du 13 février 1883 ne prête à aucune incertitude. Mais quel étonnement si l'on y songe!...

Un demi-siècle représente pour nos esprits un intervalle de temps énorme, alors surtout que l'on prophétisait à grand bruit un bouleversement radical de la musique. Wagner, à pareille distance, aurait dû s'éloigner sans retour dans le passé et toute une partie de son art nous apparaître surannée et décrépite. Or, ses compositions ne quittent guère nos programmes; son génie exerce sur les foules une séduction si véhémente que nos scènes lyriques et nos associations de concerts ne remédient jamais mieux à leurs difficultés financières qu'en annonçant l'un ou l'autre de ses chefs-d'œuvre. Le Théâtre de Bayreuth, fort compromis après la guerre, a repris sur sa colline forestière la mission que lui avait assignée le Maître. Et la France, seul pays qui puisse formuler contre Wagner des griefs bien définis, est précisément celui où son influence domine avec le plus de force.

***

Si l'on recherche les causes d'une vitalité aussi opiniâtre, on se dit tout d'abord que les drames de Wagner ont bénéficié de la lenteur qu'ils ont mise à se répandre.

Toute une génération n'a-t-elle pas dû se contenter de les entrevoir par fragments, alors que l'ensemble demeurait encore énigmatique? Si les amateurs avaient pu applaudir le *Vaisseau fantôme* et *Lohengrin* dès le début; si *Tannhäuser*, au lieu de s'effondrer en 1861 sous les sifflets, avait remporté à Paris un succès incontestable; si *Tristan*, les *Maîtres Chanteurs*, la *Tétralogie* et *Parsifal* n'étaient restés jusqu'au XXe siècle des merveilles lointaines, inaccessibles, que l'on allait seulement entendre de l'autre côté du Rhin au prix d'un pèlerinage fatigant et coûteux; si les théories de Wagner, ses réformes les plus justifiées, n'avaient été combattues avec un acharnement systématique, notre curiosité serait assouvie depuis longtemps, et ces partitions auxquelles on veut bien trouver encore un air de jeunesse et de fraîcheur seraient déjà, comme *Hippolyte et Aricie*, *Iphigénie en Tauride*, la *Flûte enchantée*, *Fidelio* ou le *Freyschütz*, ce qu'elles ne manqueront pas de devenir à leur tour : d'admirables pièces de musée.

Soit; mais cette remarque ne vaut que pour la France. L'Allemagne n'a point infligé à *Rienzi*, au *Vaisseau fantôme*, à *Tannhäuser* et *Lohengrin* des ajournements aussi cruels. Dans leur patrie, ces œuvres ont été comprises d'assez bonne heure, sans quoi un jeune prince, les ayant entendues au théâtre, n'aurait pu faire vœu de s'attacher Richard Wagner du jour où il serait devenu le roi Louis II de Bavière. L'argument n'a donc qu'une portée restreinte et ne doit pas nous dispenser de rechercher à cet attrait des causes plus profondes.

Sans nous arrêter aux circonstances extérieures de leur fortune, songeons plutôt au premier effet que produisirent les œuvres de Wagner. Les contemporains les jugèrent d'une hardiesse excessive, presque insensée. Depuis Beethoven, depuis la *Messe en ré* et la *Neuvième symphonie*, depuis les dernières sonates de piano et les derniers quatuors à cordes, ils se croyaient parvenus aux colonnes d'Hercule de la musique. Qu'y avait-il au delà de ces limites extrêmes? Chaos ou néant, on évitait d'y réfléchir. Et voici qu'un téméraire osait pénétrer dans la zone interdite. Il s'y établissait. Il faisait profession de n'aimer que le sublime. Toutes ses déclarations respiraient une outrecuidance frénétique. Plus de ballets, disait-il; plus

de morceaux d'opéra selon la coupe traditionnelle. Rien qu'un ample commentaire sonore d'une seule coulée, à la façon d'une *mélodie infinie*, où des *leitmotive*, thèmes conducteurs ayant une signification précise, ourdiraient une trame symphonique dont les ondulations et les nuances seraient toujours en rapport immédiat avec celles de la parole. Les chanteurs obéiraient désormais aux mêmes règles que les tragédiens, de sorte que l'assistance pourrait s'attacher à l'action dramatique sans jamais la perdre de vue. Dans la salle généralement obscure, l'orchestre serait caché, si bien que rien ne détournerait l'attention de la scène. Une intime fusion de la poésie et de la musique ne suffisait point à Wagner. Il faisait encore appel à la peinture, à l'architecture, à la danse, à la mimique, à toutes les Muses, pour élaborer harmonieusement l'*œuvre d'art de l'avenir*. Grâce à toutes ces alliances, le drame musical rejoignait la tragédie antique. Et pour se rattacher plus solennellement aux fêtes rituelles de la Grèce, Wagner composait pour un théâtre spécialement construit à cet effet une action scénique en quatre journées, l'*Anneau du Nibelung*, *tétralogie* à la manière d'Eschyle. Ainsi donc ses conceptions donnaient le vertige. Spontini lui disait dès le *Vaisseau fantôme* : « Quand j'ai entendu votre *Rienzi*, j'ai dit : c'est un homme de génie, mais déjà il a plus fait qu'il ne peut faire. » Il est vrai que, sans cette hardiesse, Wagner aurait eu moins d'adeptes. Et le souvenir de cette hardiesse continue à le servir auprès de nous, alors même que la plupart de ses innovations sont adoptées et définitivement entrées dans les mœurs.

Mais nos critiques s'efforcent d'aller plus loin. Ils voudraient surprendre les secrets merveilleux du génie, analyser à loisir son essence la plus intime. Dès l'abord, ils se heurtent à la masse d'une complexité délicate et robuste, légère et formidable, et toujours si diverse que les partisans les plus enthousiastes de Wagner ne prêtent pas à rire quand ils parlent de son universalité. Aucun musicien de théâtre n'avait donné l'exemple d'une complexité semblable. Weber lui-même, celui de ses prédécesseurs avec qui Wagner se sentait le plus d'analogies, est auprès de lui d'une simplicité presque enfantine. Quiconque se donnera la peine de comparer les ouvertures

du *Freyschütz*, d'*Euryanthe* et d'*Obéron* avec les introductions symphoniques du *Vaisseau fantôme*, de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* touchera du doigt les différences. Wagner n'a point le fini de Weber; encore moins sa politesse et sa facilité gracieuses. Mais il accumule dans son orchestre une somme d'émotions et d'expériences spirituelles, une abondance de vie intérieure dont on chercherait en vain l'équivalent chez ses devanciers. Il suggère, à ses plus beaux moments, des notions de grandeur, d'énergie, de puissance, d'intensité, d'opulente plénitude et de fougueuse audace qui se présentent à l'esprit avec une autorité péremptoire, une liberté de combinaisons extraordinaire, une telle richesse de contrastes que son génie ne semble rien connaître d'incompatible ni d'impossible.

Ces contrastes sont de tout ordre. Tantôt Wagner est discontinu, ayant choisi une forme souple et ondoyante qui le dispense des développements trop prévus de la symphonie et des morceaux lyriques à forme régulière. Tantôt, au rebours, il prolonge et fixe ses impressions, élargit et approfondit ses tableaux. La tempête du *Vaisseau fantôme*, les visions extatiques de *Lohengrin*, le frémissement des eaux mystérieuses, révélées par le prélude de l'*Or du Rhin* comme à travers un cristal ou une plaque de mica, tendent à une durée presque illimitée. La peinture donne alors l'illusion de la présence réelle. Et les mêmes antithèses apparaissent dans le caractère de son inspiration. Elle sait être voluptueuse, âpre, contemplative, ardente, comique, tragique, épique, lyrique, satirique, mystique, idyllique et, le plus souvent, héroïque. Nul n'a excellé comme Wagner dans le balancement constant du rêve et de l'action, de la joie et de la douleur, de la vie et de la mort. Nul ne mélange aussi heureusement les tons les plus éloignés, les styles les plus disparates. Il passe avec aisance du romantisme de Weber et de Schubert (sans parler des emprunts qu'il daigne faire à Mendelssohn), aux polyphonies de Palestrina, à l'écriture fuguée de Bach, au pathétique de Gluck, à la pompe et aux majestueux déploiements de Spontini, aux élévations sublimes de Beethoven, aux suavités de Bellini, au coloris instrumental de Berlioz, aux inventions harmoniques les plus savoureuses de Chopin et de Liszt. A cet ensemble prodigieusement complexe son intelligence et sa

volonté superposent toujours l'unité indispensable. Et c'est un fait que cette complexité n'est pas encore épuisée ni seulement entamée, au bout d'un demi-siècle.

On n'en a jamais fini avec Wagner. Aussitôt après le musicien, nous devons saluer en lui un dramaturge et un grand poète. Car son imagination éblouissante autant que son vocabulaire et son style si personnels l'ont mis au premier rang des écrivains romantiques de l'Allemagne. Et puis, il faut bien mentionner encore son instinct divinatoire des choses du théâtre, ses talents d'organisateur, de directeur, de régisseur et de metteur en scène que les gens du métier déclaraient incomparables. En d'autres occasions, il s'était improvisé critique, polémiste, théoricien, moraliste, ainsi que l'atteste la volumineuse collection de ses écrits en prose. Mais cet idéologue aurait pu faire aussi un homme d'action, et si la révolution saxonne de mai 1849 avait triomphé, on l'aurait peut-être vu tribun à Dresde comme jadis Rienzi à Rome. Qui sait?... Une telle surabondance de facultés et de ressources ne laissait pas de le tourmenter. Il s'écriait alors :

— Si je n'étais que musicien, tout serait dans l'ordre. Malheureusement, je suis quelque chose de plus, et voilà pourquoi l'on a tant de peine à me trouver une place dans le monde[1]...

Cette place à sa mesure, si âprement convoitée et toujours refusée de même, Richard Wagner devait l'obtenir après les premières représentations de *Parsifal* en juillet-août 1882. Alors seulement la presse internationale fit chorus avec Franz Liszt, Hans von Bülow, Charles Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Arthur de Gobineau, Judith Gautier, Marie Kalergis, le roi Louis II de Bavière, tous ces adeptes d'une fidélité à outrance qui n'avaient point attendu le succès pour rendre hommage au génie. On reconnut enfin que ce créateur planait trop au-dessus des autres musiciens pour être jugé selon les mêmes règles. Consécration solennelle, mais tardive. Six mois après, Wagner, harassé par tant de luttes, expirait à Venise avant d'avoir accompli sa soixante-dixième année.

On sait avec quelle sévérité le public se déchaîne contre l'injustice, une fois qu'elle est irréparable. Le revirement universel dont Wagner a bénéficié depuis sa mort n'est point dû

1. Cf. *Lettres à Otto Wesendonk*, Londres, 22 mai 1855.

aux seuls musiciens. Ceux-ci, au contraire, ont souvent manifesté un éloignement invincible à l'égard du novateur qu'ils soupçonnaient de rompre en visière aux lois suprêmes et aux formes usuelles de l'esthétique. Wagner, n'étant pas un pur musicien, était pour eux impur. De là, ces manifestes, ces cabales ridicules qui prétendirent lui opposer à toute force l'héritier légitime des maîtres, le véritable nourrisson des Muses, un symphoniste sans peur et sans reproche : Johannes Brahms. En réalité, ce qui décida de la victoire, ce fut l'adhésion spontanée et enthousiaste des masses. Du jour où les théâtres ouvrirent leurs portes toutes grandes à Wagner, cette hardiesse et cette complexité mêmes dont les musiciens épris de traditions s'effarouchaient, lui valurent d'innombrables amitiés parmi les esprits non prévenus, parmi les écrivains, les artistes, les femmes rêveuses et passionnées, la jeunesse des écoles, les amateurs de belles images et d'émotions intenses, tous ceux enfin qui, indifférents aux querelles de syntaxe ou de style, se réjouissaient de trouver chez lui une nourriture plus savoureuse, plus stimulante et mieux appropriée aux exigences modernes. Ce public, incessamment renouvelé, demeure fidèle à Wagner en dépit de la mode. C'est lui qui perpétue sa gloire et son succès matériel. Depuis un demi-siècle, non content d'applaudir cette musique au théâtre, il demande aux concerts de lui en remettre sous les yeux les pièces capitales et ne se lasse pas de lire et de relire les copieux ouvrages d'exégèse qui traitent du drame wagnérien. Enfin, pour mieux comprendre, mieux saisir et posséder ce qu'il adore, il cherche à se familiariser avec la personne même du créateur.

***

On commence aujourd'hui seulement à le connaître. Vivant, Richard Wagner dominait ses contemporains de si haut qu'il semblait faire le vide. Ceux-là même qui purent le voir, l'entretenir en ses dernières années, à Bayreuth, Palerme ou Venise, avaient beau rassembler par la suite leurs souvenirs, ils n'arrivaient point à évoquer une image convaincante. Nous avons perdu ainsi beaucoup de temps à interroger des vieillards.

Wagner, hardi et complexe à la façon de ses œuvres, déroutait généralement ses interlocuteurs. Ceux-ci se bornaient alors à noter les discordances de sa nature, au lieu de percevoir ses harmonies profondes. Malgré leurs éloges hyperboliques ou leurs réticences calculées, ils établissaient en eux-mêmes une démarcation plus ou moins tranchée entre l'homme et l'artiste, le caractère et le génie, que leurs témoignages laissaient transparaître à leur insu. D'ailleurs, au lendemain de la mort de Wagner, maintes historiettes odieuses couraient encore le monde, colportées par ses ennemis. Et les gardiens de Bayreuth ne pouvant se départir d'un religieux silence, sa mémoire en souffrait. Le public en savait trop ou trop peu. Quelques esprits impartiaux suspendaient bien leur jugement. Mais de cette ambiguïté se dégageait en définitive une impression peu favorable à Wagner.

Si le mystère s'est éclairci depuis un demi-siècle, on le doit principalement à la correspondance générale du maître. Rappelons donc, à titre de simple indication, que cette collection renferme ses lettres à sa première femme, Minna Planer, à Franz Liszt, à Mathilde et Otto Wesendonk. Plus tard, on a pu lire *Ma vie*, l'autobiographie très minutieuse que Wagner avait rédigée en Suisse avec le concours de celle qui s'appelait encore à cette époque madame Cosima von Bülow. Il est vrai que sa relation ne dépasse point l'année 1864 et qu'il sied de la consulter avec une certaine réserve, ce texte ayant été soigneusement revu et corrigé pour les besoins de la cause. *Ma vie* n'en a pas moins le mérite de nous apprendre sous quels traits Wagner désirait apparaître à celle qui était dès lors sa compagne dévouée et bien-aimée. D'autres informations, non moins précieuses, viennent des correspondances de Liszt, Hans von Bülow et Marie Kalergis. Un intérêt fort vif s'est attaché récemment aux relations de Wagner et de Judith Gautier, telles que M. Louis Barthou les a exposées ici même[1]. Y avait-il entre eux de l'amour ou simplement une amitié amoureuse? On discute, on examine les lettres de Wagner les plus caractéristiques. Mais jusqu'ici les meilleurs experts des deux sexes n'ont pu se mettre d'accord : prenons patience. Quant aux révélations annoncées par le virulent pamphlet

1. Cf. la *Revue de Paris* des 1er et 15 août 1932.

de MM. Sturn et Root, *la Vérité sur Wagner*, on les attend de même. Après tout, il n'est pas impossible que les inédits de la collection Burell soient authentiques; mais les rapports de Wagner et de sa première femme sont déjà si bien connus que l'on se demande en quoi cette publication pourra surprendre le lecteur. Réservons pour l'instant ce problème et signalons plutôt l'abondante moisson de renseignements que le comte Du Moulin Eckart a rapportée de Bayreuth. Autorisé à fouiller les archives familiales pour sa très intéressante biographie de Cosima Wagner, il vient d'analyser ou de citer *in extenso* force lettres, carnets ou journaux intimes auxquels les mémorialistes « officiels » n'eussent point touché naguère, de peur de soulever des questions épineuses. Grâce au comte Du Moulin Eckart, les études wagnériennes ont accompli en ces dernières années un progrès important.

Mais à propos de mémorialistes, n'oublions pas de rendre hommage à C.-F. Glasenapp, à son travail immense, magistral et à certains égards définitif. Sous prétexte qu'il est pesant, les paresseux le traitent à la légère. Rien de plus injuste. Il va de soi que ces gros volumes ne sont pas d'un artiste. Mais, par le sérieux et la ferveur de la méthode, par l'abondance, la précision et la qualité supérieure de leurs matériaux, ils ont vite fait de captiver. Ils nous introduisent dans la familiarité quotidienne du Maître. Les deux derniers tomes surtout sont fascinants. On y peut observer à l'aise Richard Wagner, de fort près, en écoutant sa parole, en participant à ses méditations, à son labeur, à ses promenades, à ses conversations du soir avec ses proches et ses amis. Parfois, sans doute, le ton dépasse la dévotion permise. Non seulement le maître lui-même, mais sa femme, ses enfants, ses chanteurs, ses chefs d'orchestre, chacun de ses adeptes ou de ses « patrons », obtiennent une imposante ration de louanges dithyrambiques. On sourit... N'importe! Après le *Mémorial de Sainte-Hélène*, les *Conversations de Gœthe avec Eckermann*, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, cette biographie wagnérienne est digne de figurer parmi les excellents récits qui nous livrent sans trop de conditions la clef d'une existence pleine de gloire.

Les dilettantes qui ne savent pas l'allemand se plaindront

naturellement que ni Glasenapp ni le comte Du Moulin Eckart ne soient traduits en français. Qu'à cela ne tienne! Ces mélomanes pourront se consoler désormais par la monographie étoffée et vivante que leur offre M. Guy de Pourtalès, *Wagner, histoire d'un artiste*[1]. Ils y trouveront, outre les contrastes saisissants qui font de Wagner un merveilleux exemple de la misère et de la grandeur humaines, une exploitation attentive de toutes nos données les plus récentes sur le sujet. Sans doute, M. Guy de Pourtalès se préoccupe d'élaborer la matière accumulée par ses devanciers plutôt que d'y ajouter une contribution personnelle. Mais le seul document inédit qu'il ait produit, n'en est pas moins d'une importance capitale. Il s'agit d'une lettre datée du 15 septembre 1869 par laquelle Hans von Bülow explique à la comtesse de Charnacé, demi-sœur aînée de Cosima, son attitude vis-à-vis de son ex-épouse durant leurs pénibles négociations de rupture et de divorce. On ne saurait lire d'un cœur indifférent ce message douloureux comme un épilogue de tragédie.

M. Guy de Pourtalès s'est proposé, nous dit-il en sa préface, « de ne peindre que le visage d'un homme et de retracer les événements d'un cœur dont les agitations ont troublé tout un siècle » : reconnaissons qu'il a pleinement réussi. D'un autre côté, il s'est abstenu par une modestie excessive de commenter l'activité musicale de Wagner, ne se fiant pas à sa compétence technique. Or, dans le même temps, M. J.-F. Choisy, professeur à l'Université de Genève, a suivi la marche inverse. Au cours de son remarquable essai, *Richard Wagner, l'homme, le poète, le novateur*[2], qui vaut tout ensemble par l'ampleur de l'érudition et la sagacité de la critique, il s'est attaché à ne jamais disjoindre le créateur de ses ouvrages; et lui aussi a triomphé. Passant avec aisance de l'analyse à la synthèse, M. Choisy atteint par la combinaison de ces méthodes à une exactitude parfaite; il dégage ensuite en quelques mots les caractéristiques des productions musicales et des écrits en prose. Sa tentative et celle de M. Guy de Pourtalès, poursuivies sur des plans de l'esprit tout à fait opposés, se complètent on ne peut mieux l'une par l'autre. Et rien n'atteste

1. Librairie Gallimard, Paris (1932).
2. Librairie Fischbacher, Paris (1933).

mieux le rayonnement perpétuel de Wagner que l'apparition de tels ouvrages en langue française, coup sur coup, un demi-siècle après sa mort.

Bien d'autres paraîtront encore. En effet, si copieuse que soit déjà la liste de la bibliographie wagnérienne, et dans toutes les langues, la polémique, l'apologie et l'exégèse y tiennent vraiment trop de place. Trop de commentateurs ont procédé jusqu'ici à la manière de ces métaphysiciens que Schopenhauer tournait en ridicule : ils cherchent longuement d'où venait Richard Wagner, où il allait, pourquoi il était, au lieu de se demander simplement ce qu'il est. Mais ces débats vont finir. La haine aveugle et l'adulation fanatique sont à bout d'extravagance. On n'a plus rien à ajouter aux éclaircissements techniques. Les ignorants eux-mêmes en savent assez long désormais sur la réforme de l'opéra, la fonction du *leitmotiv*, la *mélodie infinie* et la collaboration que le drame lyrique attend des autres arts. Et cette évolution s'accomplit dès maintenant sous nos yeux, parce que Wagner est à sa place définitive dans l'histoire de la musique. Comment pourrait-il la perdre? Parmi ses successeurs, les uns se sont inspirés de son génie, tout en ne l'égalant pas. D'autres, en qui nous saluons des artistes originaux ou même des novateurs, se sont attachés à des aspirations si différentes de l'âme moderne que leur prestige ne nuit en rien à celui de Wagner. *Boris Godounow* et *Pelléas et Mélisande* ont beau s'imposer aux musiciens comme des chefs-d'œuvre incontestables, en quoi leur ferveur pour *Tristan*, les *Maîtres Chanteurs* et *Parsifal* en serait-elle refroidie? La mode est exclusive, mais non pas l'admiration la plus haute. Aimer, ce n'est pas nécessairement préférer. On le dit quelquefois aux dames pour leur faire plaisir. Mais les Muses, étant déesses, savent être plus équitables.

C'est à cette équité suprême que l'intelligence doit tendre pour considérer un phénomène aussi extraordinaire que le dramaturge-musicien Richard Wagner. Mais ce n'est pas à lui-même qu'il fallait demander un tel effort. Quand ses admirateurs lui reprochaient doucement ses injustices, il en éprouvait une surprise extrême. Un jour, à Venise, comme il venait de condamner la musique de Schumann avec une sévérité féroce, il s'éleva comme un murmure. Wagner, étonné,

rentra aussitôt en lui-même. Puis il déclara gravement :

— Je ne puis être juste; pour cela, il faudrait n'être rien soi-même, n'avoir nul autre souci en tête que de peser toutes choses équitablement...

Rendons grâces à Glasenapp de nous avoir rapporté cette anecdote. Elle explique merveilleusement ces furieux partis-pris, ces duretés, ces explosions intempestives qui ont fait à Wagner tant de tort. La nature, en lui conférant un pouvoir créateur presque monstrueux, semblait lui avoir également imposé le devoir de protéger son œuvre à tout prix, comme l'aigle défend ses petits. Le génie esthétique présentait chez lui la même puissance, les mêmes réactions violentes que le « génie de l'espèce » ou l'instinct de conservation chez les individus ordinaires. Wagner eut de très bonne heure conscience que son unique mission ici-bas était de créer, toute autre considération passant en seconde ligne. Aussi ne permettait-il pas à ses fidèles, alors que l'avenir du Théâtre de Bayreuth était encore en jeu, de diviser leurs puissances d'admiration entre deux tendances aussi éloignées que celle de Schumann et la sienne. C'était chez lui une question de vie ou de mort, un cas de légitime défense. Et de là son âpreté.

On n'a aucune chance de comprendre Wagner, de lui rendre justice pleine et entière, si l'on ne considère que les trois quarts de son existence errante et orageuse se passèrent à trembler pour les œuvres en germe qu'il transportait avec lui de ville en ville. Pendant ses années d'enfantement, inquiètes et fiévreuses, il tremble que la mort n'arrête sa plume avant la dernière page du poème ou de la partition. Ses jours s'écoulent dans la terreur. Et ses nuits donc!... M. Choisy rappelle avec raison que Wagner fut de très bonne heure, dès sa vingtième année, un martyr de l'insomnie[1]. L'artiste écrivait lui-même à l'une de ses sœurs qu'elle ne pouvait, qu'elle ne devait pas être sévère pour un malheureux qui, depuis une année, était presque complètement privé de sommeil. Représentons-nous bien les affres où se débattait Wagner lorsque, après avoir poursuivi à travers les plus cuisants soucis, debout à son pupitre durant ses épuisantes recherches, un idéal fuyant comme un mirage, il voyait s'évanouir le

1. Cf. *Richard Wagner, l'homme, le poète, le novateur*, p. 371-374.

repos auquel il aspirait plus impérieusement que n'importe quel ouvrier. Chamfort a dit : « Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures; c'est un palliatif : la mort est le remède. » Soit, mais c'est pour n'avoir guère connu le palliatif que Wagner a souhaité et réclamé si passionnément le remède. Ah! qu'on s'explique bien, le long de ses plaintes déchirantes, ce goût de l'évasion, ce renoncement au vouloir-vivre dont il était imprégné et saturé avant même d'avoir goûté à la sagesse de Schopenhauer! L'impossibilité de dormir le maintenait dans une agitation et une irritabilité permanentes. Voilà qui suffirait à excuser ses sautes d'humeur, ses pires incartades, même s'il n'avait souffert en outre bien d'autres incommodités. Wagner, chassé de son pays natal, traqué, sans autre compagnie que celle d'une épouse incapable de partager ses espérances et sa foi, sans gîte, sans argent, toujours inquiet du lendemain, harcelé par le mal physique et davantage encore par la privation du sommeil, Wagner, plein de ces mélodies sublimes que lui chantaient sans fin ses héros et ses dieux, ne soutenait son courage que par l'hallucination et l'idée fixe des chefs-d'œuvre qui demandaient à naître. Il n'entendait point qu'on le réveillât. Ses tribulations et sa détresse, la certitude absolue que ses drames créés dans la douleur combleraient un jour de délices les foules qui l'ignoraient ou le niaient, lui conféraient à ses yeux des droits illimités sur la puissance, sur la richesse et même sur l'amitié la plus généreusement fidèle. Oui! quoi qu'on pût lui offrir, il était bien assuré de le rendre au centuple...

Quand la mort le surprit en 1883, l'image que Wagner laissait de lui-même à ses contemporains était celle d'un homme d'action, d'un rude lutteur, héroïque certes, mais singulièrement âpre et dur. Ce visionnaire qui fuyait le monde, ne cachant pas son horreur pour les vains bavardages dont l'ennemi et la fatigue l'eussent fatalement retardé dans son travail, n'avait pas eu le temps de se rendre populaire. Peu lui importait. Tout son cœur vibrait désormais en sa musique, parlant aux autres cœurs le langage le plus tendre et le plus chaleureux. Sans doute, ses amis ont beaucoup fait pour sa mémoire. Il ne pouvait être indifférent d'entendre dire à ceux qui l'avaient connu le mieux, à Malwida von Mey-

senbug par exemple, « qu'il était incroyable à quel point une bonté profonde constituait le fond de la nature de Wagner ». De telles paroles ont contribué à tempérer le jugement sans nuances que l'on prononçait autrefois sur ce petit homme à la tête massive, au corps fluet, en qui ses partisans eux-mêmes croyaient voir une espèce de Nibelung, un Albéric redoutable qui avait maudit la puissance de l'or et nos songes illusoires. Mais c'est Wagner surtout, Wagner lui-même, qui par le bienfait constant de sa musique et par sa correspondance a subjugué depuis un demi-siècle jusqu'aux esprits les plus récalcitrants, ceux qui n'éprouvaient pour sa personne ni confiance ni sympathie.

***

Citons enfin, parmi les raisons de cette lente et continuelle apothéose qui n'a guère cessé de se poursuivre depuis le 13 février 1883, la fascination qu'exerce sur les intelligences le prodigieux destin de Richard Wagner. Il n'en est guère de plus romanesque. Pour les amateurs de merveilleux, quelle source inépuisable! Que cet artiste allemand ait été à la fois grand musicien et grand poète, voilà de prime abord une aventure assez extraordinaire. Elle lui vaut de n'être point gêné par Beethoven, puisqu'il faut bien, en dépit de la *Neuvième symphonie* et de la *Messe en ré*, ménager à Wagner un domaine particulier où il n'a point de compétiteurs. Mais peut-être les esprits sont-ils frappés plus vivement encore par ces amitiés illustres, passionnées, ferventes, enthousiastes, fidèles jusqu'à la mort et même au delà, car il est des renoncements et des sacrifices d'une amertume plus cruelle, qui font cortège à ce dramaturge-compositeur dès le moment où, banni, misérable, ayant abandonné sa patrie, il renonce à l'art traditionnel, dont il pouvait attendre honneurs, célébrité, fortune rapide et brillante, pour entreprendre cette série audacieuse de chefs-d'œuvre que pas un théâtre, pas un éditeur ne semblaient pouvoir accueillir dans l'Europe du XIXe siècle.

Le dévouement et la générosité d'un Liszt, l'abnégation magnanime d'un Hans von Bülow captivent les imaginations au même degré que les scènes les plus grandioses de la *Tétra-*

logie. Depuis trente ans, le souvenir de Mathilde Wesendonk flotte chaque jour sur l'ardente exaltation de *Tristan*. Et ces adieux de la « Colline verte », ces sanglots et ces soupirs des nuits solitaires de Venise, quelles images, quelles résonnances éternelles n'ont-ils pas ajoutées aux frémissements d'une symphonie déjà fameuse! Ensuite les péripéties et les coups de théâtre se multiplient, se précipitent. C'est Napoléon III qui, sur les instances de la princesse Pauline de Metternich, ordonne à l'Opéra de monter *Tannhäuser*, et c'est, après cent soixante-quatre répétitions, la chute retentissante, désastreuse, au moment où les admirateurs et les amis escomptaient un triomphe. Tout semblait perdu. Les abîmes infernaux allaient-ils s'ouvrir pour engloutir le téméraire et l'*œuvre d'art de l'avenir*? Mais non, au paroxysme de la crise, un haut fonctionnaire de Munich rejoint Wagner dans une chambre d'hôtel pour lui remettre un portrait, une bague, une lettre : c'est le roi Louis II de Bavière qui, dès son avènement, l'invite à se rendre d'urgence auprès de lui. Alors se noue cette merveilleuse amitié d'un jeune monarque et d'un artiste vieillissant qui, depuis Villiers de l'Isle-Adam et Verlaine, fait l'enchantement des poètes. Et quand ces deux êtres souverains sont vaincus par la triple alliance de la stupidité, de l'envie et de l'intrigue, quand il faut derechef se séparer, abandonner les plus beaux projets, reprendre la vie errante, le destin fait don à Wagner de cet amour auquel il avait renoncé comme à une folie tragique et sans espoir : Cosima, la fille de son ami Liszt, la femme de son ami Hans von Bülow, exige de l'accompagner dans son nouvel exil.

Après cela, plus rien n'étonne. Notre génération trouve tout simple que Wagner, malgré une interruption de douze années, soit revenu à la *Tétralogie* pour achever *Siegfried* et composer de bout en bout la superbe musique du *Crépuscule des Dieux*? Elle n'admire même pas que, malgré toutes les résistances, il ait fini par construire son théâtre sur la colline de Bayreuth. On dirait vraiment, à la distance où nous sommes, que rien n'était impossible à Wagner.

Ce qui reste malgré tout surprenant, c'est qu'après tant de déboires — les premières représentations de la *Tétralogie* en 1876 ayant laissé un déficit d'environ 130 000 marks, —

ni le courage, ni l'énergie, ni même les mystérieuses forces d'amour n'aient manqué au vieux magicien rhumatisant et cardiaque pour mener à bonne fin une entreprise absolument différente de toutes ses productions antérieures. *Parsifal* offre dans sa destinée on ne sait quoi de miraculeux. Ce drame sacré, même tombé dans le domaine public, demeure en fait la propriété exclusive du Théâtre de Bayreuth. Il en est à la fois la pierre angulaire et la clef de voûte. Il suffirait au besoin à le faire vivre. Car c'est là seulement que *Parsifal* conserve son caractère d'exception, son caractère tout ensemble chevaleresque, légendaire et mystique. Depuis cinquante ans, les théâtres des deux mondes s'ingénient à exploiter le succès commercial de Wagner, tout en ramenant insensiblement ses partitions au niveau des anciens opéras. Contre ces pratiques sournoises, le génie de Wagner s'insurge et se révolte. Mais *Parsifal* n'a que faire de se défendre. Sa beauté, sa pureté lui composent une armure invulnérable.

Si les derniers Wagnériens, ayant vu tant de choses autour d'eux chanceler et s'évanouir, ont conçu des inquiétudes au sujet d'un art dont ils auraient voulu faire une religion, ils peuvent bien se rassurer. Qu'ils pensent à *Parsifal*! Certes, rien ne dure éternellement. Les formes et les moyens d'expression vieillissent tôt ou tard. Mais une fois que la *Tétralogie, les Maîtres Chanteurs, Tristan* lui-même, auront fini par rejoindre nos « beautés de musées », l'art wagnérien sera longtemps encore vivifié, régénéré, par l'esprit de *Parsifal*.

Il était dans la singulière destinée de cet homme colérique et intolérant, qui, de son propre aveu, ne pouvait être juste, d'écrire pour la scène lyrique un incomparable chef-d'œuvre de compassion et d'amour. Et c'est par la grâce de *Parsifal* que ses drames n'ont pas encore perdu, au bout d'un siècle, leur merveilleuse jeunesse.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le procès de la Hongrie,
par **le Baron de Szilassy** (*Alcan*).

Les traités de 1919, en sanctionnant par un acte juridique la victoire des Alliés, ont accablé les vaincus de deux façons : moralement, en les flétrissant comme les auteurs responsables de la guerre, et au nom de la justice, en faisant jouer contre ces empires plus ou moins disparates le principe des nationalités. Appliqué à peu près strictement, sauf quelques entorses d'ordre politique — l'interdiction de l'Anschluss, — ou d'ordre militaire — la frontière du Brenner —, il suffit à disloquer l'Empire des Habsbourg, à réduire et à démembrer l'Empire des Hohenzollern : le couloir de Dantzig, avant de devenir une réalité de par les plénipotentiaires de Versailles, existait sur les cartes des atlas ethnographiques allemands, et il n'y eut qu'à poser des poteaux-frontières le long des pièces coloriées qui figuraient, sur les mêmes atlas, l'Autriche-Hongrie. C'est cette application à peu près rigoureuse des principes qui furent ceux de 1848, qui faisait récemment trouver légitime par le professeur allemand exilé Förster l'œuvre de Versailles.

Parmi les états vaincus, celui qui crie le plus à l'injustice de la sentence de 1919, ce n'est pas tant l'Allemagne, que la Hongrie. C'est un fait d'expérience banale que l'on ne peut pendant dix minutes parler à un Hongrois, quels que soient sa condition sociale ou son sexe, sans subir un réquisitoire contre le traité de Trianon. Très certainement les clauses de ce traité furent rigoureuses; la Hongrie portait tout d'abord, de par l'article 161, la même responsabilité morale que l'Allemagne. En outre elle qui, depuis 1866, était état co-souverain dans la monarchie dualiste, et régnait, pour sa part, sur la Transylvanie roumaine, la Slovaquie et la Croatie slaves, sur des Ruthènes, des Serbes et des Allemands, tous répandus sur son pourtour, était ramenée de 20 à 9 000 000 d'habitants, et perdait, avec son empire sur les vassaux, les forêts, les vignes, les montagnes et les mines, les protections politiques et militaires; elle se trouvait, en l'absence d'une confédération danubienne qui eût sauvé l'essentiel de la Double Monarchie, à la merci des états héri-

tiers installés sur ses frontières, des États de la Petite Entente : Tchécoslovaquie, Roumanie, Yougoslavie.

A l'heure où les clauses des traités sont violemment attaquées, où les réparations qu'ils prescrivaient sont effacées, où les obligations militaires sont contestées et bientôt supprimées, où la discussion sur les stipulations territoriales s'amorce, où les états vaincus suivent anxieusement le déroulement de l'offensive allemande, voici que paraît, en faveur de la Hongrie, un livre habile, modéré, et d'inspiration, ou tout au moins de présentation, francophile; il est fort différent de cette presse hongroise de guerre, dont des traductions françaises ont été publiées, et qui dépassait de loin, en violence et en grossièreté, les plus exaltés des journaux pangermanistes. L'auteur, le baron J. de Szilassy, auteur d'un remarquable *Traité de Diplomatie moderne* qui a été signalé ici même, a appartenu aux cadres diplomatiques de l'empire austro-hongrois; à plusieurs reprises avant août 1914, il a géré l'ambassade de Saint-Pétersbourg; il a été en contact personnel avec l'empereur François-Joseph et avec le maréchal comte Conrad von Hötzendorf. Il est donc en mesure de faire pour son pays un plaidoyer original, appuyé sur ses souvenirs, son expérience, sur les documents diplomatiques austro-hongrois, et certains mémoires comme ceux du comte Tisza. Par contre, il ne semble pas utiliser, même pour les combattre, les ouvrages français d'Auerbach, d'Ernest Denis et celui, tout récent, d'E. de Martonne.

La première question qu'il traite, c'est celle de la « soi-disant culpabilité » de la Hongrie; à la volonté de guerre des voisins de l'Autriche-Hongrie, il oppose les tendances pacifiques de la diplomatie des Habsbourg : si l'on médita la refonte de l'Empire, la substitution du trialisme au dualisme, l'absorption par l'Empire des Slaves de Serbie, ces projets naquirent à Vienne, mais Budapest les repoussa; si le général Conrad proposa à plusieurs reprises des guerres préventives, contre la Serbie, l'Italie, le Monténégro, l'Empereur s'y opposa toujours, et soutint sans défaillance ses diplomates. La déclaration de guerre à la Serbie était un acte de défense et non d'attaque. — Du reste ce ne fut pas la déclaration de guerre à la Serbie, mais la mobilisation russe qui déclencha la guerre!

Le plaidoyer en faveur de la restauration territoriale de la Hongrie n'était pas moins difficile. L'auteur fonde les prétentions des Magyars à dominer les Roumains, Slovaques, Allemands, Croates fixés dans le royaume de Saint-Étienne sur des droits historiques, sur la discussion des *titres de propriétés* de chacune de ces races.

Bien entendu l'œuvre de Trianon paraît à l'auteur inique. Il

reconnaît aux « juges » de la Hongrie une volonté certaine de faire œuvre de justice; mais les uns n'étaient pas informés, les autres refusaient de l'être. Et pourtant ces juges n'étaient pas sans tache : et ici l'auteur donne comme un exemple assez singulier la France; les allogènes, « Bretons, Basques, Catalans », etc., sont assurément heureux, mais « leurs droits spéciaux... sont inexistants ». Leurs langues ne sont pas enseignées, et bien qu'ils n'en aient pas conscience, ils sont en fait opprimés. Puis avec plus d'à-propos, il cite l'Italie, la Grande-Bretagne, les États-Unis et la Russie tsariste.

Contre l'œuvre de Trianon, la Hongrie s'insurge, et l'auteur cite la prière nationale, ce credo pour la résurrection de la patrie qui, répété partout, entretient dans toutes les âmes le feu sacré.

Du reste les allogènes eux-mêmes, passées la « psychose de guerre » et la joie de la réunion avec leurs frères de race, déchantent, assure l'auteur, et mettent au compte de leurs nouveaux maîtres les charges nouvelles et la fiscalité qui sont nées partout de la guerre.

Mais quelle réparation serait acceptable? M. de Szilassy ne farde pas les revendications hongroises : il faut revenir aux frontières de 1918, c'est-à-dire disloquer Tchécoslovaquie et Roumanie, et briser l'état yougoslave en recréant une Croatie-Slavonie unie à la couronne de Saint-Étienne. Le moyen d'arriver à ces fins sans guerre, serait, comme le firent autrefois Nabuchodonosor et plus récemment Mustapha Kemal et Venizelos, de transplanter les populations en litige! Ainsi tout différend ethnique, historique et nationaliste disparaît.

En terminant l'auteur rappelle les rapports entre la France et la Hongrie, qui remontent au moyen âge et aux croisades et furent généralement amicaux. Actuellement, un problème se pose, qui touche aux intérêts vitaux de la France. De quel côté ira l'Autriche, vers l'Allemagne industrielle, donc concurrente, ou vers une Hongrie agricole ou une confédération d'états danubiens, où elle trouverait débouchés et matières à échange. Or l'auteur rappelle que « feu son souverain Charles » rêvait cette confédération danubienne sous les auspices de la France.

L'Apogée du Capitalisme,
par **Werner Sombart** (*Payot*).

Ces deux gros volumes sont la traduction française du troisième tome de l'ouvrage capital de W. Sombart sur le *Capitalisme moderne*. Après avoir étudié les faits antérieurs au milieu du XVIIIe siècle, W. Sombart trace le tableau de la vie économique à

l'époque du *haut* capitalisme, c'est-à-dire de l'application du coke à la métallurgie, vers 1760, à la déclaration de guerre de 1914.

Ce livre, qui groupe selon des conceptions fécondes et originales une masse immense de faits, est destiné à rendre les plus grands services aux historiens, aux géographes, et, à supposer qu'ils aient le temps de lire, aux hommes politiques et aux hommes d'affaires. Peut-être exercera-t-il une influence utile sur les programmes des facultés de droit, où l'histoire des doctrines économiques est seulement étudiée, et non l'histoire économique elle-même. En tout cas, c'est un instrument de travail indispensable aux candidats à l'agrégation des sciences économiques et au doctorat en droit, et il doit avoir sa place dans la bibliothèque de tout homme cultivé.

Une substantielle préface de André E. Sayous commente l'œuvre de Sombart et la complète en ce qui concerne l'après-guerre.

L'Auvergne, par **Ph. Arbos** (*Colin*).

On trouvera dans ce petit livre un tableau de la vie humaine et de l'activité économique de l'Auvergne; l'auteur, professeur de l'Université de Clermont-Ferrand, et qui par ses travaux sur les Alpes tient une place estimée parmi les géographes français, a renouvelé par des enquêtes personnelles la description d'une région que les migrations saisonnières ou définitives, la houille blanche, l'industrie du caoutchouc ont bien modifiée depuis trente ans. C'est un nouvel exemple de la fécondité des méthodes d'observation et de recherches mises au point par Vidal de la Blache et ses disciples.

J. POIRIER

ERRATUM

Livraison du 15 janvier 1933, dans « Joffre et Lanrezac », page 414, ligne 25,

au lieu de : capitaine Grosjean,

lire : capitaine Germain.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1933

		Pages.
GABRIEL HANOTAUX	Les Primitifs d'Avignon	5
FRANÇOIS MAURIAC	Le Mystère Frontenac. — II	20
F. CHARLES-ROUX	Une Académie coloniale au Caire	49
KATHERINE MANSFIEDL	La Femme de la Cantine	79
LIEUT.-COLONEL B. FAVRE	Le Mandchoukouo et son Avenir	92
PAUL GÉRALDY	Christine (*fin*)	105
A. ALBERT-PETIT	Enseignement secondaire et supérieur	120
ROBERT D'HARCOURT	Gœthe et la Mort	142
GÉNÉRAL DE LARDEMELLE	Joffre et Lanrezac. — I	154
LUCIEN CORPECHOT	G. Lenôtre	184
LOUIS HOULLEVIGUE	La Technique au Moyen âge	198
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	200
FRANÇOIS LEUWEN	La Situation politique	218
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	227

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1933

ANDRÉ SIEGFRIED	La Politique extérieure anglaise	241
PHILIPPE HÉRIAT	La Main tendue. — I	259
COMTE SFORZA	Souvenirs diplomatiques	282
MARTHE DE FELS	Terre de France : Poussin	292
FRANÇOIS MAURIAC	Le Mystère Frontenac. — II	327
ED. GISCARD D'ESTAING	Socialisme budgétaire	358
JACQUES BOULENGER	Promenade au Boulevard en 1836	381
GÉNÉRAL DE LARDEMELLE	Joffre et Lanrezac (*fin*)	412
JACQUES DOMBASLE	Lytton Strachey	438
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'Histoire	458
JEAN TEDESCO	Le Cinéma	470

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1933

		Pages.
GABRIEL HANOTAUX	Les Primitifs siennois et l'Art byzantin	481
COMTE DE GOBINEAU	Lettres de Perse. — I	511
P.-E. FLANDIN	La Conférence de Londres	539
FRANÇOIS MAURIAC	Le Mystère Frontenac. — IV	551
GÉNÉRAL MORDACQ	Clemenceau en Amérique	573
JEAN CASSOU	Papavoine	600
LÉON BERNARD	La Lutte antituberculeuse	622
PHILIPPE HÉRIAT	La Main tendue. — II	638
AL. DAVID-NEEL	Femmes du Thibet	670
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	684
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	696
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris et d'ailleurs	708

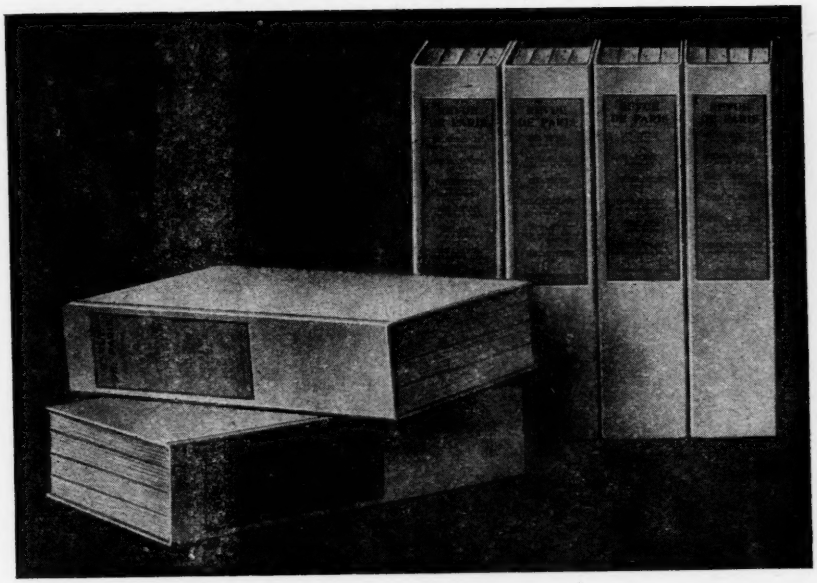
LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1933

PRINCESSE BIBESCO	Lettres de Fontainebleau et de Windsor. — I	721
ALBERT THIBAUDET	Le Quadricentenaire de Montaigne	755
HENRI POUYANNE	La Livre et l'Étalon or	777
FRANÇOIS MAURIAC	Le Mystère Frontenac (*fin*)	792
ALEXANDRE ARNOUX	Fantôme de Valentino	815
GEORGES MAUCO	Les Étrangers en France	834
COMTE DE GOBINEAU	Lettres de Perse. — II	857
PHILIPPE HÉRIAT	La Main tendue. — III	887
ED. GISCARD D'ESTAING	Crise politique et financière	918
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	930
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Richard Wagner après un demi-siècle	940
JEAN POIRIER	Chronique bibliographique	955

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc... publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep: Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et C°; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et C°, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et C°, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et C°, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157 Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et C°; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et C° *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et C°; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.